

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

La sexualite feminine

Andre Jacques

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



*Que
sais-je ?*



LA SEXUALITÉ FÉMININE

Jacques André

puf

QUE SAIS-JE ?

La sexualité féminine

JACQUES ANDRE

Psychanalyste

Membre de l'Association psychanalytique de France

Professeur à l'Université Paris VII

Quatrième édition

16^e mille



Introduction

Elle s'appelle Lélia, est une des héroïnes de George Sand et une digne représentante de ces personnages des romans de femme du xix^e siècle : « Je me dévouais en pâlisant et en fermant les yeux. Quand il s'était assoupi, satisfait et repu, je restais immobile et consternée, les sens glacés. » La sexualité est la chose des hommes, aux femmes restent le sacrifice et la frigidité, ou le plaisir feint.

Au regard des représentations de la « femme d'aujourd'hui », celle pour qui la satisfaction sexuelle s'inscrit comme une hygiène nécessaire entre jogging et body-building, Lélia et ses compagnes font figure de vestiges. Ce qu'il est convenu d'appeler la « libération sexuelle » a principalement concerné les femmes, dans une moindre mesure les hommes. Au temps des « Lélias » en effet, les hommes disposaient des possibilités de contourner l'austérité conjugale – ce qui supposait une catégorie de femmes, de la prostituée à la maîtresse, échappant à la mise au pas « victorienne » de la sexualité. Les indices de l'actuelle libération de la sexualité des femmes sont aisément repérables : la désuétude du tabou de la virginité ; une distinction qui n'est plus rare des vies sexuelle et conjugale ; un allongement de la vie sexuelle, en amont vers l'adolescence (avec l'éventuelle complicité des parents), en aval après la ménopause ; la possibilité pour le désir féminin de prendre les devants – au risque de se « heurter » au fiasco des hommes, ce que Stendhal savait bien avant la psychanalyse ; et, point essentiel, la dissociation de la sexualité et du risque de grossesse, dissociation permise par la contraception et la légalisation de l'avortement.

Le psychanalyste, lui aussi, constate ce véritable bouleversement des représentations *sociales* de la sexualité et des comportements correspondants. Mais à l'aune de l'inconscient, c'est-à-dire de la part inacceptable, refoulée, des désirs et de la puissance aveugle, surmoïque, des interdits, le sentiment d'un bouleversement le cède à l'impression de la répétition, d'un retour du même – tout au plus en concédant un déplacement d'accent : de l'objet vers la pulsion, nous y reviendrons. La morale dominante du xix^e siècle édictait à la femme l'impératif suivant : travaille, économise et renonce à la chair ! L'impératif tout aussi catégorique d'aujourd'hui, tel qu'il est par exemple véhiculé par les magazines féminins, dit : sois heureuse, sois

comblée, bref : jouis ! Entre ces deux injonctions, Margaret Mead notait avec humour que la première avait au moins le mérite d'être réalisable. Le surmoi, la puissance interdictrice inconsciente, se constitue, pour l'un de ses aspects du moins, par une intériorisation des interdits parentaux, eux-mêmes l'écho des interdits sociaux. Il serait donc logique d'attendre du relâchement de ces derniers, un apaisement de la tyrannie surmoïque. Sa clinique ne cesse de montrer au psychanalyste qu'on est loin du compte. « Tu auras un orgasme vaginal ! et si tu n'en as pas tu pourras toujours te rendre à la « clinique de l'orgasme » (établissement ouvert par les sexologues américains, William H. Masters et Virginia E. Johnson)... Cet impératif « libérateur » se révèle psychiquement au moins aussi coûteux que l'ancienne découverte de l'érection masculine un soir de « nuit de noces ». La sexualité de la femme n'est pas moins conflictuelle aujourd'hui que par le passé, même si les mots de la plainte, et parfois les symptômes, se sont modifiés.

L'illusion sexologique est que la sexualité est affaire de savoir : savoir anatomique, savoir érotique. C'est méconnaître ce qui constitue l'essentiel du sexuel humain et qui transcende tout savoir, tout apprentissage : sa dimension *inconsciente*.

La soumission à l'inconscient est héritière de la sexualité *infantile* et de son refoulement. L'instauration de la vie sexuelle est diphasée, contrainte de se constituer entre le trop tard de la maturation biologique (à la puberté), et le trop tôt de la petite enfance : trop tôt, parce que l'enfant ne dispose pas alors des réponses adéquates (somatiques, affectives, représentatives) à l'amour qui lui vient du monde adulte et qui s'infiltre avec chaque geste de soin – l'amour, dans le meilleur des cas. Le refoulement est à la mesure de ce « trop tôt » : il réside dans l'impossibilité de traiter psychiquement (et *a fortiori* somatiquement : la décharge génitale, c'est pour beaucoup plus tard) l'excitation naissant des premières relations avec l'adulte, le plus souvent avec la mère. La psyché s'édifie à partir de ce qui est transmis par les parents, imprimé par leurs gestes, leur façon de toucher, de bercer l'enfant, par les mots (et les silences) qu'ils lui adressent, par les rapports qu'ils entretiennent avec ses zones érogènes (électivement : la bouche, l'anus, la zone uro-génitale, c'est-à-dire des orifices, des lieux de pénétration-expulsion, des lieux d'échange entre le dehors et le dedans), mais également par les tentatives de l'enfant, dès les premiers temps, d'interpréter ce qui lui arrive ainsi, jusqu'à le déborder. « Le commerce de l'enfant avec la personne qui le soigne, écrit Freud, est pour lui une source continue d'excitation sexuelle et de satisfaction partant des zones érogènes, d'autant plus que cette dernière (en général, la mère) fait don à l'enfant de sentiments issus

de sa propre vie sexuelle, le caresse, l'embrasse et le berce, et le prend tout à fait clairement comme substitut d'un objet sexuel à part entière. » [1]. Et Freud d'ajouter que la mère serait effrayée de savoir ce qu'elle fait. Mais elle ne le sait pas. L'inconscient de l'adulte, « les sentiments issus de *sa propre vie sexuelle* », donne le ton des premières relations avec le nourrisson. La conséquence en est, du côté du tout petit enfant, le développement de la sexualité selon une disposition perverse polymorphe : soit la recherche de la satisfaction, d'un « gain de plaisir », à partir de toutes les zones du corps, indépendamment d'un accomplissement de fonction — par exemple, dans le suçotement.

Cette polymorphie de la sexualité infantile, cet éclatement du sexuel en pulsions partielles (orale, anale...), a pour la sexualité humaine dans son ensemble une conséquence décisive : la non-équivalence chez l'homme du sexuel et du génital et, plus radicalement, la dissociation de la sexualité de l'instinct de reproduction. Chez tous les mammifères, « l'activité sexuelle de la femelle est rigoureusement liée à un équilibre endocrinien très précis accompagnant un niveau suffisant de développement des follicules ovariens. En dehors de cet état physiologique, désigné sous le nom d'œstrus, on n'observe chez la femelle aucun comportement sexuel » [2]. Il est superflu de rappeler qu'il n'en est rien pour la femelle de l'homme. L'excitation chez la femme, et bien sûr chez l'homme, n'a pas de caractère périodique. Il s'agit d'une véritable dénaturation, ou disqualification de l'instinct, selon le mot de J. Laplanche [3]. La prise en compte de l'infantile ne consiste pas simplement à élargir le champ de la sexualité, elle en modifie la nature, met en exergue le rôle déterminant de l'inconscient et rompt avec la représentation d'une sexualité seulement génitale, ayant un but fixe et un objet précis. Les choses seraient plus simples si l'on pouvait décrire la vie sexuelle à partir d'une inéluctable « attraction » d'un sexe pour l'autre. La diversité des choix d'objet (notamment le choix homosexuel) est là pour rappeler qu'il n'en est rien. Ce que Lacan résumait en un aphorisme provoquant : « Entre l'homme et la femme, ça ne marche pas. »

La contraception permet maintenant à la femme de faire coïncider acte sexuel et désir d'enfant, et donc de réconcilier en pratique sexualité et reproduction. Mais, comme le rappelle Joyce McDougall, ce à quoi nous avons affaire en analyse c'est au désir enfoui du patient(e) d'avoir un enfant du père, de la mère ; fantasmes inconscients « à l'abri » de toute libération sociale de la sexualité, enracinés dans l'infantile, à un âge où la contraception n'a pas de réalité psychique [4].

La leçon psychanalytique que l'on peut tirer des bouleversements

intervenues ces dernières années dans les représentations de la sexualité, c'est qu'il n'existe pas de *traitement social* du conflit psychique, qu'une « libération sexuelle » ne se traduit en aucune manière par une levée du refoulement, par une résorption même partielle de l'inconscient. Ce qui ne veut pas dire que rien ne change. La grande hystérique, celle qui faisait les délices de Charcot, ne se rencontre plus guère. Elle était fille d'un siècle (médical) qui pratiquait à l'occasion la brûlure au fer rouge du clitoris (éteindre le feu par le feu) ou la cautérisation au nitrate d'argent des parois de la vulve [5]. Mais la disparition de la grande hystérique n'est pas celle de l'hystérie comme souffrance psychique, avec son cortège de symptômes, de la conversion somatique à la phobie. Les femmes continuent à se plaindre de ce qu'elles ont et à désirer ce qu'elles n'ont pas, à raconter des histoires de serpents avec la même horreur équivoque qu'autrefois, et à transcrire en malaises corporels divers leur angoisse devant la libido.

La vigueur fantasmatique intacte du serpent permet de se représenter l'une des propriétés essentielles du système inconscient : l'atemporalité des représentations qui le constituent. Le serpent appartient à notre patrimoine mythologique (voyez ceux qui mordent les seins et pénètrent le sexe de la femme luxurieuse du tympan de Mois-sac) comme il continue à faire frissonner le rêveur d'aujourd'hui (homme ou femme : la féminité inconsciente ne se confond pas avec le sexe anatomique).

Quelque chose change pourtant. La frigidité continue à faire symptôme mais quand bien même elle est présente, elle cède souvent le pas devant des angoisses moins localisables. Les mots de la plainte ont changé, en voici un très bref exemple, choisi pour sa répétitivité. Celui d'une jeune femme, à l'aube de la trentaine, dont la vie amoureuse a jusqu'ici consisté en des liaisons (plus ou moins brèves), dans lesquelles le plaisir pris l'a emporté sur les inévitables déceptions. Son inquiétude aujourd'hui, alors qu'elle souhaiterait qu'avec un homme les choses s'inscrivent dans le temps, et dans l'enfant, est que « sa liberté ne se transforme en errance ».

La liberté actuelle de l'activité sexuelle ne se traduit pas de façon équivalente par une liberté de la vie psychique à l'égard de l'angoisse et de son cortège éventuel de symptômes. L'orgasme vaginal n'est pas à lui seul l'indice de la santé psychique. Opposant sa propre époque au monde antique, Freud remarque : « Les Anciens mettaient l'accent sur la pulsion elle-même, alors que nous le plaçons sur l'objet. » [6]. Il semble bien que le balancier soit reparti dans l'autre sens. Une enquête récente du magazine *Elle* (avril 1993), concernant la sexualité

de ses lectrices, présente un certain nombre de pourcentages concernant la fréquence des actes sexuels, la part des orgasmes clitoridien et vaginal, le choix des positions, l'orifice élu, etc. Après avoir constaté une activité en hausse et une diversité réjouissante, le journal conclut : on ne leur a pas demandé si tout cela se passait avec le mari, l'amant ou le porteur de pizzas. L'objet est devenu interchangeable, ravalé au rang de « partenaire ». Le psychanalyste est aujourd'hui le témoin à travers sa clinique d'une sexualité devenue compulsive, voire « addictive » (au sens de « s'adonner à »), selon le mot de Joyce McDougall [7]. A l'objet interchangeable, il est demandé de tenir lieu dans la réalité de résolution des problèmes internes. L'efficacité de la solution n'est souvent qu'une digue fragile contre le surissement de l'angoisse.

S'il est vrai que l'angoisse de perte d'amour de l'objet constitue la spécificité de l'angoisse féminine – nous reviendrons sur ce point dans le paragraphe sur l'angoisse –, on peut faire l'hypothèse que la « chute » de l'objet en partenaire confronte la femme à une situation psychique particulièrement difficile à négocier.

Il existe bien entendu d'autres approches de la sexualité féminine que psychanalytique, et notamment le point de vue anatomo-physiologique. Reste à savoir si à s'approcher autrement, on s'approche encore de la même chose. Masters et Johnson définissent ainsi l'orgasme féminin : « C'est un bref épisode de relâchement physique de l'augmentation de la vaso-congestion et de la myotonie développées en réponse aux stimuli sexuels. » La « plateforme orgasmique », située dans le tiers externe du vagin, est le lieu de contractions dont le nombre, de 5 à 12, indique l'intensité de l'orgasme [8]. Si cette intensité est l'objet d'une expérience subjective de la part de la femme qui l'éprouve, le détail du processus somatique interne, lui, ne l'est pas – pas plus que ne le sont la grande majorité des processus physiologiques. Cette non-subjection n'est pas synonyme d'inconscient. Le « relâchement de la vasocongestion » n'est pas refoulé, il demeure hors psyché. La physiologie du coït est observable, il n'en va pas de même des représentations fantasmatiques qui lui sont associées, une partie d'entre elles étant inaccessibles (inconscientes) au sujet lui-même.

La référence à l'anatomie (à la dualité clitoris-vagin, à la proximité rectum-vagin) occupe une place importante dans une psychanalyse de la sexualité féminine. Mais il s'agit d'une anatomie prise dans l'histoire du sujet, recevant de celle-ci son sens et même sa géographie singulière, souvent fort éloignée de la réalité anatomique. La notion de « zone érogène » en psychanalyse ne définit pas simplement un point

sexuel du corps mais l'inscription du fantasme dans la chair. C'est ce qui permet de comprendre que des zones « naturellement » sexuelles peuvent rester silencieuses du point de vue de l'excitation et, qu'à l'opposé, des localisations corporelles sans rapport avec l'anatomie de la sexualité soient des sources vives de plaisir et de satisfaction.

Comme toute théorie, la théorie psychanalytique aspire à la vérité, au moins à une part de celle-ci. Il y a ce que l'on peut considérer comme des acquis : que la sexualité humaine est une psychosexualité (fort éloignée du comportement instinctuel), que le noyau en est l'inconscient et que celui-ci s'enracine dans le sexuel infantile et son refoulement. Quant à la théorie psychanalytique de la sexualité féminine, c'est-à-dire du fonctionnement psychosexuel de la femme, elle est marquée par de profondes divergences depuis les premières formulations sur le sujet jusqu'à aujourd'hui. Comme si l'invisibilité du sexe féminin, sa nature interne, avait comme répondant la multiplicité des hypothèses le concernant.

La dimension psychosexuelle de la sexualité humaine, la bisexualité psychique, la plurivocité des identifications, tout cela constitue à la fois les découvertes de la psychanalyse et les conditions de possibilité de son exercice. C'est aussi ce qui permet à un homme d'être le psychanalyste d'une femme, et réciproquement. Si la théorie psychanalytique de la féminité est divisée, cette division n'est pas elle-même sexuée. Aux côtés de Freud, on trouve Hélène Deutsch, Jeanne Lampl de Groot et quelques autres. Dans l'opposition, Abraham et Jones côtoient Melanie Klein, Karen Horney et consœurs. Si nous ne sommes pas enfermés dans un sexe biologique, cela signifie-t-il que le sexe de l'investigateur, alors qu'il s'agit de théoriser la féminité, n'a pas d'importance ? C'est peu probable. Le jeu des identifications libère de l'assignation anatomique, il ne rend pas a-sexué. Où se situe l'éventuel écart ? On laissera aux lectrices et lecteurs le soin d'en décider.

Notes

[1] *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), Gallimard, 1987, p. 166.

[2] *Encyclopaedia Universalis*, article « Comportement sexuel » (J.-P. Signoret,)vol. 14, p. 932.

[3] *Vie et mort en psychanalyse*, Flammarion, 1970, p. 54.

- [4] Entretien de F. Gantheret et avec Joyce McDougall, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 29, 1984, p. 135. sq
- [5] Cf. R.-H. Guerrand, Haro sur la masturbation !, in *Amour et sexualité en Occident*, « Points », Le Seuil, 1991, p. 304.
- [6] *Trois essais*, *op. cit.* p. 56, n° 1 (ajout de 1910)
- [7] Art. cité.
- [8] *Les réactions sexuelles*, Robert Laffont, 1968, p. 147. sq

Chapitre I

La vie sexuelle des femmes. Aperçus historiques

L'épopée de Gilgameš est la plus ancienne œuvre littéraire connue, trente-cinq siècles nous séparent de ce long poème babylonien. L'un des personnages, la déesse Inanna, s'interroge : « Ma vulve, mon tertre rebondi/ Qui donc me le labourera ? Ma vulve à moi, la Reine, ma glèbe toute humide,/ Qui y passera la charrue ? » [1]. Sur un mode tout aussi agreste, mais plus paisible, la bien-aimée du *Cantique des Cantiques* dit (VII, 13) : « Dès le matin nous irons aux vignes,/ Nous verrons si la vigne a fleuri,/ si le bouton s'est ouvert/ Si les grenadiers ont des fleurs, / là je te donnerai mes caresses. »

L'actuelle « révolution sexuelle » est source de bien des illusions. La plus grossière consiste à penser que la liberté dont les femmes jouissent aujourd'hui est l'aboutissement d'un processus historique continu, depuis l'obscurantisme supposé des temps reculés jusqu'aux comportements éclairés des temps modernes. *L'épopée de Gilgameš*, et bien d'autres documents avec elle : vases grecs ou poteries amérindiennes, témoignent de représentations de la sexualité féminine auxquelles les images d'aujourd'hui n'ajoutent pas grand-chose. Une histoire de la vie sexuelle des femmes est bien difficile, voire impossible, à établir avec certitude ; mais certaines grandes lignes se dégagent néanmoins, qui montrent selon les âges et les cultures des alternances entre émancipation (toujours relative) et répression, sans que jamais l'une ne l'emporte définitivement sur l'autre. L'un des siècles à avoir nourri les projets les plus barbares sur la question est tout juste derrière nous. C'est en 1894 que le Dr Pouillet, médecin parmi d'autres, appelle de ses vœux l'invention d'une « ceinture contentive », afin d'empêcher aux femmes de se « manueliser » : « Un appareil léger et bien conditionné qui boucherait hermétiquement l'orifice vulvaire, tout en écartant un peu les cuisses et en ménageant une petite ouverture pour le passage de l'urine et des menstrues, rendrait, je pense, un signalé service aux masturbatrices. » [2]. L'illusion d'une continuité historique émancipatrice a son répondant inverse : celle d'un âge d'or de la féminité, au temps

mythique du matriarcat primitif ou du règne des Amazones. Les paroles de la bien-aimée du *Cantique des Cantiques* évoquent certes un hédonisme antique, mais c'est au prix d'oublier ce qu'énoncent les *Proverbes* : « La bouche des femmes adultères est une fosse profonde [déplacement du bas vers le haut, du vagin vers la bouche, sur lequel nous reviendrons], et celui contre qui Iahvé est indigné y tombera » (XXII, 14).

En introduction à leur *Histoire des femmes*, Georges Duby et Michelle Perrot soulignent la difficulté de leur entreprise, tant les traces ténues laissées par les femmes « proviennent moins d'elles-mêmes que du regard des hommes qui gouvernent la cité, construisent sa mémoire et gèrent ses archives » [3]. Si l'on ajoute à cela que les hommes en question, « par leur statut, leurs fonctions et leurs choix » (tels les clercs) se tiennent le plus souvent fort éloignés des femmes, on mesure les incertitudes de la restitution historique ; *a fortiori* quand il s'agit de pénétrer les intimités, celles de la sexualité. La prolifération des représentations féminines au fil des siècles nous renseigne davantage sur l'inconscient des hommes que sur les femmes elles-mêmes. Sur l'inconscient des hommes d'antan et d'aujourd'hui : bien des représentations qui paraissent vieilles aux yeux de la science ou de l'évolution sociale n'ont en effet rien perdu de leur puissance d'évocation imaginaire. Il ne serait pas difficile, au gré des variations fantasmatiques de tel ou tel patient d'aujourd'hui, de retrouver l'écho de ce qu'écrivait Platon dans le *Timée* : « Chez les femmes ce qu'on appelle matrice ou utérus est un animal audedans d'elles, qui a l'appétit de faire des enfants ; et lorsque, malgré l'âge propice, il reste un long temps sans fruit, il s'impatiente et supporte mal cet état ; il erre partout dans le corps, obstrue les passages du souffle, interdit la respiration, jette en des angoisses extrêmes et provoque d'autres maladies de toutes sortes » (91c). Il faut cependant y prendre garde : pour être masculines (avec une réserve en la circonstance : entre les angoisses qui peuvent s'emparer des femmes, touchant le corps interne, et les propos de Platon, l'écart n'est pas si grand), ces représentations participent également de la sexualité féminine. Celle-ci se vit, et se constitue, dans la relation à l'homme – pour le rencontrer ou l'éviter. L'intersubjectivité est une dimension essentielle de la psychosexualité ; nous y reviendrons, en soulignant le rôle joué par l'angoisse de castration chez les hommes dans la genèse et le vécu de la sexualité féminine.

Au fil des siècles, et à très grands traits, trois groupes de représentations concernant les femmes prédominent : l'un affirme leur

infériorité et leur soumission conséquente, l'autre dissocie la femme et la mère, en privilégiant cette dernière, un troisième s'effraie devant la démesure du sexuel chez la femme.

I. Inférieure et soumise

« La femme est inférieure à l'homme en toutes choses. Aussi doit-elle obéir, non pour être violente, mais pour être commandée, car c'est à l'homme que Dieu a donné la puissance. » Le mot est de Flavius Josèphe, il date du 1^{er} siècle de notre ère... et n'est qu'un mot parmi bien d'autres soutenant peu ou prou la même thèse. A l'acte sexuel lui-même, il est demandé de se conformer à l'ordre du monde : la femme sera sur le dos et l'homme la surmontera, telle est la seule position autorisée par l'Eglise. Qu'il prenne à la femme la fantaisie d'occuper la place du mari (*mulier super virum*), et l'ordre naturel en sera troublé. L'assujettissement de la femme est une donnée sociale, relevant d'une politique des sexes : « Les femmes sont mariées à ceux qui prient, labourent et combattent, et elles les servent », écrit au Moyen Age l'évêque Gilbert de Limerick. Du mariage monogamique et indissoluble, il est attendu qu'il garantisse la légitimité des lignages contre les incertitudes de la paternité. Ce sont d'autres représentations de l'« infériorité » féminine qui nous intéressent, celles qui laissent filtrer les enjeux inconscients. On peut les regrouper sous deux registres : le premier conjugue infériorité et imperfection, le second infériorité et parties basses.

Aristote donne le ton d'une conviction maintes fois réaffirmée : « La femelle est un mâle mutilé. » Créature seconde, inférieure à l'homme en raison et en vertu, la femme n'est pas faite à l'image de Dieu. Fondamentalement défectueuse, elle souffre selon le récit biblique de n'être qu'une pièce rapportée : « La femme, dit Bossuet, est l'os surnuméraire de l'homme. » Propos historiquement datés, fruits de l'ignorance ? Il est au contraire remarquable de pouvoir en suivre la trace, par-delà les remaniements imposés à nos conceptions par la rationalité scientifique. Un exemple : en accord avec les thèses embryologiques longtemps dominantes, Ambroise Paré était persuadé que « la femelle est plus tard formée que le mâle ». On sait au contraire aujourd'hui que l'ébauche indifférenciée des organes génitaux externes est de type femelle – indépendamment du sexe chromosomique ; seule l'action ultérieure des androgènes entraîne l'éventuelle transformation en organes mâles. Loin de désarçonner les certitudes viriles du discours médical, cette découverte a donné lieu

au constat suivant : l'état de différenciation de l'homme est donc *supérieur* à celui de la femme ! L'inconscient a des raisons que le savoir ignore, ce que manque toute approche de ces questions en termes d'« idéologie ». Par ailleurs, que la source de ces représentations soit masculine ne signifie pas que les femmes ne les partagent pas, tant il leur est difficile de se situer hors des « modèles idéaux et des règles de comportement » qui leur sont transmis [4].

Adam et Eve s'opposent comme la culture et la nature, l'esprit et la chair, la spiritualité et la sensibilité – un partage qui déborde le champ des cultures occidentales : chez les Samo de Haute-Volta, par exemple, les hommes et les femmes s'opposent comme le village et la brousse [5]. La théorie psychanalytique, elle-même, cautionne à sa façon ce partage ancestral et transculturel : le passage de la mère au père se caractérise, écrit Freud, par « une victoire de la vie de l'esprit sur la vie sensorielle, donc un progrès de la civilisation, car la maternité est attestée par le témoignage des sens, tandis que la paternité est une conjecture, est édiflée sur une déduction et un postulat » [6].

Dans un autre registre, l'« infériorité » de la femme puise à des sources plus explicitement sexuelles. Saint Augustin : *Nascimur inter urinas et faeces*, nous naissons entre les urines et les fèces. Cette phrase, Freud la rappelle dans un texte consacré au *rabaissement*, celui de la femme par l'homme [7]. Y est analysée la division, fréquente chez l'homme, des courants tendre et sensuel ; une division qui s'applique à l'objet, opposant l'épouse et la maîtresse, ou, plus largement, celle à qui on fait des enfants et celle avec qui on vit (réellement ou imaginativement) sa sexualité. La seconde est « inférieure » à plus d'un titre : parce qu'elle appartient souvent à une classe sociale inférieure, quand elle n'est pas une « artiste de l'amour » (le mot est de Freud, qui évoque ailleurs les particularités perverses de « la femme moyenne inculte » [8]). « Inférieure » également par la position qu'elle occupe dans le coït, un coït électivement *a tergo* (par derrière) [9]. On rejoint cette fois explicitement le propos de saint Augustin, dont la médecine de l'Age Classique donne une variante où le dégoût cache mal le fantasme : sans la satisfaction qu'il tire de l'accouplement, comment l'homme consentirait-il à « mettre ce membre qui lui est si cher » dans le sillon féminin, sans égard « aux immondices et ordures qui passent par ce cloaque » [10].

La brutalité de ces formulations permet de mesurer que ladite « infériorité » des femmes est pour une part (la plus tenace) une exigence de l'inconscient des hommes, plus précisément de leur libido incestueuse. En effet, Freud n'a guère de peine à montrer que derrière

la femme *rabaissée* (analysée, pourrait-on dire), se dissimule la figure inverse de l'objet d'amour le plus *élevé* : la mère.

II. Femme et mère

La rareté des textes historiques portant sur la sexualité des femmes n'a d'égal que l'abondance des documents concernant la fécondité. Celle-ci est au cœur des préoccupations du groupe social, à travers le souci de sa propre reproduction. La représentation féminine correspondante est celle de la femme-utérus, largement véhiculée par les mythes et les religions et, bien sûr, par la littérature médicale : depuis le plus ancien des documents connus (le papyrus Kahun, texte égyptien datant de 1900 av. J.-C.) jusqu'à nos jours. Pendant de longs siècles, c'est à la seule matrice, à son agitation migratoire, que furent rapportées toutes les maladies des femmes. L'« hystérie » (du grec *hustera*, utérus) recouvrait alors tous les maux, les soins administrés ayant longtemps consisté en fumigations (par l'origine vaginal) dont on espérait apaisement et remise en ordre.

La dissociation du coït du cycle accouplement-grossesse-naissance-allaitement n'a été véritablement acquise que de façon récente, même si les pratiques artisanales contraceptives et abortives semblent avoir l'âge de l'humanité. Mais il nous importe moins de suivre les progrès scientifiques dans la maîtrise des processus physiologiques que de saisir les enjeux qui président à l'effacement de la femme devant la mère. La promotion de cette dernière participe du refoulement, elle permet de masquer le scandale constitutif de la sexualité humaine : son indépendance vis-à-vis des finalités reproductives. Ce n'est pas un hasard si la Chrétienté, qui, plus que toute autre formation culturelle, a exigé la coïncidence de l'acte sexuel et de la visée d'engendrement, est une religion de la Madone. L'espoir des théologiens, à la suite de saint Jérôme, de résorber le sexuel dans le procréatif, s'accompagne d'une idéalisation de la Mère, de sa déssexualisation, jusqu'à la concevoir Vierge. Aux mères terrestres on ne demande pas tant, on demande quand même beaucoup. Entre les jours de jeûne (et donc de continence) et les périodes d'« impureté » (règles, grossesse, couches), le calendrier de leur vie sexuelle permise se réduit comme peau de chagrin.

La vénération de la figure maternelle suit les mêmes voies que le refoulement et la répression. La répression concerne les relations entre époux (le Moyen Âge a pu considérer la « fornication » entre mari et

femme comme un équivalent de l'adultère), le refoulement porte plus radicalement sur la sexualité de la mère en tant que telle, dans sa relation à l'enfant. Celle dont parle Freud, berçante et caressante, prenant l'enfant pour un substitut de l'objet sexuel, celle-là tombe sous le coup d'un refoulement qui, il est vrai, n'a rien de spécifiquement moyenâgeux et traverse toutes les cultures. Même là (comme dans certaines sociétés africaines) où la mère vérifie l'érectilité du pénis, le geste n'est rendu possible que par son insertion dans une cosmologie de la fertilité – ne parlons pas de l'érectilité du clitoris, elle pousse plus à l'excision qu'à la sollicitation. La mère sexuelle, à la fois première séductrice et objet par excellence du désir incestueux, réunit toutes les conditions pour être tenue fermement à l'écart de la conscience. Restent toujours ici ou là quelques éclairs de lucidité concernant les risques d'une sexualisation excessive des gestes de soins : « Il ne faut pas toujours défendre aux nourrices les approches de leurs maris », écrit Petit-Radel en 1786, car l'impossibilité de jouir de l'objet de leurs désirs « suffit à les faire tomber dans des affections hystériques, toujours fâcheuses à l'enfant » [11].

La fonction refoulante assurée par le maternel contre le féminin n'est pas qu'un fait culturel et historique. Il tient pour une part à la sexualité féminine elle-même. Il n'est pas rare, chez une jeune fille ou femme, qu'une grossesse précoce vienne fermer (remplir) ce qu'a d'intolérable et d'angoissant l'ouverture sur la féminité. La théorie psychanalytique elle-même n'échappe pas toujours à ce même refoulement. Chez Winnicott, par exemple : la mère qu'il décrit, celle du *holding* et du *handling*, a des bras et des mains ; si elle entoure et contient, elle est par contre fort peu sexuelle.

Une approche psychanalytique des données historiques se doit d'être attentive à ne pas confondre les représentations dominantes, manifestes et celles qui gouvernent la vie sexuelle effective. Celles-ci nous sont largement inconnues, mais l'acharnement des clercs à identifier sexualité et procréation nous indique qu'à tout le moins cela n'allait pas de soi. Au sein même du discours scientifique et dans les discussions savantes, l'équation sexualité/reproduction ne se traduit pas toujours par l'effacement de la première. La médecine, jusqu'à l'Age Classique, est redevable à Galien, le médecin de Bergame (ii^e siècle), d'une bonne part de ses conceptions. Or celui-ci distinguait le « sperme féminin » (éjaculé dans la matrice) et le liquide qui « coule du vagin chez la femme au moment où elle ressent du coït la plus vive jouissance ». Un lieu pour chaque chose. Plus curieusement, au cœur des débats théologiques, la finalité reproductive se révèle parfois être la meilleure chance d'épanouissement de la sexualité féminine, au lieu d'en être la limitation. Que l'on adopte le point de vue de Galien sur le

sperme féminin ou celui d'Aristote, qui n'accorde à la semence féminine qu'un rôle facilitant l'imprégnation mais non fécondant, les théologiens conviennent généralement que la « simultanété des éjaculations de l'homme et de la femme augmente les chances de conception et permet de faire un enfant plus beau » [12]. A se demander d'ailleurs à quelle catégorie de péché appartient le refus volontaire de l'orgasme par l'épouse : grave ou véniel ?

L'attention prêtée à l'orgasme féminin mène parfois les savants théologues à des audaces inattendues : l'épouse est-elle autorisée à parvenir à l'orgasme en se prodiguant elle-même des caresses lorsque son mari s'est retiré d'elle avant qu'elle ait émis sa semence ? 14 des 17 théologiens qui participent à cette dispute sur les attouchements postcoïtaux, nous dit J.-L. Flandrin, répondent oui ! Les médecins ne seront pas toujours en reste, notamment Ambroise Paré pour qui la conjonction des éjaculations est la condition impérative (et pas seulement facilitante) de l'imprégnation. Il s'ensuit des conséquences importantes : pour que la femme éprouve « concupiscence et appétit naturel », pour que « la semence puisse couler abondamment », encore faut-il que « l'objet plaise et soit désiré ». Dans un très joli texte (fin xvi^e siècle), Ambroise Paré ébauche un art érotique :

« L'homme étant couché avec sa compagne et épouse la doit mignarder, chatouiller, caresser et émouvoir, s'il trouvait qu'elle fût dure à l'éperon : et le cultivateur n'entrera dans le champ de nature humaine à l'étourdi, sans que premièrement n'ait fait ses approches, qui se feront en la baisant et lui parlant du jeu des dames rabattues : aussi en maniant ses parties génitales et petits mamelons afin qu'elle soit aiguillonnée et titillée, tant qu'elle soit éprise des désirs du mâle (qui est lorsque la matrice lui frétille) afin qu'elle prenne volonté et appétit d'habiter et faire une petite créature de Dieu, et que les deux semences se puissent rencontrer ensemble : car aucune femme ne sont pas si promptes à ce jeu que les hommes. Et pour encore avancer la besogne, la femme fera une fomentation d'herbes chaudes, en bon vin et malvoisie, à ses parties génitales, et mettra pareillement dans le col de sa matrice un peu de musc et civette : et lorsqu'elle sentira être aiguillonnée et émue le dire à son mari : adonc se joindront ensemble, et accompliront leur jeu doucement, attendant l'un l'autre, faisant plaisir à son compagnon. » [13].

L'écart est grand avec les thèses ultérieures de la médecine « victorienne », libérée, elle, de la croyance en une simultanété des éjaculations nécessaire à la fécondation. Le Dr Moreau de la Sarthe soutiendra ainsi que la femme frigide conçoit plus aisément, car elle retient mieux la semence qu'une épouse en délire [14].

III. La porte du diable

Disputant de la répartition du plaisir dans l'amour selon que l'on soit homme ou femme, Zeus et Hera s'en remettent à Tirésias, lui que les aventures mythologiques ont amené à être successivement l'un et l'autre sexe. Si la jouissance se divise en dix parties, répond-il, la femme en a neuf et l'homme une seule. Parce qu'il a trahi le secret de son sexe, parce qu'il en a trop vu, Hera frappe l'impertinent de cécité – ce même châtement que s'infligera le criminel incestueux par excellence, Œdipe. Ce que l'on pourrait appeler le point de vue de Tirésias traverse les époques et les cultures. Le xix^e siècle en produit une version positiviste : en matière de « lubricité », indique l'article « femme » du *Dictionnaire des sciences médicales*, une femme vaut en moyenne deux hommes et demi !

Cette inégalité dans la jouissance est une autre façon de dire : « La femme est dangereuse » ; pour l'homme, et pour la femme elle-même. La malédiction de l'Ecclésiaste surgit du fond des temps : « C'est par la femme que le péché a commencé et c'est à cause d'elle que nous mourrons » (XXV, 24). « Et je trouve plus amère que la mort la femme, / parce qu'elle est un traquenard, / que son cœur est un piège / et que ses bras sont des liens » (VII, 26).

En accentuant la sexualisation du péché originel, le Moyen Age portera au plus loin les représentations d'une sexualité féminine démesurée. Avant Eve, il y a des hommes mâle et femelle à qui Iahvé dit : « Multipliez-vous » (Genèse I,28). Avec Eve, arrivent en même temps la femme, le plaisir (combattre « l'ennui » d'Adam) et le sexuel, là où il n'y avait auparavant que des femelles vouées à la perpétuation de l'espèce. Le Moyen Age multiplie les images d'un sexe qui n'est que « trop enclin à se laisser tromper par le démon ». Sorcière, empoisonneuse, tentatrice, conspiratrice enfin... Là même où les hommes se croient assurés de leur pouvoir, secrètement *elles* règnent. La loi divine les a écartées de la fonction sacerdotale, et pourtant, écrit Jean Chrysostome, « elles sont revêtues d'une telle puissance que parmi les prêtres font élire qui elles veulent » [15]. Des siècles plus tard la même critique resurgira, portée cette fois par les révolutionnaires de 1789 dénonçant dans l'Ancien Régime « l'administration nocturne des femmes ». Le sexe de la femme défie jusqu'à la puissance de Dieu : Dieu qui peut tout « peut-il relever une vierge après la chute ? », se demande saint Jérôme. Il y a doute ! Il faut aux théologiens toutes les ressources de l'astuce pour parvenir à

mettre Marie à l'abri du soupçon : l'accouchement les embarrasse, le franchissement du sexe maternel par l'enfant leur est une représentation insupportable – à juste titre : dans l'inconscient, il n'est pas rare que l'accouchement représente le coït incestueux, par simple inversion du mouvement et déplacement de la partie sur le tout. Pour pallier la difficulté, ils affirment la virginité jusque dans l'accouchement : « Vulve et utérus fermés. » [16].

« Femme, tu es la porte du diable » (Tertullien). La médecine de l'Age Classique ne dira pas autre chose : comment comprendre que la femme cède à son désir, qu'elle accepte la « conjonction », étant donné les inconvénients et souffrances (grossesse, accouchement) auxquelles elle s'expose ? Une seule explication : une « lubricité » puissante, beaucoup plus exigeante que celle de l'homme, un désir de se « remplir et d'empêcher par là le vide que la Nature abhorre tant » [17]. Les femmes sont de « vraies sauvages en dedans » (Diderot), les organes de la volupté sont chez elle multiples : le clitoris (surnommé « le mépris des hommes »), le vagin, l'insatiable matrice... L'idée d'en réduire le nombre semble bien être aussi vieille que la médecine : ablation des nymphes et excision du clitoris afin de guérir la « déshonnêteté ». Cela fait bien des siècles que la sexualité des femmes se vit sous surveillance médicale, aujourd'hui y compris. Certes le message a changé depuis les recommandations répressives du xix^e siècle : « Cancers des femmes : les bienfaits de l'amour », titrait récemment un magazine féminin. On renoue avec la bienveillance d'Hippocrate qui disait le coït bénéfique aux femmes (à condition de ne pas en abuser), parce qu'il permet l'« évacuation des humeurs ». Plus importante que les variations historiques du message est la constance hygiéniste dès qu'est évoquée la sexualité féminine. Affaire de contrôle social bien sûr. Mais pas seulement : la spécificité de l'angoisse féminine, sur quoi nous reviendrons, fait du médecin un interlocuteur privilégié pour la femme.

Qu'en est-il des hommes ainsi affrontés aux « fureurs utérines » ? « Ne vous ébahissez pas si nous sommes en danger perpétuel d'être cocus, écrit Rabelais, nous qui n'avons pas toujours bien de quoi payer et satisfaire au contentement. » Malgré ces risques le mariage demeure, pour le Moyen Age et les quelques siècles à sa suite, le meilleur moyen de faire face au péril ; à condition toutefois de ne pas réveiller l'eau qui dort, car pour « un tison qu'elles ont dans le corps, elles en engendrent cent ». Il convient donc de prendre la femme comme elle est, froide dans l'acquittement du *debitum*, sans l'échauffer [18].

La contribution masculine à cette image d'une sexualité féminine inassouissable ne fait pas de doute – et au premier chef celle de

l'angoisse de castration, bâtissant un danger à sa mesure [19]. Est-elle seule en cause ? Un indice actuel permet d'en douter : c'est une femme, sexologue et américaine, Mary Jane Sherfey, qui soutient que le plaisir chez la femme est l'héritier de « la capacité orgasmique démesurée de certaines femelles primates », capacité « à instaurer une congestion et une turgescence pelviennes foudroyantes » – pour foudroyer qui ? La fantasmagorie castratrice n'épargne pas les femmes sexologues. La solution apportée à la frigidity par M.J. Sherfey est d'une désarmante simplicité : des coïts suffisamment fréquents et prolongés [20] ! Sur fond de données objectives avérées (les temporalités différentes des sexualités masculine et féminine, y compris pour l'orgasme), se développe une argumentation infiltrée à chaque instant par le fantasme et qui, sous couvert de scientificité, ne dit rien de plus que ce que soutenait Tirésias ou ce qu'argumentaient les aristotéliens du Moyen Âge : « L'excès d'humidité dans le corps de la femme lui donne une capacité illimitée à l'acte sexuel. » *Lassata sed non satiata*, fatigue n'est pas satiété [21].

Les témoignages historiques féminins sur la démesure de l'amour sont rares mais ils existent, issus de la tradition mystique. La cistercienne Béatrice de Nazareth écrit, décrivant la « fruition », l'union intime avec Dieu :

« Par instant l'amour perd à ce point toute mesure en elle, il jaillit avec une telle effraction, agite le cœur si fort et si furieusement, que ce cœur semble de toute part blessé. Il lui paraît que ses os défaillent, sa poitrine éclate, sa gorge se dessèche ; son visage et tous ses membres ressentent la blessure intérieure et l'ire souveraine de l'amour. »

Entre la mystique et Dieu, l'amour est tel que « l'un pénètre l'autre tout entier » (la biguine Hadjewijch d'Anvers). Dieu, phallus idéalisé, est reçu comme un phallus oral :

« L'hostie qu'elle avait dans la bouche se mit à croître de telle sorte qu'elle en eut la bouche entièrement pleine. Et, dans le grand trouble qu'elle éprouva en se sentant la bouche si pleine, elle approcha sa main et faillit la retirer de sa bouche. Mais il lui sembla que je ne sais qui la tirait en arrière et qu'elle y trouvait une saveur de chair et de sang. La grande peur qu'elle en avait personne n'oserait la raconter » (La chartreuse Béatrice d'Ormaciaux) [22].

Pendant, pour être de grands textes où se dit la sexualité féminine sous couvert de vie religieuse, les écrits des mystiques en livrent-ils pour autant l'expression la plus pure, ainsi qu'à la suite de Lacan certains ont pu le penser ? C'est se détourner un peu vite de l'évidence

: l'absence de l'homme, la nature homosexuelle (latente ou non) du lien constitutif de ces communautés de femmes. L'idéalisation du phallus va de pair avec l'évitement de la pénétration. On ne saurait donc confondre un tel destin de la vie pulsionnelle avec la sexualité féminine dans son ensemble.

Notes

[1] Cf. J. Bottéro, Tout commence à Babylone, in *Amour et sexualité en Occident*, « Points », Seuil, 1991, p. 32.

[2] Cf. R.-H. Guerrand, Haro sur la masturbation !, *Amour et sexualité en Occident*, op. cit. p. 304.

[3] *Histoire des femmes*, t. I, : *L'Antiquité*, Plon, 1990, p. 8.

[4] *Histoire des femmes*, t. II, *Le Moyen Age*, Plon, 1990, p. 18.

[5] Cf. F. Héritier, L'identité Samo, in *L'identité. Séminaire de C. Lévi-Strauss*, Grasset, 1977.

[6] *L'homme Moïse et la religion monothéiste (1939)*, Gallimard, 1987, p. 213.

[7] Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse (1912), in *La vie sexuelle*, puf, 1969.

[8] *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit. p. 118.

[9] Cf. J. André, *Le coitus a tergo*, le plus général des rabaissements et la féminité des hommes, in *Aux origines féminines de la sexualité*, 1995, puf.

[10] Cf. Y. Knibiehler et et C. Fouquet, *La femme et les médecins*, Hachette, 1983, p. 75.

[11] Cité par H. Parat-Torrieri, L'impossible partage, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 45, Gallimard, 1992, p. 43.

[12] Cf. J.-L. Flandrin, La vie sexuelle des gens mariés dans l'ancienne société, *Communications*, n° 35, Seuil, 1982, p. 106.

[13] *De la génération* cité par Y. Knibiehler et et C. Fouquet, op. cit., p. 157.

[14] Cf. A. Corbin, La Petite Bible des jeunes époux, in *Amour et sexualité en Occident*, op. cit., p. 243.

[15] Cf. M. Alexandre, De l'annonce du royaume à l'Eglise, in *Histoire des femmes*, t. II, op. cit., p. 466.

[16] J. Dalarun, Regards de clercs, in *Histoire des femmes*, t. II, op. cit., p. 41.

[17] Venette cité par Y. Knibielher et C. Fouquet, op. cit., p. 170.

- [18] G. Duby, *Mâle Moyen Age. De l'amour et autres essais*, Flammarion, 1988, p. 42.
- [19] Sur la problématique de la castration, cf. l'excellent « Que sais-je ? », de A. Green, *Le complexe de castration*, puf, 1990.
- [20] *Nature et évolution de la sexualité féminine*, puf, 1976.
- [21] Cf. C. Thomasset, De la nature féminine, in *Histoire des femmes*, t. II, *op. cit.*, p. 74.
- [22] Cf. D. Régner-Bohler, Voix littéraires, voix mystiques, in *Histoire des femmes*, t. II, *op. cit.*, p. 485. sq

Chapitre II

La théorie de Freud

De Emmy à Dora, en passant par Lucy, Katherina et quelques autres, c'est en égrenant des prénoms de femmes que la psychanalyse a fait ses premiers pas. En même temps que les femmes constituent l'essentiel de la clientèle de Freud, l'hystérie s'impose comme le « modèle de toutes les psychonévroses ». Parce qu'en elle se conjuguent « un refoulement sexuel qui dépasse la mesure normale », pudeur et dégoût à l'appui, et un « développement démesuré de la pulsion sexuelle » [1], l'hystérique, celle-là qui d'un même geste « rabat sa jupe tout en montrant ses jambes », a été pour le fondateur de la psychanalyse un guide autant qu'un objet. Et pourtant, les développements généraux de la théorie psychanalytique, au moins jusqu'en 1923, ont toujours pris pour base la psychosexualité du garçon. L'idée d'une communauté entre le genre et l'espèce, entre l'homme et l'Homme, se maintiendra d'ailleurs tout au long de l'œuvre : la sexualité masculine ne fera jamais l'objet d'un traitement isolé ; seule la féminité, dans l'esprit de Freud, appelle une démarcation. Cette idée d'un tronc commun androcentré, jusqu'à dire virile la libido elle-même – la libido, c'est-à-dire l'énergie de la pulsion sexuelle –, donne le ton des élaborations freudiennes sur la sexualité féminine.

Hors les textes consacrés à la féminité, il existe d'autres constructions sur le même sujet : plus anciennes, à peine ébauchées, qui viennent compliquer la représentation claire que donne la théorie explicite. Il y a plusieurs Freuds dans Freud et cette équivoque contribue largement à la richesse toujours actuelle de sa lecture. Dans ce chapitre nous nous en tiendrons au corps principal de doctrine, ordonné selon *le primat du phallus* ; en y adjoignant des apports de quelques-uns des proches collaborateurs de Freud : Karl Abraham, Jeanne Lampl de Groot, Ruth Mack Brunswick.

I. La civilisation minoé-

mycénienne

Celui qui s'est soumis à l'expérience analytique sait que bien souvent l'inconscient surgit comme s'impose l'évidence. Ce qui crevait les yeux devient enfin visible – inversement, la cécité d'Œdipe et de Tirésias est une métaphore du refoulement (aussi de la castration, bien sûr) : ne plus voir ce qui est aveuglant. Quel est donc l'élément nouveau qui décide Freud à traiter de la féminité comme d'un domaine séparé ? La découverte que pour la petite fille comme pour le petit garçon, *la mère dispensatrice des premiers soins est le premier objet*, car les investissements libidinaux initiaux se produisent par étayage sur la satisfaction des grands besoins vitaux. La mise au jour du lien premier de la fille à la mère est, pour Freud archéologue, comparable à celle de la civilisation de Minos et de Mycène, longtemps restée insoupçonnée sous les splendeurs athéniennes. La clinique témoigne que chez telle femme où l'on trouve un lien particulièrement intense au père, il y avait auparavant un lien exclusif à la mère, aussi intense et passionné. Plus encore, il faut bien l'admettre : « Un certain nombre d'êtres féminins restent attachés à leur lien originaire avec la mère et ne parviennent jamais à le détourner véritablement sur l'homme. » [2]. Entre l'histoire œdipienne de la fille (qui s'écrit normalement avec le père) et la préhistoire du complexe (qui se noue entre mère et fille), la rupture est brutale, bien différente de la continuité qui caractérise le développement psychosexuel du garçon. Comment et pourquoi s'opère le détachement d'avec la mère ? Comment la fille trouve-t-elle le chemin vers le père ? Ce sont les questions auxquelles la théorie de Freud sur la sexualité féminine tente de répondre. A quoi rapporter ces longues années d'aveuglement du fondateur de la psychanalyse ? A un point de butée dans le travail analytique, c'est-à-dire à de l'inconscient inanalysé, à de l'inacceptable : « Je n'aime pas être la mère dans le transfert », dit-il. Et de reconnaître que c'est aux analystes femmes (citant J. Lampl de Groot et H. Deutsch) qu'il doit ce dessillement tardif.

Décrivant l'activité sexuelle de la fille en relation avec la mère, Freud soutient qu'elle ne se distingue guère de celle du garçon. Chez l'une comme chez l'autre se rencontrent les mêmes motions pulsionnelles (orales, sadiques-anales, phalliques) et les mêmes fantasmes associés. Avec une réserve, note Freud : le lien de la fille à la mère est à ce point « blanchi par les ans », soumis à un refoulement particulièrement inexorable, qu'il est difficile de s'en saisir psychanalytiquement, et qu'en tout cas cela n'est possible qu'à travers la réécriture que lui fait subir la problématique œdipienne ultérieure.

A la réserve s'ajoute une nuance : Freud met tout particulièrement l'accent sur l'ambivalence de ce premier lien, sur l'hostilité dont la mère est l'objet, au moins aussi forte que l'amour qui lui est adressé. Pourquoi une ambivalence d'emblée si marquée ? Freud ne répond guère, faute notamment d'envisager le point de vue intersubjectif. L'inconscient maternel (et paternel) est le grand absent de ces textes sur la féminité. Les premiers temps de la vie sexuelle sont tout autant marqués par la relation inconsciente de la mère à la fille que de la fille à la mère ; et la question de l'ambivalence est inséparable des représentations inconscientes maternelles.

A la phase orale correspondent chez la fillette les angoisses d'être tuée, empoisonnée, dévorée par la mère ; toutes craintes liées au retrait du sein et justifiant un renvoi de l'agression à l'agresseur. Il est possible, note Freud, que ces mécanismes projectifs forment le noyau de la paranoïa ultérieure.

A la phase anale, le plaisir lié aux diverses manipulations de la zone érogène est en tant que tel connoté comme agressif (principalement sur un mode passif, mais également dans l'activité, par identification à la mère), tout prêt à se transformer en angoisse sous l'action du refoulement. Freud, empruntant ici à R. Mack Brunswick esquisse le portrait d'une mère anale, plus intrusive que satisfaisante, que nous évoquerons plus loin.

C'est avec l'entrée dans la phase phallique que *l'identité* des évolutions du garçon et de la fille va prendre, dans la conception freudienne, sa signification psychosexuelle la plus originale et la plus surprenante. A ce moment « les différences des sexes s'effacent complètement derrière leurs concordances » [3]. *La petite fille est un petit homme*. Nulle phrase de Freud n'exprime avec autant de netteté cette conviction d'un tronc commun viril de la vie sexuelle précoce. L'analogie pénis-clitoris n'est certes pas du même ordre que l'identité de la bouche et de l'anus pour les deux sexes, mais l'écart est négligeable tant les deux organes réagissent de façon semblable à l'excitation : « Tous les actes onanistiques de la petite fille se jouent sur cet équivalent du pénis. » Le vagin, proprement féminin, attendrait la puberté pour être découvert. Parmi les fantasmes associés à l'excitation clitoridienne, Freud cite le souhait de mettre un enfant au monde pour la mère ou de lui en faire un (souhait particulièrement mobilisé lors de la naissance d'un puîné) mais également celui, passif, d'être séduite par elle – fantasme qui « touche le sol de la réalité » puisque c'est bien la mère qui, lors des soins, a éveillé les premières sensations de plaisir sur les organes génitaux.

L'accent mis sur l'hostilité plus que sur l'amour donne de ce premier lien une représentation toute en plaintes et en récriminations – dont la relation de la femme adulte à sa mère est bien souvent la répétition – et les griefs accumulés contribuent au détachement d'avec l'objet primaire. Ces griefs, quels sont-ils ?

Le reproche qui remonte le plus loin est que la mère n'a pas donné assez de lait à l'enfant ; une défaillance interprétée comme un manque d'amour. Toute référence à la réalité du besoin manquerait ici l'essentiel : l'avidité de la libido infantile, l'infiltration par le sexuel du registre autoconservatif. Le besoin peut être repu, le sexuel est insatiable. Le grief suivant surgit lors de l'apparition d'un nouveau-né, avec qui on va devoir partager ce qui ne se partage pas : l'amour maternel. Une autre source abondante d'hostilité à l'égard de la mère se produit pendant la phase phallique, quand celle qui a amené l'enfant à l'excitation clitoridienne par ses attouchements, interdit la manipulation. Interdire ce qu'on a soi-même induit : l'exemple même de la tyrannie.

On pourrait penser que ces reproches accumulés suffisent à détourner la fille de la mère. Il y a à cela une objection : la même addition d'affronts, de déceptions, n'est pas épargnée au garçon, et elle ne suffit pas à l'éloigner de l'objet maternel. Il est, par contre, un facteur spécifique à la petite fille qui, plus sûrement que tout autre, décide du détachement et nourrit la haine : *la mère a omis de doter la fille du seul organe génital correct*, elle est responsable du manque de pénis et ce désavantage ne lui est pas pardonné.

II. L'envie du pénis

C'est comme une expérience visuelle que Freud décrit le déclenchement de l'envie du pénis. La petite fille remarque « le pénis, visible de manière frappante et bien dimensionné, d'un frère ou d'un compagnon de jeu, le reconnaît aussitôt comme la contrepartie supérieure de son propre organe, petit et caché, et elle a dès lors succombé à l'envie du pénis » [4]. Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir. Si l'origine des enfants est la question qui sollicite le plus l'investigation du garçon, l'énigme de la différence des sexes est ce qui excite la petite fille, chacun étant poussé dans sa curiosité par ce qu'il ressent comme une dépossession.

Victime, gravement lésée, c'est un sentiment d'infériorité qui s'installe chez la fille, chez la femme, lorsqu'elle reconnaît « sa blessure

narcissique ». De là à partager le mépris de l'homme devant ce sexe raccourci, et pour tout dire châtré, il n'y a qu'un pas, souvent franchi.

Dans ce passage du particulier (l'absence du pénis vécue comme une punition personnelle) au général (les femmes n'en ont pas), se situe une expérience d'une grande importance psychique. R. Mack Brunswick, dans un article conçu dans la discussion avec Freud, y a la première insisté : la découverte de *la castration de la mère*. La conséquence en est non seulement la dépréciation de l'objet d'amour, mais aussi la ruine définitive « des espoirs de la fille de jamais entrer en possession d'un pénis » [5]. R. Mack Brunswick fait également observer de façon judicieuse que le fantasme de la mère phallique (imago redoutable, héritière des mères omnipotentes, orale et anale) « apparaît au moment où l'enfant éprouve une incertitude quant à la possession effective du pénis par la mère ».

L'envie du pénis, note Freud, laisse dans la vie psychosexuelle des femmes des traces indélébiles, et ne peut être surmontée sans une lourde dépense psychique. La jalousie, trait de caractère à prédominance féminine, y prendrait racine. L'idée a souvent été reprise mais en général pour en souligner la composante prégénitale : l'envie évoque l'avidité orale ou le penchant anal pour la possession et la propriété. A se demander d'ailleurs, lorsque l'envie-jalousie gouverne la vie de la femme adulte, si ce n'est pas au sexuel prégénital non élaboré qu'elle le doit plutôt qu'aux restes de la phase phallique.

Du point de vue de l'histoire psychique, la conséquence principale de l'envie du pénis, selon Freud, est le « relâchement de la relation à la mère en tant qu'objet ». Jeanne Lampl de Groot introduit à cet endroit une nuance tout à fait intéressante. L'envie de posséder un pénis participe du lien à la mère, avant de contribuer à sa rupture : *disposer d'un pénis pour faire jouir la mère* [6]. Le plus souvent soumis à un refoulement radical, ce fantasme, quand la vie psychosexuelle s'y fixe, devient un point d'ancrage pour l'homosexualité féminine.

La masturbation féminine (celle de la petite fille, de l'adolescente, de la femme adulte) laisse le psychanalyste dans une certaine perplexité, concernant aussi bien l'« ignorance » dont elle est parfois l'objet que ses modes divers de réalisation (la main, le serrement des cuisses). Le refoulement particulièrement efficace qui peut l'atteindre est pour Freud directement lié à l'humiliation qui se rattache à l'envie du pénis : si « la femme supporte en général plus mal que l'homme la masturbation, se révolte contre elle et est hors d'état d'en faire usage », c'est que, petite fille, elle n'a pas pu tenir tête au garçon sur ce point et s'est abstenue de lui faire concurrence. L'objet-mère et la

masturbation phallique sont à ce point liés, précise R. Mack Brunswick, que la perte de l'une entraîne la perte de l'autre.

Peu de notions psychanalytiques, comme l'envie du pénis, ont provoqué débats et polémiques. Encore faut-il ne pas se tromper de discussion. La question n'est pas celle de l'existence ou non d'une telle envie. Si cela était encore nécessaire, les observations de Roiphe et Galenson ont largement confirmé les faits, tout en en modifiant les données : l'expérience que Freud situait vers les 3 ans, voire plus tard, connaît ses premières manifestations entre 15 et 24 mois [7]. La question est plutôt celle-ci : *quelle place accorder à l'envie du pénis dans l'évolution psychosexuelle de la fille ?* Constitue-t-elle, comme le pense Freud, le premier pas vers la féminité ? Laissons pour l'instant l'interrogation ouverte.

Parmi les représentations engendrées par l'envie du pénis, il en est d'un intérêt particulier, à la fois par leur abondance et par la place qu'elles occupent dans pratiquement toute vie de femme, jusqu'à dessiner un personnage : *la femme castratrice*. Le film de D. Arcand, *Le déclin de l'empire américain*, en restitue une image plaisante. On y voit un groupe de femmes discutant entre elles à la piscine, énumérant le genre de phrase qu'il est bon d'adresser à un homme lorsqu'on souhaite qu'il *en rabatte un peu* ; par exemple : « Oui, le château n'est pas mal mais le donjon tombe en ruines ! » Le sujet est intarissable, le but toujours le même : à la fois porter la blessure sur le corps de l'autre et s'appropriier l'objet de toutes les convoitises. Le propos peut être métonymique, viser le tout pour la partie, comme cette femme d'un patient cité par J. McDougall, s'exclamant devant le bateau en panne, en présence de son mari et prenant à témoin le groupe des amis : « On aurait besoin d'un homme. » Mais l'attaque peut être portée plus directement, telle cette patiente apostrophant son compagnon dont le début d'érection dit bien la velléité : « Je croyais que c'était pour faire pipi ! »

Dans un texte où, pour une fois, prévaut le point de vue intersubjectif, *Le tabou de la virginité* (1918), Freud se livre à une analyse passionnante. Manifestement, le tabou de la virginité se présente comme une emprise de l'homme sur la vie sexuelle des femmes, comme l'indice d'une possession exclusive. Plus secrètement, il est au contraire le résultat de son angoisse devant ce qu'il perçoit d'un fantasme castrateur chez la femme : conserver le pénis à l'intérieur en mettant à profit le premier coût [8] – l'idée de morsure si fréquemment associée à la fellation donne de ce fantasme la version orale. Freud cite à l'appui de sa thèse les pratiques rituelles qui, dans certaines sociétés, confient à un opérateur-tiers moins exposé que le mari, le

risque de la défloration ; il évoque également les souvenirs agressifs de nuit de noces chez ses patientes. Indépendamment de la désuétude du tabou de la virginité, un tel fantasme continue de faire l'ordinaire des analyses de femmes.

La contribution de l'inconscient des hommes, plus précisément de leur angoisse de castration, à la construction du personnage de la femme castratrice ne fait pas de doute. On pourrait, tout au long de l'histoire culturelle de l'humanité, en multiplier les exemples : au Moyen Age, le *Malleus maleficarum* s'interroge : « Les sorcières peuvent-elles illusionner jusqu'à faire croire que le membre viril est enlevé ou séparé du corps ? » Et de répondre par l'affirmative. Mais l'idée freudienne selon laquelle la projection des hommes à cet endroit vise juste, est largement confirmée par la clinique. Dans le prolongement du *Tabou de la virginité*, Abraham souligne ainsi la fréquence des fantasmes de revanche ou de vengeance chez les femmes.

Le texte de 1921 de K. Abraham, *Manifestations du complexe de castration chez la femme* [9], mérite que l'on s'y arrête tant sa richesse et sa fraîcheur clinique sont intactes, même s'il n'est ici possible que d'en restituer des instantanés. L'envie qu'inspire à la petite fille l'exhibitionnisme urinaire du garçon, Abraham en retrouve la trace, à la fois dans l'énurésie de la femme (accompagnant le rêve d'uriner à la manière de) et dans le « vif plaisir que bien des femmes prennent à arroser leur jardin à l'aide d'un tuyau », accomplissant ainsi l'idéal d'un désir infantile. La tendance castratrice, quant à elle, peut se traduire dans le choix d'hommes passifs et efféminés, ou encore se dissimuler sous la frigidité : décevoir l'homme, lui manifester son inaptitude à *combler*. Ajoutons que le même fantasme se retrouve sous une forme négative chez la femme qui feint l'orgasme : éviter au partenaire ce qui serait perçu comme une castration : l'impuissance à satisfaire. Chez certaines femmes, note Abraham, le refus marqué de la maternité est dû à ce qu'elles dédaignent toute forme de substitut (au pénis manquant). Ou encore, la propension de bien des femmes à « faire attendre » l'homme, pourrait bien être une manière de revanche : sur l'attente obligée où elles sont de l'érection masculine, afin que le coït soit possible. Autre mérite de cet article, la part accordée à l'intersubjectivité et notamment au complexe de castration de la mère par rapport à la fille : la vie affective de celle-ci porte souvent la marque du dénigrement dès l'enfance de la sexualité féminine dans la parole maternelle, du refus de l'homme que la mère, inconsciemment ou non, a transmis.

Terminons-en avec les conséquences selon Freud de l'envie du pénis, en évoquant ce qui constitue pour lui le type féminin de choix d'objet « le plus pur et le plus authentique » [10]. A la blessure narcissique, phallique, ravivée par la poussée pubertaire, la jeune femme répond par « un développement vers la beauté », vers un état où elle se suffit à elle-même ; ce qui la *dédommage* de la liberté de choix que lui refuse la société et, au-delà de ce motif manifeste, du manque de l'instrument de cette liberté : le phallus. Phallus, elle l'est, faute de l'avoir ; par l'éclat de sa beauté, le corps dans son entier équivaut à la partie manquante. De telles femmes « n'aiment, à strictement parler, qu'elles-mêmes », leur besoin les fait tendre à être aimées et leur plaît l'homme qui remplit cette condition. Elles ont le charme inaccessible « des chats et des grands animaux de proie ». D'abord fasciné, l'homme ne tarde pas à douter de l'amour de celle qui reste « froide » envers lui. Frigide et impénétrable, tels sont les attendus de la logique phallique lorsque celle-ci gouverne aussi « purement » une vie de femme.

Ce personnage de femme aussi narcissique que fatale a souvent été réévoqué dans la littérature psychanalytique, notamment par Winnicott, en des termes proches de ceux de Freud. A une nuance près cependant : la perspective freudienne demeure endogénétique. Les sources exogénétiques sont au contraire mises en avant par les auteurs postfreudiens, que l'on souligne le rôle joué par l'angoisse de castration du père dans une telle histoire (sur le mode de : « Qu'elle est belle ma fille » ; inconsciemment sous-entendu : il ne lui/me manque rien), ou par le complexe de castration de la mère. Il n'est pas rare que le narcissisme de la femme soit l'héritier du contre-investissement par la mère de sa déception : celle de voir naître une fille à la place du garçon espéré.

Une question demeure : s'agit-il bien du type féminin le plus pur et le plus authentique ? Ce n'est vrai qu'à concevoir l'envie du pénis comme moment où s'inaugure la féminité.

III. Le tournant vers le père

Il faut bien que les choses changent, que le lien à la mère, aussi puissant soit-il, cède le pas à l'attachement au père, que celui-ci devienne le premier objet d'amour. La possibilité pour la femme, dans sa vie sexuelle et affective, de rencontrer l'objet-homme en dépend. Cela *doit* se passer ainsi ; Freud le répète à plusieurs reprises, comme pour s'en convaincre. La théorie de la féminité qu'il soutient repose

sur un tel déséquilibre entre la première relation et l'investissement œdipien, que celui-ci devient problématique, dans son existence même. La fille, selon Freud, se tourne moins vers le père qu'elle ne se détourne de la mère. Et de quelle manière ! dans la haine, à la suite d'une blessure narcissique et par un mouvement de refoulement (de la masculinité originaire). C'est en fuyant qu'elle tombe dans les bras de son père : « expulsée de la liaison à la mère », la petite fille « se hâte d'entrer dans la situation œdipienne comme dans un port » [11]. Freud sent bien que la genèse qu'il propose de l'amour de la fille pour le père, et au-delà de l'investissement hétérosexuel de la femme, rend difficilement compte de la force du lien dont témoigne la clinique, et qui n'a pas attendu la psychanalyse pour être observé et décrit. Au détournement par rapport à la mère, il adjoint donc un facteur positif, poussant la fille à se tourner vers le père : « Le passage à l'objet-père s'accomplit avec l'aide des tendances passives dans la mesure où celles-ci ont échappé à la catastrophe » [12] – la catastrophe du refoulement de la sexualité dans son entier, entraînée par l'abandon de la position masculine. De quelle passivité s'agit-il, de quels fantasmes se nourrit-elle, de quelle zone érogène sourd l'excitation correspondante ? Tout cela reste indécis et, à dire vrai, s'intègre mal à la construction freudienne – nous reviendrons sur cette question essentielle et difficile de la passivité.

Il est peu de textes comme ceux concernant la féminité, qui fassent au père une place à ce point dérisoire. La conviction de Freud est que la fille (et donc la femme) est, et reste au fond, un être préœdipien. Les conséquences pour la théorie psychanalytique dans son ensemble sont considérables : « La relation fatale de la simultanéité entre l'amour pour l'un des parents et la haine contre l'autre, considéré comme rival, ne se produit que pour l'enfant masculin. » L'enjeu d'une telle proposition n'est rien moins que la remise en question de l'universalité du complexe d'Œdipe comme noyau des névroses (étant donné que celles-ci ne sont pas épargnées à la femme ; au contraire, pense même Freud). A ce péril théorique, mais peut-être aussi clinique, Freud voit cependant deux issues – dans lesquelles lui-même ne s'engage guère : l'une consiste à dire que la fille entre dans l'Œdipe par la forme inversée, homosexuelle, du complexe (amour de la mère, hostilité contre le père) ; c'est la voie que suit J. Lampl de Groot mais, note Freud, elle n'est guère convaincante, tant la représentation du père des débuts est plus celle d'un simple gêneur que d'un rival. L'autre issue consiste à étendre le complexe d'Œdipe à toutes les relations de l'enfant avec les deux parents ; une voie qui déshistorise l'Œdipe au profit d'un système de rapports et que suivra le structuralisme en psychanalyse.

La dimension problématique de la thèse freudienne s'accroît encore lorsqu'on envisage l'autre tâche assignée à la petite fille, non plus l'échange d'objet, mais celui de zone érogène. L'articulation de cette double entreprise, changement d'objet-changement de sexe, semble aller de soi. La fille doit se détourner de la mère vers le père, comme le vagin (féminin, récepteur) doit se substituer au clitoris (masculin, actif). Mais la représentation que se fait Freud de ce dernier échange est pour le moins étrange et témoigne d'un certain refoulement. D'une part le déplacement de la sensibilité du clitoris au vagin est conçu par lui comme se faisant sans reste. Le développement vers la féminité présupposerait donc l'*élimination* de la zone clitoridienne ! Il n'est pas nécessaire d'être psychanalyste pour savoir, à l'encontre de Freud, que les érogénéités clitoridienne et vaginale chez la femme sont cumulatives et non soustractives, sauf isolation due au refoulement. La deuxième incongruité freudienne est de renvoyer à la puberté, à la physiologie de la sexualité donc, l'éveil du vagin. On mesure le *désert génital* dans lequel la théorie de Freud laisse la fille : entre un clitoris viril, abandonné parce que « rabougri » et trop lié à l'objet de haine (la mère) et un vagin qui ne sera découvert que des années plus tard. La thèse freudienne, renforcée par les élaborations de Lacan, a toujours ses défenseurs, mais il faut remarquer qu'il n'est plus guère de psychanalyste, s'agissant des relations clitoris-vagin et de l'apparition des sensations vaginales, pour soutenir *stricto sensu* le point de vue du père fondateur.

En une circonstance, anecdotique – mais l'anecdote en psychanalyse n'est jamais simple anecdote –, la théorie de Freud des zones érogènes a connu un destin surprenant : fournir la matière d'un moment quasiment délirant. On doit à Marie Bonaparte des réflexions intéressantes sur la sexualité féminine, notamment sur l'érotisme cloacal [13]. Sa propre frigidité a constitué un motif important, peut-être décisif, de ses investigations – il semble qu'il en ait été de même pour Hélène Deutsch ; il n'y a que les analysantes pour croire qu'un tel symptôme puisse être épargné à leur analyste. M. Bonaparte se faisait du transit de l'excitation clitoridienne vers le vagin une représentation plus anatomique que fantasmatique : un espace à parcourir. Convaincue avec Freud que le vagin ne pouvait prendre plaisir que si le clitoris y avait complètement renoncé, elle voyait un obstacle physique à cet échange dans la conformation de certaines femmes (dont elle), chez qui le clitoris viril et le vagin féminin étaient trop distants l'un de l'autre. Pourquoi ne pas les rapprocher ? surtout si l'offre médicale existe – en la circonstance celle d'un chirurgien viennois : Halban. Persuadée que là

résidaient les causes de sa frigidité, elle se fit opérer à plusieurs reprises. Est-il besoin de préciser que les tentatives de rapprochement n'eurent pas l'effet escompté ?

IV. Les destins de la féminité

La petite fille, selon Freud, entre dans le complexe d'Œdipe par la découverte de sa castration. Trois directions de développement procèdent de ce moment inaugural. La première est celle de l'inhibition, de la névrose ; elle conduit à se détourner d'une façon générale de la sexualité. « La petite fille – qui avait jusqu'alors vécu de façon masculine, savait se procurer du plaisir par l'excitation de son clitoris et mettait cette activité en relation avec ses désirs sexuels, souvent actifs, s'adressant à sa mère – se laisse gâter la jouissance de sa sexualité phallique par l'influence de l'envie du pénis. » La « catastrophe » emporte tout : l'onanisme, la mère porteuse du phallus, objet d'amour, et, au-delà, la sexualité dans son ensemble. Ne restent que les griefs. « Si beaucoup de femmes nous donnent l'impression que leur maturité est pleine de querelles avec leur mari », c'est que celui-ci hérite, non de la relation au père, mais de l'attitude hostile à la mère. Sur ce point, Freud irait presque d'un conseil : « Il est de règle que les seconds mariages sont meilleurs. »

La seconde orientation mène au complexe de masculinité. La petite fille ne démord pas, « avec une assurance insolente, de sa masculinité menacée ». Dans une révolte empreinte de défi, elle exagère encore les marques viriles (tenue vestimentaire, coiffure, etc.). L'identification au père, sollicitée pour la circonstance, n'est elle-même qu'une identification seconde, recouvrant celle à la mère phallique. De cette masculinité exhibée au choix d'objet homosexuel ultérieur, le chemin semble tout indiqué. Freud en appelle néanmoins à la prudence : l'expérience clinique montre que l'homosexualité féminine continue rarement en droite ligne la masculinité infantile, quand bien même elle en reproduit quelque chose. Que dans leurs gestes les femmes homosexuelles « jouent aussi souvent et aussi clairement à la mère et à l'enfant qu'à l'homme et à la femme », rappelle qu'il en est des choix d'objet comme de tous les processus psychiques : la surdétermination les caractérise.

A suivre Freud, cette seconde voie, si elle défie la norme, est par

contre conforme à l'exigence pulsionnelle, conforme au sexuel originaire : la masculinité de l'enfant. La théorie freudienne réduit la féminité à une formation aussi tardive que secondaire et, dans tous les cas, *réactive* par rapport au sexuel le plus élémentaire.

La troisième direction est « très sinueuse » et, à dire vrai, étroite entre les deux autres. C'est la voie de la féminité, à proprement parler, qui mène du père comme objet d'amour au choix d'objet hétérosexuel. Sur fond de masculinité originaire, à quelle source libidinale peut-elle bien puiser ? Freud est bien contraint d'en revenir aux « motions pulsionnelles passives », sans que ce point essentiel soit par lui approfondi, tant il s'accorde mal avec l'axe central de la théorie. Il suffit d'ailleurs que Freud expose un peu plus en détail ce qu'il entend par « féminité normale » pour s'apercevoir que c'est encore la virilité première qui la gouverne. La petite fille attend du père le pénis que la mère lui a refusé ; c'est dans ce *dessein* (præœdipien au fond) qu'elle se tourne vers lui. Le pénis qu'elle attend, c'est le pénis du garçon qu'elle a été ; un pénis *externe* donc. La « situation féminine » n'est véritablement instaurée que lorsque le souhait de l'enfant se substitue à celui du pénis ; mais dans l'énoncé « un enfant du père », l'accent repose le plus souvent sur l'enfant et non sur le père – sur l'« enfant », c'est-à-dire sur la forme substitutive du pénis envié. Quel bonheur pour la femme lorsque la réalité d'une naissance, celle d'un garçon, apporte enfin le pénis tant désiré ! La féminité, à peine envisagée, se dissout dans l'héritage de la masculinité originaire. La conséquence en est que la femme, selon Freud, apparaît principalement pourvue d'une *sexualité de l'objet partiel*. Entre le pénis envié et l'enfant-substitut, il y a bien l'homme (et derrière lui le père) : mais si l'homme est « agréé », c'est « en tant qu'appendice du pénis » [14] ! – ce pour quoi le populaire a des formules plus triviales. Nous sommes accoutumés – pas seulement les psychanalystes – aux découpages propres à la sexualité masculine : « Elle a des seins, des jambes, des fesses, etc. » Pour être plus univoque (le pénis !), le découpage opéré par la femme n'en serait pas moins envahissant, jusqu'à s'annexer la maternité en tant que telle. Peu de chose, en effet, distingue la mère « freudienne », réalisant via l'enfant l'ancien désir du pénis, du fétichiste : celui-là qui tout à la fois reconnaît et nie la castration de la mère en exigeant de la femme qu'elle arbore l'indice (classiquement : talons aiguilles, porte-jarretelles, etc.) abolissant imaginativement la défectuosité. En décrivant la maternité comme la perversion de la femme, W. Granoff et F. Perrier ne font que pousser à son terme la logique théorique

Les trois directions dégagées par Freud sont filles du complexe de castration féminin. C'est l'*entrée* dans le complexe d'Œdipe (ou le refus d'entrer) qui joue un rôle déterminant. De la sortie de celui-ci, Freud dit surtout qu'elle se laisse mal concevoir. Pour le garçon, l'intensité du conflit entre l'amour de la mère et la haine du père donne la mesure de l'angoisse de castration, de la peur de perdre le pénis. Abandonné, refoulé, détruit, le complexe d'Œdipe cède la place à un surmoi sévère, héritier de l'interdit paternel. Rien de tel chez la fille : de tout temps castrée, elle n'a plus rien à perdre. L'amour œdipien pour le père peut se prolonger pendant une période indéterminée, pour n'être aboli que tardivement, et imparfaitement. « Faute » d'angoisse de castration, l'intériorisation des interdits parentaux ne prend pas chez elle une forme impérative ; la loi en elle n'est jamais aussi exigeante que chez le garçon. Etant donné le rôle dynamique du surmoi dans la production culturelle – par la contrainte à la transformation, à la sublimation qu'il exerce sur les investissements sexuels –, la faiblesse et le peu d'indépendance de cette instance chez la femme explique sa maigre participation aux progrès culturels.

On ne s'étonnera pas que la critique féministe, que nous évoquerons plus loin, devait être particulièrement sensible à ces arguments, la conduisant parfois à jeter le bébé avec l'eau du bain, la psychanalyse avec le jugement de Freud.

Notes

[1] Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit., p. 78.

[2] Sur la sexualité féminine, in *La vie sexuelle* op. cit., p. 140, . Les autres textes de Freud servant ici de référence sont principalement : La féminité (1933) (in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984,), Le déclin du complexe d'Œdipe (1923), Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes (1925). Ces deux derniers textes se trouvent également dans le recueil : *La vie sexuelle* . Cependant, nous les citons dans la nouvelle traduction, celle des *Œuvres complètes (OCF P)*, puf, vol. XVII, 1992.

[3] La féminité, op. cit., p. 158.

- [4] Quelques conséquences..., *op. cit.*, p. 195.
- [5] La phase préœdipienne du développement de la libido (1940), *Revue française de psychanalyse*, 1967, n° 2, p. 276.
- [6] Histoire du développement du complexe d'Œdipe chez la femme (1927), in *Souffrance et jouissance*, Aubier-Montaigne, 1983.
- [7] *La naissance de l'identité sexuelle*, puf, 1987.
- [8] In *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 66. sq
- [9] In *Œuvres complètes*, 2, Payot, 1966.
- [10] Pour introduire le narcissisme (1914), in *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 94.
- [11] La féminité, *op. cit.*, p. 173.
- [12] Sur la sexualité féminine, *op. cit.*, p. 144.
- [13] La sexualité féminine, « 10/18 », . Cf. la biographie de Célia Bertin, *La dernière Bonaparte*, Ed. Perrin, 1982, p. 241.
- [14] Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal (1917), in *La vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 108.
- [15] *Le désir et le féminin* (1960), Aubier-Montaigne, 1979.

Chapitre III

Prolongements et critiques de la théorie freudienne

La petite fille est un petit homme... et au fond ne cesse jamais de l'être. La phase phallique est, pour Freud, à la fois source et vérité de la féminité. Du lien premier à la mère jusqu'aux trois grands destins de la féminité, en passant par le double changement d'objet et de zone érogène, la théorie de Freud se présente comme un ensemble dont la cohérence laisse peu de place à l'incertitude. Et pourtant... C'est dans un court texte de 1923 – date qui est aussi celle des premières élaborations spécifiques concernant la féminité – que Freud énonce le plus clairement sa thèse du primat du phallus : « Pour les deux sexes, *un seul organe génital*, le masculin, joue un rôle. Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du *phallus*. » [1]. Au regard de la sexualité féminine, cette phrase ne prend cependant tout son sens que si l'on n'omet pas de citer celle qui lui fait immédiatement suite : « Malheureusement nous ne pouvons décrire cet état de fait que pour l'enfant masculin, l'intelligence des processus correspondants chez la petite fille nous manque. » D'autres propos vont dans le même sens, soulignant le caractère « obscur et lacunaire » du matériel clinique féminin ou le *dark continent* que constitue la vie sexuelle de la fille et de la femme pour le psychanalyste.

Cet aveu d'ignorance ne précède pas l'énoncé de la théorie pour s'effacer avec la présentation de celle-ci, il l'accompagne. Le choix des mots : *dark*, obscur, lacunaire, touche à la chose même, à la fois au sexe féminin et à l'angoisse de castration de celui qui s'en approche, ou trop explore. L'expression *dark continent* est empruntée au titre du livre de Stanley, à l'explorateur d'une forêt africaine, vierge, hostile, impénétrable. Se côtoient ainsi dans le texte de Freud, une argumentation fortement construite, à l'occasion dogmatique – il suffit de lire les quelques lignes négligentes accordées aux détracteurs à la fin des deux articles de 1931 et 1933 –, et une véritable perplexité. On l'a dit : les trente années qui s'écoulaient avant que la féminité ne fasse l'objet d'une attention particulière ne sont pas des années sans femme, *ni sans théorie implicite de la sexualité féminine*. Lorsqu'on rassemble les

éléments de cette théorie jamais véritablement exposée, ni même clairement constituée, on s'aperçoit que Freud n'est pas loin d'être le plus sévère critique de Freud. Il est possible que la perplexité toujours maintenue soit l'écho de la théorisation première.

La thèse phallocentrée présentée dans le chapitre précédent a fait l'objet de critiques multiples, et souvent acerbes. Freud n'aurait fait que mettre en théorie les préjugés phallocratiques et bourgeois de son époque. La poursuite, et même l'accentuation de la ligne directrice freudienne par Lacan, en des temps caractérisés, eux, par la contestation des modes politique, masculin et sexuel de domination, appellent la critique à plus de circonspection. L'objet de la psychanalyse est l'inconscient, et c'est seulement à partir d'une analyse de celui-ci que des objections peuvent être adressées à Freud. L'inconscient n'est ni égalitaire, ni démocratique et il reste sourd à toute rééducation. Ajoutons que quelles que soient les représentations inconscientes de la féminité que l'on mettra en exergue (orificielles, notamment, et non plus phalliques), elles resteront, en tant qu'inconscientes, *inacceptables*. On peut estimer que la thèse phallocentrique freudienne manque quelque chose de la féminité, voire participe de son refoulement, et c'est notre propre point de vue, mais lui reprocher le déséquilibre qu'elle introduit entre les deux sexes n'est pas *en tant que tel* un argument qui l'atteint.

Il est par contre une autre critique que l'on peut lui adresser, et qui, cette fois, la touche jusqu'à la faire vaciller. On l'a dit : la formulation de la théorie est tardive, postérieure à 1920. Néanmoins, ce qui en constitue l'idée-force, la masculinité originaire de la petite fille, est présent avant, au travers d'énoncés précurseurs. Par exemple, dans les *Trois essais* : « L'hypothèse d'un même organe génital (viril) chez tous les êtres humains est la première des théories sexuelles infantiles notables et lourde de conséquences. » [2]. La phrase contient une précision que l'on a que trop tendance à oublier et Freud, ultérieurement, à occulter : la désignation du *véritable auteur de la théorie* : l'enfant, garçon ou fille de la phase phallique. Pour l'essentiel, compte non tenu des degrés respectifs d'élaboration, la théorie de Freud est la théorie sexuelle infantile, celle de l'enfant fétichiste du complexe de castration. La théorie freudienne est moins une théorie de la sexualité féminine qu'elle n'est elle-même une *théorie sexuelle*. Du même coup, la question de sa vérité se déplace et se circonscrit : elle est vraie pour l'enfant phalliciste et *pour nous* (homme ou femme), dans la mesure où cet enfant en nous n'en démord pas ! Quant à l'ériger, comme le fait Freud, en vérité de la féminité, c'est une autre histoire.

Une théorie sexuelle infantile partage avec le symptôme la qualité de formation de compromis : d'un côté, proche du fantasme, elle participe de l'accomplissement de désir en permettant aux représentants de pulsion de se manifester ; de l'autre, elle est fille de l'élaboration secondaire (comme toute théorie) et porte la marque du refoulement. Du refoulement de quelles représentations de la féminité naît la théorie sexuelle infantile qui attribue à l'être humain, quel qu'en soit le genre, un même organe génital ? Retenons pour plus tard cette question que Freud ne se pose pas.

Est-ce à dire, parce qu'elle redouble celle de l'enfant et qu'elle emprunte au fantasme fétichiste, que la théorie de Freud sur la sexualité féminine est à jeter aux oubliettes ? La critique est une chose, le rejet en est une autre. Le mérite principal de l'argumentation freudienne est de mettre en exergue le rôle majeur du complexe de castration chez la fille, sa capacité à ressaisir l'histoire libidinale déjà écoulée et à redistribuer les cartes pour la suite. Moment d'aiguillage, donc – sinon dernier mot de la féminité –, riche en productions inconscientes : qu'il s'agisse des fantasmes de castration chez la femme, de la façon dont l'enfant est appelé à réaliser le programme phallique de la mère, ou encore de l'homme agréé en tant qu'appendice du pénis, la clinique d'hier et d'aujourd'hui ne cesse d'en multiplier les figures. Faut-il en déduire que la petite fille est un petit homme ? C'est toute la question ; si cela n'a psychanalytiquement pas de sens de nier l'existence d'une phase phallique chez la fille, l'interrogation sur la place à lui accorder est par contre ouverte.

Terminons ce premier parcours critique en revenant sur la faiblesse mentionnée du point de vue intersubjectif dans le propos de Freud. Cette objection demande en même temps à être nuancée ; il est un personnage que le texte freudien profile, qui représente un des aspects essentiels de la sexualité féminine : la mère sensuelle ou sexuelle, la mère séductrice. Le passage des *Trois essais* cité en introduction, évoquant la mère qui berce, caresse et traite son enfant comme « substitut d'un objet sexuel à part entière », fait lui-même suite à des considérations sur « l'essence de la féminité ». Une part conséquente de la sexualité des femmes se joue ainsi avec l'enfant, et non avec l'homme. Et parfois aux dépens de l'homme, il n'est pas rare qu'une frigidité s'installe après une naissance, pas seulement une naissance de garçon. La naissance d'une fille est l'occasion pour une femme de revivre sur un mode inversé quelque chose de son amour homosexuel à la mère – et éventuellement de congédier l'homme.

L'insistance sur cette dimension séductrice de la mère souligne la dimension charnelle des premiers échanges. La facilité avec laquelle les femmes, à la différence des hommes, vivent la part inconsciente de leur homosexualité – dans le partage des confidences et de l'intimité corporelle, exemplairement à l'adolescence, autour des règles – a peut-être sa source dans l'identification à la mère sensuelle.

Ce chapitre présente d'abord le prolongement lacanien à la thèse de Freud, suivie de la critique la plus exacerbée à celle-ci : la critique féministe. Il se termine en évoquant les anticipations à l'antithèse psychanalytique sur la féminité – telle que Melanie Klein, notamment, la formulera –, à travers les questions posées à Freud par K. Abraham et celles que... Freud se pose à lui-même.

I. Lacan : le phallus et son au-delà

En affirmant « la position-clé du phallus dans le développement libidinal » [3], Lacan fait plus que prolonger la théorie freudienne, il en force le trait en même temps qu'il en déplace l'accent. L'histoire, selon Freud, conduit l'enfant (garçon ou fille) de la phase préœdipienne vers le complexe d'Œdipe. Placée sous le dénominateur commun du phallus, elle mène ce même enfant, selon Lacan, de l'imaginaire vers le symbolique. D'abord être le phallus, être ce que la mère désire, avant de s'apercevoir que cela ne suffit pas à la satisfaire, qu'il y a « autre chose », premier indice d'une ouverture sur un tiers. Par-delà les modalités variées de la demande adressée à la mère, ce qui resurgit dans l'inconscient de l'enfant « c'est le désir de l'Autre, soit le phallus désiré par la Mère ». « Là où le garçon tentera de se rassurer en se disant que ce qui manque à la femme, c'est lui qui le possède », précise P. Aulagnier, « la fille, elle, ne peut que s'avouer que le désir de la mère, si elle veut continuer à en être le support, fait qu'elle doit renoncer à être pour paraître, et pour paraître ce que justement elle n'est pas et n'a pas. » [4]. Derrière cette féminité décrite comme *mascarade*, il n'est pas difficile de retrouver le « développement vers la beauté », le type féminin « pur et authentique », selon Freud, où le corps dans son entier vaut comme équivalent phallique.

Dans une telle perspective, la structure prend le pas sur l'histoire. Le

face-à-face improprement nommé « préœdipien », entre la fille (ou le garçon) et la mère, n'est pas comme le pensait Freud le champ clos des étreintes et des affrontements mais un nœud de relations toujours-déjà inséré dans des processus de symbolisation. L'alternance de la présence et de l'absence de la mère suffit à créer pour l'enfant « la référence au tiers de son désir à elle » [5]. De ce point de vue c'est trop peu de soutenir, comme Melanie Klein, l'existence d'un complexe d'Œdipe précoce : le complexe n'a pas d'âge, si ce n'est celui de l'humanité. L'enfant est d'emblée – dès que désiré, avant même d'être conçu – pris dans une structure ternaire, renvoyé à un au-delà de la mère (quand bien même il n'aurait affaire qu'à elle), un au-delà où se situent « le phallus en tant que signifiant de son désir et la parole du père en tant que constitutive du monde symbolique » [6]. Le moment venu du complexe de castration et de l'envie du pénis correspond moins à une phase de développement de la petite fille qu'à un temps où, pour elle, histoire et structure coïncident.

Excédant tout fantasme, tout objet et plus encore tout organe (pénis, clitoris) qu'il symbolise, le phallus est pour Lacan le symbole du manque, de cette marge qui sépare tout être humain de son désir ; c'est l'opérateur qui permet d'accéder à l'ordre proprement humain du signifiant. Comme le fait remarquer A. Green, Freud maintient quant à lui un stade génital, fut-il seulement adulte, et donc une inscription psychique de la différence pénis-vagin [7]. Portant la logique phallique à l'extrême de sa cohérence, Lacan s'en tient à l'opposition entre l'avoir ou pas, phallique ou châtré. Toute considération sur la génitalité féminine est par lui écartée, voire méprisée : « On l'appelle comme on peut, cette jouissance *vaginale*, on parle du pôle postérieur du museau de l'utérus, et autres conneries, c'est le cas de le dire. » [8].

Ce que remet en question une telle approche, c'est la pertinence même de l'expression « sexualité féminine ». Dans ses « Propos directifs » de 1954, Lacan aborde la difficulté de front : faut-il conclure que la médiation phallique draine « tout ce qui se manifeste de pulsionnel chez la femme ? » Non, répond-il, ouvrant donc apparemment sur une sexualité proprement féminine, ne tombant pas sous le boisseau phallique. De ce pulsionnel autre, que peut dire le psychanalyste ? Rien, ni lui ni personne d'ailleurs. En effet, écrit Lacan : « le fait que tout ce qui est analysable soit sexuel ne comporte pas que tout ce qui est sexuel soit accessible à l'analyse. » [9]. Se dessine donc ainsi l'hypothèse d'un « sexuel » féminin inaccessible à l'analyse, parce que hors du champ de la parole, échappant à ce qui est spécifiquement *humain*. L'énoncé provoquant : « La femme n'existe pas », s'inscrit dans cette ligne ; ce par quoi la (une, plutôt) femme déroge à la médiation phallique la tient aussi hors du logos, et donc de l'universel. Ce n'est

pas un hasard, dit Lacan, si depuis que l'on « supplie les femmes à genoux » (y compris les femmes psychanalystes) de nous dire ce qu'il en est de leur jouissance, « on n'a jamais rien pu en tirer » [10]. Ce silence ne signe pas le refoulement mais le hors langage, le hors psyché. Peut-on cependant désigner ce « sexuel » féminin qui tombe hors des prises de la médiation phallique ? La réponse esquissée par Lacan en 1954 a le mérite de la clarté : « Tout le courant de l'instinct maternel. » [11]. Le « sexuel » inanalysable n'est pas sexuel – au sens psychanalytique du terme – mais instinctuel. Le glissement d'un registre à l'autre est évidemment lourd de sens. Granoff et Perrier prolongent l'hypothèse lacanienne en avançant une supposition « arbitraire et invérifiable » mais en parfaite cohérence avec la logique théorique sous-jacente : « Qu'une fille, naturellement fille, échappe par hypothèse à toute structuration œdipienne, ne l'empêcherait peut-être pas de jouir à l'heure du rut. Elle ferait aussi un enfant et aurait pour lui du lait. » [12]. Mais dès que cette fille est prise « aux rets du signifiant », l'instinct sexuel le cède au système libidinal, lequel la soumet à la loi du phallus, comme le garçon.

Et le vagin, de quel côté tombe-t-il, côté nature ou côté signifiant ? On se doute de la réponse, même s'il y a cette notation isolée de Lacan : que l'on peut difficilement ne pas attribuer au *refoulement* la persistance fréquente, au-delà du vraisemblable, de ladite méconnaissance [13]. Cette remarque fait écho au *pulsionnel* non drainé par le phallus, mais ne connaîtra pas de meilleur sort que lui. Comme Lacan glisse du *pulsionnel* à l'instinctuel, le vagin, chez les commentateurs lacaniens, est moins représenté comme refoulé qu'il n'apparaît comme un morceau de réel, un lieu naturel, non marqué par le signifiant ; guère plus « humain », somme toute, que le canal cholédoque. Sans doute n'y a-t-il pas d'objection à admettre qu'il puisse être atteint par l'excitation bien avant l'adolescence (c'est son côté « rut »), mais cela ne suffit pas à garantir son investissement libidinal, et donc son refoulement. Ce n'est pas demain, ironise Lacan, qu'un congrès sur la sexualité féminine fera courir aux psychanalystes le risque de Tirésias.

Pour rendre compte de la frigidité, Freud en est réduit à la constitution. Le Lacan qui plaide un instant pour une méconnaissance-refoulement du vagin parle aussi de la frigidité comme symptôme générique de la sexualité féminine, dans la mesure même où elle « suppose toute la structure inconsciente qui détermine la névrose ». Mais le propos demeure sans suite, l'omniprésence du phallus ne laissant guère d'autre possibilité que de nier la frigidité. Les femmes jouissent, dit Lacan, mais elles ne le savent pas, cette jouissance échappant au signifiant ; ladite frigidité n'est que « prétendue »

telle [14].

Apparemment éloigné de l'« instinct maternel » de 1954, le séminaire *Encore* (1973), évoque une jouissance féminine supplémentaire, tout aussi silencieuse et au-delà du phallus que l'autre, dont l'extase mystique donnerait la meilleure représentation. Après le rut, la démesure de l'extase : on ne peut qu'être frappé par ce qui se répète ainsi chez Lacan des grands mythes de l'Occident (et d'ailleurs) concernant *La femme* : identifiée à la nature d'un côté, à l'excès du sexuel de l'autre.

II. La critique féministe

Il suffit de lire les dernières pages de la *Nouvelle conférence* sur la féminité pour deviner quelle a pu être la virulence de la critique féministe à l'encontre de Freud, voire de la psychanalyse dans son ensemble, dès la fin des années 1920. « L'infériorité sexuelle initiale » de la femme explique aussi bien sa « vanité corporelle » – en « dédommagement » – que sa pudeur – « plus conventionnelle » qu'on ne le croit. Son « peu de sens de la justice » tient à la prédominance de l'envie sur sa vie psychique. Si sa « capacité de sublimation pulsionnelle », « ses intérêts sociaux » sont moindres que ceux de l'homme, elle le doit à un surmoi faiblement constitué – il lui aura manqué le moteur de l'angoisse de castration pour l'intériorisation des interdits... et donc pour l'intériorisation tout court. De là découle également sa contribution restreinte « aux découvertes et aux inventions de l'histoire de la culture ». Il y a bien le tissage et le tressage, qui sans doute lui sont dûs, mais l'invention est de peu de mérite, là où il lui a suffi d'imiter l'entrelacement des poils de la toison pubienne. Une toison téléologique en quelque sorte : masquant le défaut génital, aussi bien aux yeux de la femme que de l'homme. Ajoutez encore pour faire bonne mesure, que si un homme dans la trentaine apparaît comme juvénile, susceptible d'utiliser « vigoureusement les possibilités de développement que lui ouvre l'analyse », une femme, au même âge, « nous effraie fréquemment par sa rigidité psychique et son immuabilité ». Tout cela, concède Freud, ne rend pas « un son agréable » [15] !

Sous l'assaut des critiques, le Père fondateur restera de marbre : « On ne se laissera pas fourvoyer par la contestation des féministes, qui veulent nous imposer une complète parité de position et d'appréciation entre les sexes. » [16]. Bien des femmes, à l'évidence,

ne correspondent pas au sombre tableau brossé : voyez la bisexualité psychique, répond Freud, et la part prépondérante chez ces femmes des identifications masculines. D'une manière générale, il ne s'engagera guère dans la discussion, au nom d'un argument qui, lui, n'est guère contestable : la psychanalyse ne saurait servir d'arme de controverse tant son objet, l'inconscient, se prête mal à la neutralité d'une discussion. « Si vous m'imputez l'influence du manque de pénis sur la structuration de la féminité comme une idée fixe, écrit-il, je me trouve naturellement sans défense. » [17].

D'autres tenteront d'apaiser les esprits, en faisant notamment remarquer que l'envie du pénis n'est pas épargnée au garçon, tant il est vrai qu'à l'ombre du grand rival œdipien, il n'est de pénis que « rabougri ». Ou encore, qu'il est pour tout un chacun inacceptable d'être exclu du sexe que l'on n'a pas. Pourquoi un seul sexe et pas les deux, après tout ? Comme les filles urinent debout, il est des garçons qui miment sur leur corps, en jouant des replis de peau, la forme de la fente vulvaire. Le désir de la féminité, d'être pénétré, d'enfanter, Freud le rencontre avec Schreber et l'Homme aux loups, dans la psychose avec le premier, aux limites de la névrose avec le second. C'est le refus de la féminité, par contre, qui lui paraîtra caractéristique du registre proprement névrotique – chez les hommes et chez les femmes, envie du pénis oblige.

Il y a aussi ceux qui porteront le fer sur le corps de l'adversaire, ainsi le pourtant paisible Winnicott : « La source du féminisme est là, dans l'illusion généralisée, *chez les femmes comme chez les hommes*, qu'il existe un pénis féminin, et dans la fixation particulière de certaines femmes et de certains hommes au stade phallique, c'est-à-dire au stade qui précède celui de la pleine génitalité. » [18]. On imagine l'effet proprement totalitaire que peut provoquer un tel argument boomerang.

Quand bien même le reproche de « phallocratisme » fait à Freud pourrait être fondé, il n'est pas sûr que nous serions psychanalytiquement plus avancés. L'accuser de ne rien ajouter au propos d'Aristote : « La femelle est un mâle mutilé », est une arme à double tranchant ; si cela relativise l'« invention » freudienne, d'un autre côté cela souligne l'a-temporalité d'une telle représentation – a-temporalité qui est précisément une caractéristique essentielle de l'inconscient. Il est possible, ici ou là, de prendre Freud en flagrant délit de préjugé, par exemple au sujet du surmoi. Il écrit : « Un homme qui pense est son propre législateur, son confesseur et son juge. La femme, en revanche, ne possède pas en elle la règle de l'éthique ; elle ne peut bien agir qu'en restant dans les limites des normes morales, en

observant ce que la société a reconnu comme convenable. » Au choix des mots près, on retrouve l'argument sur la faiblesse du surmoi de la femme, son peu de sens de la justice et sa légèreté morale. Or quand Freud (Sigmund, plutôt) écrit ces lignes, il a 19 ans [19] ! L'analyse n'y changera donc rien, sauf à transformer le préjugé en théorie. A partir de ce constat, il y a deux réactions possibles : la première consiste à écarter comme fausse, parce qu'idéologique, la théorie freudienne. La seconde, psychanalytique, rappelle que le préjugé et l'inconscient ont parti lié, qu'il y a donc là matière à analyse et non à rejet. Parti lié avec l'inconscient des hommes, objectera-t-on ! Certes... cependant hommes et femmes ne vivent pas sur deux planètes distinctes mais dans une relation intersubjective, inconsciente elle aussi, pour l'essentiel de ce qui la constitue.

On peut encore prendre Freud en flagrant délit de fantasme, plus que de théorie : « Tout parti pris de rabaisser la femme m'est étranger », écrit-il, après avoir évoqué la femme inaccessible, grand animal de proie. Comme il a le malheur d'en rajouter : d'ailleurs « tout parti pris en général m'est étranger » [20], les accents de la *dénégation* sont d'autant plus perceptibles. Là encore, on peut soit profiter de l'occasion pour discréditer l'argumentation, soit s'intéresser à cette conjonction, inaperçue de Freud lui-même, entre la femme *inaccessible* et le désir de la *rabaisser*. Le motif du rabaissement, avec sa tonalité anale, est, dans l'inconscient de l'homme, aussi fréquent que son fétichisme minimal. L'un comme l'autre, pour être typiques de l'inconscient masculin, n'en concernent pas moins la sexualité féminine, via l'intersubjectivité, dans l'amour hétérosexuel – à commencer par celui que le père porte à sa fille.

Quel que soit le point de vue psychanalytique que l'on soutienne sur la sexualité féminine, on sera le plus souvent d'accord pour constater que la critique féministe confond les registres, et qu'au bout du compte c'est la détermination par l'inconscient en tant que telle, qui lui est insupportable. L'égalité de droits et de devoirs entre les hommes et les femmes que réclamaient Olympe de Gouges et Condorcet sous la Révolution française, est aujourd'hui une idée partagée par bien des citoyens des sociétés démocratiques – que les faits résistent est une autre histoire, qui intéresse aussi le psychanalyste et certainement le primat du phallus. Il n'est guère, dans ces sociétés, que le discours d'extrême droite, qui emprunte plus qu'un autre à l'homosexualité masculine inconsciente, qui soutienne ouvertement l'ancienne disparité. S'il y a des leçons de l'histoire sur ce point, c'est que l'égalité entre les hommes et les femmes, là où elle est (relativement) réalisée, est toujours le résultat d'une élaboration longue, difficile et précaire. Tout indique que cette égalité est conquise contre la «

logique » de l'inconscient, et non en la rejoignant. L'égalité n'est pas une donnée psychique primaire mais une formation réactionnelle : si tant est que l'on ne puisse soi-même être le privilégié, que personne ne le soit [21] ! Attendre de l'analyse de l'inconscient, c'est-à-dire du *psychiquement inacceptable*, qu'elle fournisse des représentations dont les femmes puissent (consciemment) se satisfaire, c'est pour le moins se tromper d'adresse.

La critique féministe s'est aussi faite psychanalytique ; ce fut le cas avec Karen Horney, que nous évoquerons plus loin, et plus récemment, en France, avec Luce Irigaray. Après avoir montré la constance du phallocentrisme freudien et le peu de cas fait de la fille, comme personne psychique, celle-ci écrit : « Le "féminin" est toujours décrit comme défaut, atrophie, revers du seul sexe qui monopolise la valeur : le sexe masculin. Comment accepter que tout le devenir sexuel de la femme soit commandé par le manque, et donc l'envie, la jalousie, la revendication du sexe masculin ? » [22]. La confusion des registres, tout à l'heure mentionnée, entre critique politique (de la domination d'un sexe par l'autre) et critique analytique, est ici aisément perceptible. S'il existe une autre théorie psychanalytique de la féminité que celle de Freud, elle ne peut se soutenir que d'une analyse de l'inconscient, se référant pour l'essentiel à la source clinique. Le caractère « inacceptable » de la thèse freudienne ne suffit pas à la disqualifier ; on serait tenté de dire : au contraire, tant l'« inacceptable » est un indice sûr du retour du refoulé. La confusion devient encore plus grande, lorsque l'on glisse de la critique aux propositions, jusqu'à laisser entrevoir ce projet parfaitement incongru : « Donner un *autre* inconscient à la femme. » De quoi celui-ci serait-il constitué ? On ne pense pas trahir les convictions de L. Irigaray en disant que la relation entre fille et mère, entre femmes, en formerait le noyau. Les stades « vulvaire, vaginal, utérin » y contrebalanceraient le stade phallique. A lire la liste proposée des plaisirs les « plus spécifiquement féminins » : « la caresse des seins, le toucher vulvaire, l'entrouverture des lèvres, le va-et-vient d'une pression sur la paroi postérieure du vagin, l'effleurement du col de la matrice, etc. », on notera que ce qui les caractérise est que la femme, dans l'auto-érotisme, ou les femmes, dans l'homosexualité, suffisent à y pourvoir. L'homme et son pénis, qui effracte plus qu'il n'entrouvre, n'y ont aucune part. Ce qui se dessine ainsi, plutôt qu'une contre-thèse psychanalytique sur la féminité, c'est la silhouette proprement narcissique, close sur elle-même, d'une femme réalisant l'idéal auto-érotique des lèvres se baisant elles-mêmes : « La femme "se touche" tout le temps, écrit L. Irigaray, sans que l'on puisse d'ailleurs le lui interdire, car son sexe est fait de deux lèvres qui s'embrassent

continûment. » [23]. La dimension défensive, et non primaire, de cette clôture (nous y reviendrons à propos du narcissisme), est à l'occasion nettement repérable : « Le suspens de cet auto-érotisme s'opère dans l'effraction violente : l'écartement brutal de ces deux lèvres par un pénis violeur. » A la limite, la seule prise en considération de l'homme vouerait la femme à se soumettre, dans une « prostitution masochiste », à une fantasmagorie qui n'est pas la sienne. *Exit* l'homme, donc ! Les représentations orificielles (bouche, anus, vagin) mises en avant par la théorie kleinienne et ses variantes, ne sont guère plus « acceptables », tant il est vrai que ce ne sont là encore que des « logis » du pénis.

L'engagement politique (féministe ou autre) consiste à désirer pour autrui « autre chose ». La position du psychanalyste n'est soutenable qu'à suspendre un tel désir. Parce qu'en elle la féministe l'a emporté sur la psychanalyste, Karen Horney devait se détourner de l'inconscient, décidément intransformable, pour en appeler à une causalité plus malléable : le culturel-historique – comme si ce dernier n'avait pas lui-même des racines inconscientes. Quand elle dénonce l'« idéologie patriarcale » de Freud, les « conditions historiques » de sa théorie sur la féminité, L. Irigaray suit la même pente, celle qui refuse l'inconscient et son déterminisme.

S'il est une critique possible de la théorie freudienne (et lacanienne) de la féminité, elle passe nécessairement par une interrogation sur le statut du primat du phallus. Faut-il en nier l'existence ? Certainement pas. Dans le domaine collectif, le primat du phallus préside à l'organisation des formes sociales et structure plus précisément notre relation au pouvoir. Ce n'est pas un hasard si, comme le rappelle Françoise Héritier, il n'est de société connue, passée ou présente, où le pouvoir ne soit l'attribut des hommes. Qu'ici ou là, une femme entre deux hommes occupe la plus haute marche, ne suffit pas à créer un matriarcat. Quant au niveau individuel, le primat du phallus se soumet bien des vies, d'hommes et de femmes.

La question est donc ailleurs, elle est topique : à quelle instance psychique référer l'ensemble des représentations constitutives d'un tel primat ? Le mot l'indique : « primat » signifie un rapport d'ordonnement. Comme réseau de relations où se conjuguent le désir et la loi, le tout sur fond d'un rapport logique (l'avoir ou pas), le primat du phallus est une organisation – susceptible de prendre chez l'enfant forme *théorique*. Le gros des représentations qui la constitue est sans doute devenu inconscient ; nous n'avons plus sous les yeux les dieux ithyphalliques Osiris et Hermès. Mais enfin, il ne serait pas trop difficile d'en repérer les modernes héritiers. Si le primat du phallus est une « structure inconsciente », c'est plus au sens lévi-straussien de

cette expression qu'au sens psychanalytique. A l'aune de celui-ci, le *primat* du phallus, en tant que fonction distributive des représentations, appartient à la « part organisée du ça », c'est-à-dire au moi.

Une autre question serait de se demander pourquoi l'organisation phallique s'assure cette primauté. Dans le cas du garçon, les auteurs sont aujourd'hui nombreux qui soulignent la valeur symbolisante de la qualification de l'angoisse devant le péril pulsionnel en angoisse de castration. Dans son analyse de l'Homme aux loups, Freud lui-même avait aperçu cet aspect. Pour être térébrante, l'angoisse de castration circonscrit néanmoins le risque encouru. Il est possible que le complexe de castration chez la fille joue un rôle semblable, qu'il vienne lui aussi apaiser (relativement) l'angoisse devant les buts féminins de la libido. Mais c'est là anticiper sur les antithèses psychanalytiques de la théorie freudienne.

III. Les doutes de Karl Abraham et les questions de Freud à Freud

Dans un échange de lettres avec Freud de la fin 1924 [\[24\]](#), Abraham formule un certain nombre d'interrogations qui permettent de prendre la mesure du débat qui traverse la psychanalyse à propos de la féminité.

Pour rendre compte de symptômes tels la frigidité, le vaginisme, la théorie freudienne ne dispose que d'une psychogenèse minimale : invoquer un investissement clitoridien qui refuse de céder la place. C'est, à l'évidence clinique, insuffisant pour rendre compte de la frigidité d'une manière générale. Que le vagin « reste froid », ou qu'il se ferme douloureusement à la pénétration, ce sont là autant de manifestations défensives, écrit Abraham, qui demandent que l'on s'interroge sur les désirs primitifs refoulés auxquelles elles s'opposent. Il doit y avoir un interdit fondé sur la localisation vaginale. L'hypothèse suit d'elle-même : celle d'une érogénéité vaginale infantile en relation directe avec l'investissement libidinal du père.

Le report à la puberté du changement de zone érogène constitue l'un des maillons faibles de l'argumentation freudienne. Celle-ci repose en effet sur la solidarité d'une double tâche : changement d'objet et de zone. Mais si le premier déplacement concerne

l'enfance et le second l'adolescence, c'est leur articulation qui devient incompréhensible.

L'un des plus rudes critiques de Freud sur la question de la sexualité féminine n'est autre que Freud lui-même ; un Freud plus clinique que théorique. On se contentera ici de faire brièvement référence à l'analyse de Dora d'une part, à celle du fantasme « un enfant est battu » d'autre part [25].

Qu'il s'agisse de la symbolique des organes génitaux féminins, des fantasmes d'effraction-pénétration, des angoisses associées aux représentations du corps interne, rien ne manque dans le matériel clinique apporté par Dora du témoignage d'une féminité infantile refoulée. Il faut envisager chez elle, écrit Freud, « l'apparition précoce de véritables sensations génitales ». On est loin de la thèse sur la méconnaissance infantile du vagin, loin également d'une excitation qui resterait circonscrite au clitoris.

« Un enfant est battu » est certainement la contribution la plus importante de Freud à la conception d'une féminité excédant les catégories phalliques. L'intensité du refoulement dont le noyau du fantasme est l'objet contraint l'analyste à proposer une construction. Au-delà de l'énoncé impersonnel « un enfant est battu », se dissimule la représentation fortement teintée de plaisir : je suis battu(e) par le père. Le verbe « battre » se substitue à la « relation génitale prohibée ». Derrière « je suis battue par le père », il y a : *je suis coïtée par lui*. Le fantasme tisse ensemble les fils du masochisme (être battue), de la régression anale (être battue sur « le tutu tout nu ») et de l'éveil d'une génitalité primitive (pressentiment du but définitif et excitation des organes génitaux). Il est remarquable que cette analyse conduit Freud à soutenir, à propos de la conscience de culpabilité et du complexe de virilité, des thèses inverses à celles qui seront les siennes dans la théorie phallocentrée de la féminité [26].

Notes

[1] L'organisation génitale infantile, *OCF P*, XVI, puf, 1991, p. 306.

[2] *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit. (ajout de 1915), p. 125.

[3] *Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine* (1954),

in *Ecrits*, Le Seuil, p. 730.

[4] La féminité, in *Le désir et la perversion*, Le Seuil, 1966, p. 730.

[5] W. Granoff et et F. Perrier, *Le désir et le féminin*, op. cit., p. 49.

[6] *Ibid.*

[7] *Le complexe de castration*, op. cit., p. 103.

[8] *Encore. Le séminaire*, Livre XX, Le Seuil, 1975, p. 69-70.

[9] *Propos directifs*, op. cit., p. 730.

[10] *Encore*, op. cit., p. 69.

[11] *Propos directifs*, op. cit., p. 730.

[12] *Le désir et le féminin*, op. cit., p. 60.

[13] *Propos directifs*, op. cit., p. 730.

[14] *Encore*, op. cit., p. 69-70.

[15] La féminité, op. cit., p. 177-181.

[16] Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes, *OCF P*, XVII, op. cit., p. 201.

[17] La féminité, op. cit., p. 178.

[18] *Conversations ordinaires*, Gallimard, 1988, p. 211.

[19] Lettre du 27 février 1875 à E. Silberstein, in *Lettres de jeunesse*, Gallimard, 1989.

[20] Pour introduire le narcissisme, in *La vie sexuelle*, op. cit., p. 95.

[21] Cf. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921), *OCF P*, XVI, puf, 1981, p. 59.

[22] *Ce sexe qui n'en est pas un*, Ed. de Minuit, 1977, p. 68, . Cf. également : *Speculum*, de l'autre femme Ed. de Minuit, 1974.

[23] *Ce sexe qui n'en est pas un*, , op. cit., p. 24.

[24] Cf. Freud-Abraham, *Correspondance 1907-1926*, Gallimard, 1969, p. 380. sq

[25] Fragment d'une analyse d'hystérie (1905), in *Cinq psychanalyses*, puf, 1967, ; et Un enfant est battu, in *Névrose, psychose, perversion*, puf, 1973.

[26] Pour une analyse plus approfondie de cette théorie freudienne de la féminité autre que phallique, cf. J. André, *Aux origines féminines de la sexualité*, op. cit.

Chapitre IV

L'autre théorie Karen Horney et Melanie Klein

L'autre théorie... le singulier est simplificateur. C'est une pluralité et une diversité de thèses qui prennent le contre-pied de la théorie freudienne dès l'exposé de celle-ci ; sans parler de la profusion des publications ultérieures. Il reste qu'à ramener le débat à ses termes essentiels, la dispersion n'est pas loin de se résumer en une alternative. *La féminité est-elle une organisation psycho-sexuelle élémentaire ou n'est-elle que l'issue dérivée, secondaire, d'une masculinité première ?* Freud opte pour la deuxième solution, K. Abraham, M. Klein et quelques autres pour la première. Ces deux options se retrouvent quand il s'agit de débattre de l'érogénéité du vagin : la petite fille en a-t-elle connaissance, ou faut-il attendre la jeune fille et la puberté ?

Ce chapitre présente l'antithèse de la conception freudienne, à travers ses premiers et principaux représentants : Karen Horney (qui eut le mérite historique d'être « la première » : à dire non à Freud et à sa théorie phallocentrée) et Melanie Klein ; sans oublier Ernest Jones et Joan Riviere, également mentionnés à l'occasion. Si c'est à M. Klein que nous accordons la place principale, c'est d'abord parce qu'elle présente une théorie d'ensemble de la sexualité féminine, fort dépaysante par rapport aux vues freudiennes, et qui servira de canevas à de nombreuses variantes théoriques ultérieures. C'est ensuite parce que l'importance de cet auteur déborde largement la question de la féminité et concerne la théorie psychanalytique en général. Il se peut, d'ailleurs, Glover a tenté de le montrer [1], que le renouvellement théorique introduit par M. Klein, non seulement englobe la psychogenèse de la féminité, mais emprunte à celle-ci une part de son originalité.

I. Karen Horney : pénis géant et

vagin nié

La première communication de Karen Horney sur les questions de la féminité date de 1922. Elle fait donc immédiatement suite à l'article d'Abraham et précède, sinon les thèses de Freud, déjà esquissées, mais ses développements spécifiques sur le sujet [2].

L'envie du pénis condense et conjugue des expériences psychiques appartenant à des moments distincts de l'histoire de la petite fille. C'est à une époque où *l'enfant est passionné par les fonctions excrétoires*, note K. Horney, que l'envie en question fait son apparition ; en un temps prégénital donc. A l'aune de l'érotisme urétral, le « fait-pipi » du garçon paraît à la fille enviable. S'y ajoutent l'évidence de bénéfices exhibitionnistes et la garantie offerte par un sexe visible (« au moins on sait comment on est fait »). Les observations récentes de Roiphe et Galenson, mettant l'accent sur la corrélation entre l'envie du pénis et la constitution du narcissisme, abondent dans le même sens. Le pénis, volontiers exhibé et de surcroît valorisé par le discours adulte, est pour le garçon une source d'assurance quant à son image corporelle, dont la fille ne dispose pas. Jusque-là le propos est plus en décalage qu'en contradiction avec celui de Freud.

La génitalité prend le relais et creuse le déficit entre les deux sexes. Le seul fait que le petit garçon puisse *tenir* son pénis pour uriner, au vu et au su de tout le monde, remarque K. Horney, est vécu par la petite fille comme une autorisation à se masturber dont elle est elle-même privée. Rien ne lui permet par ailleurs, à la différence du garçon, de vérifier les atteintes qu'elle imagine provoquées par son propre onanisme à ses organes génitaux, et donc d'apaiser la culpabilité et l'angoisse associées à la masturbation.

La découverte du vagin, K. Horney la met en relation avec la problématique œdipienne, et cette fois la rupture avec Freud devient patente : les « désirs incestueux se rapportent au vagin avec la précision infaillible de l'inconscient ». Là où l'invisible et l'inconscient conjuguent leurs effets, l'observation n'est plus de mise, et c'est à partir du seul matériel clinique qu'est déduite la genèse de l'érotisme vaginal et de son refoulement. Derrière les fantasmes typiquement féminins de pénétration par effraction (d'un voleur ou de quelqu'un d'autre), d'agression sur des modes divers (l'imaginaire sollicitant volontiers le couteau), ou les peurs animalières (serpent, souris, etc.), on retrouve la phobie quasi universelle d'un pénis géant, destructeur de l'intérieur du corps. La démesure et la dangerosité de ce pénis sont héritées des représentations que se forme la fille du père et de sa

sexualité ; elles expliquent la violence du refoulement dont est l'objet la féminité infantile – l'angoisse devant l'intrusion de ce pénis démesuré, note K. Horney, est à nouveau perceptible à travers l'inquiétude des femmes lors du premier accouchement, se demandant comment un gros bébé pourra bien sortir par une ouverture si petite. La frigidité, comme tout symptôme, est à double face : conséquence pathologique du refoulement d'un côté, elle vise de l'autre à protéger le moi de l'angoisse associée à des fantasmes trop effrayants ; la frigidité plutôt que l'excitation donc, si celle-ci doit raviver des représentations inacceptables. La phase de masculinité chez la fille et la représentation qu'elle se forme de son propre sexe comme châtré, ces deux productions psychiques, dont il ne s'agit pas de nier l'existence, remplissent une fonction *défensive* : l'une comme l'autre dissimulent la blessure vaginale née des amours incestueuses. Le vagin « ignoré » est en fait un vagin *dénié*. Ces considérations sur la féminité primitive et son refoulement constituent le centre, maintes fois exploré par d'autres depuis, de l'antithèse de la théorie freudienne sur la féminité.

Corps blessé, intérieur menacé ou détruit... Les textes de K. Horney, il est vrai, disent plus l'angoisse devant le désir que le désir lui-même. Le désir du père, de son pénis, leur mise en relation avec le vagin pénétré, n'en sont pas moins les ingrédients désignés de cette première féminité. La représentation d'un vagin blessé – « confirmée » à la puberté par le sang des règles – est *indissociable de la taille fantasmée du pénis paternel, plus que de la castration*. A suivre Freud, remarque K. Horney, on a bien du mal à rendre compte de l'hétérosexualité de la femme, et l'on voit mal, hormis le ressentiment, ce qui peut bien la pousser vers l'homme. L'existence d'un désir féminin infantile, les femmes en analyse en témoignent particulièrement lorsqu'elles s'approchent du fantasme de scène originaire, de la scène de coït entre les parents : la fureur qu'elles manifestent alors contre la mère montre qu'elles en partagent et en disputent les sensations. L'envie du pénis, sur son versant œdipien, tardif, n'est pas ce qui invite la fille à se tourner vers le père. Elle s'impose, au contraire, au point de déception des amours incestueuses : le pénis envié est un substitut du père auquel il faut renoncer en même temps qu'une parade à l'angoisse concernant la blessure interne – l'investissement se déplaçant du dedans vers le dehors.

II. Melanie Klein : du sein au

pénis

« C'est une idée effrayante, pour ne pas dire incroyable, que celle qu'offre à notre esprit l'image d'un bébé de 6 à 12 mois essayant de détruire sa mère avec ses dents, ses ongles, ses excréments et tout son corps », transformant tous les moyens à sa portée en armes dangereuses [3]. Effroyable, incroyable... ces mots de Melanie Klein elle-même résument fort bien l'accueil qui fut le plus souvent fait à son œuvre. Le sentiment de celui qui, aujourd'hui, s'aventure pour la première fois dans l'enfer qu'elle nous décrit, est à peu près du même ordre. A la surprise devant le contenu s'ajoute une difficulté stylistique, le texte kleinien donnant l'impression de s'écrire de plain-pied avec son objet, dans une même bousculade.

Les raisonnements de M. Klein sont fréquemment *invraisemblables*. Nos rêves aussi ! Ceci afin de rappeler que l'argument d'irrationalité ne peut être simplement opposé à qui disserte sur l'inconscient. L'énumération kleinienne des fantasmes sauvages de l'enfant ne paraîtra irrecevable qu'à celui qui confond l'inconscient avec l'oubli des souvenirs. S'il faut reconnaître un mérite fondamental à M. Klein, c'est celui d'avoir montré que *le mouvement d'intériorisation est un passage à la démesure* : les imagos parentales, l'ensemble des représentations inconscientes de la mère et du père, n'ont qu'un vague rapport avec les parents observables. Leur introjection, leur mise au-dedans, constitutive du monde interne, en caricature les traits jusqu'au grotesque, élaborant des personnages plus proches des sculptures de Niki de Saint-Phalle que de l'impression fidèle d'une plaque photographique. Jamais l'observation directe du nourrisson, de l'enfant, ne pourra restituer cette distorsion radicale des mondes imaginaire et réel. On peut cependant s'en faire une représentation approchée : il suffit de contempler l'animal en peluche, le préféré, surface et volume élus par les projections de l'enfant. Qu'en reste-t-il après la bataille ? une peau toute rapée, au mieux une oreille, quand elle a pu être recousue, comme le ventre, après avoir été percé bien des fois, etc. Plusieurs fois dépecé, autant de fois réparé, « nounours », ou sa sœur, témoigne assez bien de la violence fantasmatique de la tempête. N'est-ce pas trop accorder à la première vie fantasmatique aux dépens de la réalité extérieure ? Le danger de négliger la réalité extérieure n'est pas un danger bien sérieux, remarque Jones, alors qu'il est toujours possible, même au psychanalyste, de sous-estimer l'importance de la réalité psychique [4].

L'imaginaire dépeint par M. Klein – sur un mode tout à fait réaliste –

est d'un absolu manichéisme, partagé entre le « bon » (qui satisfait ou répare) et le « mauvais » (qui frustre et détruit). Un partage inégal cependant, tant la destructivité et les angoisses shizoïde (de morcellement) et paranoïde (de persécution) dominent le tableau. La bienfaisance des objets, la satisfaction qu'ils procurent équilibrent difficilement le régime envahissant des tortures et des supplices (culminant dans la représentation sadique du coït parental) : ça vide, aspire, lacère, éviscère, etc. Comment ne pas sortir psychotique d'une telle aventure ? Il est vrai que l'on se pose parfois la question.

1. Le fantasme fondateur de la féminité

Le développement sexuel de la fille, tel que M. Klein le conçoit, diverge radicalement de la représentation freudienne, ce qui n'exclut pas quelques connexions souterraines.

M. Klein profite d'une brèche ouverte par Freud lui-même dans sa théorie pour introduire son propre questionnement. L'angoisse de castration joue un rôle décisif dans la névrose de l'homme, mais il n'en va pas de même pour la femme, remarque Freud, la castration étant pour elle un fait accompli [5]. La tentative de rendre compte de la féminité à partir du complexe de castration et de son noyau, l'envie du pénis, s'en trouve par là même fragilisée. L'angoisse primordiale de la fille, de la femme, soutient M. Klein, concerne *le corps interne* – si absent des considérations freudiennes : c'est la crainte de se voir ravir, endommager l'intérieur du corps, et, au premier chef, ses organes génitaux. Découvrir la source d'une telle angoisse revient à exposer la psychogenèse de la féminité.

Le sein maternel est pour le nourrisson le premier objet, et le prototype de tous les objets ultérieurs. Source de toutes les satisfactions, il est également frustrant, et cela d'emblée. La présence chez une même femme de la tendresse la plus dévouée et de la jalousie la plus mesquine n'a d'autre origine que ce clivage des premiers temps entre un sein d'amour et un sein de haine.

Les frustrations ont une source externe – à travers les manques, les refus et tout simplement les retraits de la mère – et surtout *interne*. Le désir de l'enfant est en effet celui d'une satisfaction *illimitée*, produisant en quelque sorte de lui-même les frustrations qui lui sont opposées. L'hostilité, la haine plutôt, dont le sein est l'objet puise encore à une autre source : l'agressivité innée de l'enfant. Elle pousse celui-ci à aspirer-vider-dévoré... et l'enfant se protège contre ses propres fantasmes sadiques, chargés d'angoisse, en attribuant au sein

maternel (en projetant sur lui) les attaques qui sont d'abord les siennes. La part « mauvaise » du sein est donc le résultat d'une conjugaison entre projections et frustrations.

C'est sur fond de cet affrontement que s'opère le tournant vers la féminité – pour la fille, comme pour le garçon : l'originaire est aussi féminin pour M. Klein qu'il est masculin pour Freud.

« Je considère la privation du sein comme la cause fondamentale de la conversion vers le père. » [6]. Le tournant vers le père, l'avènement de la féminité, réside dans ce moment où la frustration orale que la fille éprouve de la part de la mère l'amène à s'en détourner, et à *retenir comme objet de satisfaction le pénis de son père*. Ce virage, M. Klein n'hésite pas à le dater : dans le deuxième semestre de la première année ; très précoce donc.

Les questions, multiples, surgissent immédiatement avec, en toile de fond, un : « Comment cela est-il concevable ? » qui doit beaucoup au refoulement. Chaque élément de la thèse kleinienne requiert une attention particulière. Le pénis, tout d'abord. C'est de lui, comme objet *partiel*, se déplaçant dans le fantasme d'un corps à l'autre (du père à la mère), dont il est question ; et non du père, comme personne, comme objet total. La première féminité, M. Klein la dit œdipienne, mais ce n'est cependant qu'entre des objets partiels qu'elle se met en scène, en fantasme : il y a le sein (haïssable), le pénis (convoité, puis incorporé) et l'orifice insatiable de l'enfant (à la fois bouche et vagin, nous y reviendrons). Cependant, le seul fait que le pénis soit toujours identifié par l'imaginaire infantile comme étant « le pénis du père », fait que ce dernier, sa silhouette tout au moins, est déjà présent – même chose pour le « sein de la mère ». Comment la fille passe-t-elle du pénis, incorporé oralement, au père, comme « objet qu'on désire aimer et dont on désire être aimée » ? Le texte kleinien, maniant volontiers le « pénis » et le « père » comme des termes interchangeables, ne facilite pas l'intelligence du processus.

Le second élément de la thèse sur lequel il faut s'arrêter est le tournant lui-même ; le détournement plutôt. Pour être fort éloignée de la théorie freudienne, M. Klein la rejoint cependant sur un point précis : se tourner vers le père (ou son pénis), c'est d'abord se détourner de la mère (ou du sein) ; et se détourner dans la haine. Le premier lien à la mère pour Freud, le sein comme premier objet pour M. Klein, laissent dans la psyché des empreintes comparables. La différence entre les deux points de vue n'en est pas moins sensible et M. Klein se charge elle-même de la souligner : « Ce que la fille paraît souhaiter avant tout, c'est l'incorporation du pénis paternel sur un mode de

satisfaction orale, plutôt que la possession d'un pénis ayant la valeur d'un attribut viril. » Le souhait est celui d'un pénis à mettre au-dedans et non l'envie d'un appendice externe, semblable à celui du garçon. Intro-mettre, et non être pareille... Deux buts qui renvoient à des configurations psychiques bien différentes.

2. Le primat de l'oralité

Du sein au pénis, le déplacement demeure sur le terrain de *l'oralité*, pour l'essentiel tout au moins. C'est l'exigence orale de succion, accrue par la frustration du sein maternel, qui crée l'image d'un organe offrant une source intarissable de satisfactions, elles-mêmes orales. Le premier rapport fantasmatique au pénis, l'archétype du coït, est une fellation – ce que décrivait à sa manière Béatrice d'Ormaciaux (*supra*, p. 24) et ce que ne cesse de rappeler l'hystérique à travers son symptôme de vomissement. Le rôle joué par la langue, véritable pénis oral, dans l'érotique homosexuelle féminine trouve également sa source, note Jones, dans cette conjonction première.

Freud, à travers sa clinique, avec Dora [7], mais également dans certains de ses développements théoriques, s'est parfois approché très près d'une telle construction. Rappelant les observations du pédiatre Lindner, comme quoi c'est au cours de la « tétée de volupté » que l'enfant découvre la zone génitale dispensatrice de plaisir – glissant d'un autoérotisme (suçotement) à l'autre (masturbation) –, Freud souligne « la racine orale puissante de l'investissement érotique du pénis », celui-ci héritant du mamelon de l'organe maternel. Sa conviction demeurera cependant que ces significations ne s'actualisent que dans un après-coup – celui de la problématique œdipienne, disons entre 3 et 5 ans – et non à l'âge du nourrisson et des premières sensations.

L'ambiance orale dans laquelle baigne l'imaginaire de l'enfant kleinien, ici la fille, ne signifie cependant pas que la bouche soit seule : dès l'apparition des tendances œdipiennes – dès que la fille se tourne vers le pénis paternel –, « une connaissance inconsciente du vagin s'éveille, mais aussi des sensations dans cet organe et dans le reste de l'appareil génital ». L'écart en définitive est mince entre les stades précoces du conflit œdipien et les stades plus tardifs. Les pulsions génitales apparaissent en même temps que les pulsions prégénitales : d'abord dominées par celles-ci, elles les influencent par la suite et les transforment. Réciproquement, la génitalité continue à porter la trace des pulsions prégénitales, y compris au stade de la maturité psychosexuelle.

La génitalité et l'oralité, la bouche et le vagin partagent le même but : *recevoir*. L'équivalence pénis-sein, accompagnée d'un déplacement de « haut en bas », active très tôt les qualités orales réceptrices de l'organe génital féminin et prépare le vagin à recevoir le pénis. Cette identité de but entre le moment inaugural et le temps ultime du développement a pour conséquence une continuité dans la psychosexualité de la fille que le garçon ne connaît pas. Pour celui-ci, en effet, le but pulsionnel doit se transformer de « recevoir » en « pénétrer ». En se représentant la masculinité comme originaire, Freud promettait à la fille deux lourdes tâches à accomplir (changements d'objet et de zone érogène), avant de rejoindre son sexe ; deux tâches que le garçon se voyait épargner. En pensant la féminité comme originaire, c'est la continuité qui change de camp, le changement d'objet opéré par la fille du sein au pénis demeurant pour M. Klein secondaire au regard du maintien de la réceptivité. La « tâche » pour la fille s'en trouve-t-elle allégée ? Rien n'est moins sûr. Il faut en effet souligner ceci : le geste (d'abord fantasmatique) par lequel elle *incorpore* le pénis est homogène au mouvement de l'*introjection*. En d'autres termes : le processus psychique fondamental par lequel se constituent l'inconscient et, au-delà, l'intériorité, est en parfait décalque avec l'intromission qui définit la position féminine. *Le dedans féminin et l'inconscient sont en quelque sorte de plain-pied*. On comprendra aisément, dès lors, que le dégagement de la fille par rapport aux processus primaires, par rapport à l'emprise de l'inconscient, s'en trouve sérieusement compliqué.

Restons un instant sur la complicité de l'oralité et de la génitalité féminine. C'est un point que la clinique, et pas seulement celle des hystériques, ne cesse de confirmer. De l'aphonie au babil, en passant par bien d'autres manifestations – comme le passage obligé de certaines patientes à la pâtisserie en sortant de leur séance d'analyse –, l'oral offre au génital qui ne parvient pas à s'exprimer, une voie régressive toute trouvée. Les clercs du Moyen Age poursuivaient le « caquet » des femmes – le « torrent impétueux de leur langue » – avec le même acharnement que la fornication. Peut-être faut-il leur reconnaître, au-delà de l'évidente misogynie, quelque clairvoyance ; il en va du caquet, et de l'excitation qui le caractérise, comme du symptôme hystérique en général : être devenu le lieu élu de l'activité sexuelle, avec cette fois un déplacement de bas en haut qui s'empare de la parole elle-même. Les pathologies typiquement féminines que sont l'anorexie et la boulimie posent des problèmes d'un autre type et conduisent à se demander ce qui de la féminité permet à une sexualité orale archaïque de se maintenir quasiment en l'état.

L'oral, le génital... la force des liens qui se tissent de l'un à l'autre

ne souligne que davantage l'absence du registre anal dans la psychogenèse de la féminité que propose M. Klein. Il faut sur ce point être plus précis : l'analité est tout sauf absente de la théorie kleinienne. Au chapitre du sadisme en particulier, les excréments avec leur puissance toxique, destructrice, occupent une place de premier plan dans les fantasmes de l'enfant ; et notamment de la fille, dans le cycle infernal des attaques et repréailles qui la lie à sa mère. Une fois reconnue cette part de la sexualité anale, il faut bien constater qu'elle ne joue aucun rôle spécifique dans la genèse de la féminité en tant que telle. Lou Andréas-Salomé, prolongeant des vues freudiennes échappant à la logique phallique, soutiendra au contraire, de façon convaincante, la solidarité de l'analité et de la génitalité féminine – nous y reviendrons.

L'une des raisons qui fait que l'analité demeure dans cette marginalité pour M. Klein tient à l'un des principaux aspects de sa théorie. Le fantasme revêt chez elle une place presque absolue, et cela dès les premiers instants de la vie – elle soutient l'idée bien improbable d'une innéité des fantasmes premiers. La réalité, celle du corps comme celle des parents, ne joue guère dans sa conception qu'un rôle de confirmation, du « bon » comme du « mauvais », ou de réassurance. L'expansionnisme de la réalité psychique chez M. Klein frise parfois l'idéalisme : le fantasme crée plus le monde qu'il ne lui emprunte. L'anus, simplement envisagé comme représentation orificielle – et non sous l'angle de sa proximité corporelle, érogène et confuse avec le vagin –, n'ajoute rien au fantasme fondateur de la féminité d'incorporation du pénis par la bouche ou le vagin.

3. A l'intérieur du corps de la mère

Le tournant de l'enfant vers le pénis se complique d'une donnée essentielle, lourde de conséquences – et d'une grande pertinence clinique, tant pour les femmes que pour les hommes. Pour être le pénis du père, ce n'est cependant pas à celui-ci que le désir de la fille s'adresse afin d'obtenir l'objet convoité. Elle le cherche et le prend là où fantasmatiquement il se trouve : à l'intérieur du corps maternel. A cet âge précoce, le corps de la mère est considéré par l'enfant comme le réceptacle de tout ce qui est désirable (seins, pénis, fèces, enfants). Lieu de toutes les investigations, scène où se déroule la totalité des événements sexuels, le corps maternel est pour la fille à la fois l'espace de ses projections et la source inépuisable des objets qu'elle introjecte. Ce dernier processus, l'introjection, condense des mécanismes

d'identification (être comme) et d'investissement (avoir-recevoir) – celui-ci étant le plus directement sexuel des deux. La féminité est la résultante d'un double mouvement d'identification à la mère (en faisant sien ses contenus) et de tournant vers le père (en incorporant-recevant son pénis). La théorie kleinienne fait se rapprocher autant que possible ces deux aspects, puisque *incorporer* (le pénis) revient à simultanément *s'approprier* (un contenu maternel). Il reste que le moteur du processus, la recherche insatiable de la satisfaction, conduit à reconnaître à l'investissement du pénis par la libido infantile, un rôle premier dans la psychogenèse de la féminité.

L'enfant imagine que c'est au cours d'un coït oral que la mère incorpore le pénis et le conserve ensuite dans son intérieur. Dire « les » pénis serait plus exact : le fantasme ignore la parcimonie et suppose qu'à chaque coït correspond une nouvelle incorporation. Entre la fille et le pénis, il y a la mère, et à plus d'un titre : non seulement comme rivale, comme obstacle, mais plus radicalement comme *lieu* où se trouve le pénis du père. Tout plaisir pris par l'enfant est un plaisir dérobé à la mère, gagné contre elle. L'agression, la destruction accompagnent le geste de s'emparer du pénis, de dépouiller le corps maternel. Ces fantasmes, en raison de la crainte des représailles qu'ils suscitent, sont *la source de la plus profonde situation anxiogène de la fille* ; où nous retrouvons la question de l'angoisse, par quoi s'ouvrirait l'interrogation kleinienne. Le développement vers la beauté paraît à M. Klein, comme à Freud, avoir valeur réactive, mais en un sens différent : non pour pallier-masquer le « défaut » génital mais afin que la perfection de l'extérieur apaise l'angoisse concernant le corps interne.

C'est une chose de localiser le pénis dans le fantasme, c'en est une autre de rendre compte de l'élaboration d'une telle représentation par l'enfant. A partir de quels éléments se constitue-t-elle ? La question est moins insistante quand il s'agit du sein, les soins nourriciers apportant dans ce cas leur caution de réalité. Rien de tel pour le pénis, l'âge précoce auquel M. Klein situe le tournant vers le père réduisant la contribution possible de la perception – même si la perception doit être étendue du pénis à l'ensemble des indices corporels. La réponse qu'elle apporte en définitive est peut-être le point le plus faible de sa construction : l'Oedipe de la fille s'installe directement, « sous l'action dominante de ses éléments instinctuels ». Invoquer l'instinct et la fixité du programme qui le caractérise, pour rendre compte d'une sexualité qui prend toute liberté (voire ignore) la finalité reproductive, est pour le moins peu convaincant. C'est en plus traiter avec beaucoup de désinvolture le fait que la génétique n'a jamais confirmé la transmission de caractères acquis, *a fortiori* de scénarios

fantasmatiques. La solution de M. Klein est plus un acte de foi que de science.

Il existe pourtant d'autres voies que de s'en remettre à l'innéité de l'inconscient. M. Klein, elle-même, en ouvre une, mais sans la suivre bien loin : « La relation de la mère à l'enfant se fonde sur ses premières relations objectales. » Selon que l'enfant représente pour sa mère le « bon » ou le « mauvais » pénis, c'est bien entendu le monde fantasmatique de l'enfant lui-même qui s'en trouve modifié. Ce point de vue, celui de l'intersubjectivité, de l'impact de l'inconscient adulte sur la psychosexualité de l'enfant, est aussi rarement interrogé par M. Klein qu'il l'était par Freud. Jacqueline Lanouzière a montré, dans ses travaux sur le sein, qu'il constitue pourtant un aspect d'une grande richesse, tant clinique que théorique [8]. Les seins sont des organes tardifs ; l'érotique du sein est prise dans un réseau de représentations visuelles – ou le regard de la jeune fille pubère croise celui des hommes, et du père en premier lieu –, représentations qui ne sont pas sans rapport avec celles qu'engendrent l'exhibitionnisme phallique du petit garçon. Quand la mère donne le sein à l'enfant, quelles sont les représentations inconscientes qui accompagnent le geste nourricier ? Dans quelle mesure le déplacement du sein au pénis dans le fantasme de l'enfant n'est-il pas précédé par une équivalence du même type du côté de l'inconscient maternel ?

Le recours à l'intersubjectivité n'est pas lui-même sans obscurité. Par quelles voies transitent les représentations inconscientes de l'adulte à l'enfant ? Sous quelles formes s'inscrivent-elles dans le psychosoma infantile, quel traitement psychique subissent-elles ? Il n'est guère aisé de décrire les processus eux-mêmes ; leurs effets sont par contre plus accessibles, y compris parfois à l'observation. Spitz et Wolf ont ainsi remarqué que seuls les enfants ayant établi un lien à la mère de qualité suffisamment bonne, développaient des pratiques de masturbation génitale. Money et Erhardt, de leur côté, ont montré de façon expérimentale que l'identité de genre du sujet (masculin ou féminin), dépend d'abord du sexe dans lequel l'enfant a été élevé, plutôt que de l'équipement génétique. C'est ainsi que le transexualisme semble bien avoir affaire avec une position délirante des parents, au moins de l'un d'entre eux, qui ne renoncent pas au sexe attendu malgré le démenti apporté au fantasme par la naissance.

Pour avoir renoncé à chercher dans une séduction réelle l'origine des névroses, Freud n'en a pas moins maintenu l'idée d'une séduction (d'un détournement de nature sexuelle) de l'enfant par

l'adulte, se mêlant normalement aux gestes de soins – c'est particulièrement repérable dans ses textes sur la féminité. On ne peut à la fois remarquer que l'adulte traite l'enfant exactement comme un « objet sexuel » et ne pas se demander ce qu'il advient pour celui-ci d'un tel traitement. Ferenczi a développé une idée voisine, en soulignant les décalages entre les sexualités adulte et enfantine, aussi éloignées l'une de l'autre que la passion et la tendresse. En affirmant que « le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre », Lacan s'inscrit également dans cette perspective de l'intersubjectivité – même si son propos, parce qu'il reste redevable à la *dialectique* hégélienne de la reconnaissance par autrui, demeure sur le terrain langagier, alors que le registre préverbal prévaut dans les premières relations adulte-nourrisson. J. Laplanche a proposé récemment de généraliser la théorie de la séduction, en s'efforçant de saisir dans le décalage de l'enfant par rapport à l'adulte et de l'adulte par rapport à son propre inconscient, la source du pulsionnel, de ce qui rend si étrange la sexualité humaine. Cette dernière hypothèse nous semble directement concerner la psychogenèse de la féminité ; nous y reviendrons ultérieurement.

4. Le surmoi et l'angoisse

Le déplacement du sein au pénis, pour être fondateur de la féminité, ne marque nulle rupture dans la qualification des représentations : ce que la fille éprouve à l'égard du pénis introjecté reflète ses relations au sein maternel, entre sucer et dévorer. En d'autres termes, le clivage du sein selon le « bon » et le « mauvais » ne tarde pas à diviser son héritier. L'avidité, l'insatiabilité de l'enfant, garantit de toute façon l'échec de la satisfaction, un échec source du « mauvais ». Il en résulte un mouvement de retour du père vers la mère, la fille attendant de celle-ci, réelle et intériorisée, un soutien contre le « mauvais » pénis.

La part du père dans l'histoire n'est pas indifférente. Son amour et sa bonté éventuels témoignent en faveur d'un « bon » pénis intériorisé, et facilitent la mise à distance du pénis sadique, destructeur. Dans d'autres cas, le comportement du père détermine chez la fille de tels sentiments de haine et d'angoisse à l'égard du pénis, qu'elle deviendra frigide ou abandonnera son rôle féminin.

La soumission au « mauvais » pénis intériorisé entraîne la vie sexuelle de la femme dans des destins qui témoignent de l'âpreté de la lutte intérieure. Le masochisme féminin signe le fait que l'épreuve de réalité de l'activité sexuelle ne peut se faire qu'avec un « mauvais » pénis ; la

femme sera portée vers un partenaire sadique afin de se voir confirmer le mal qui peut lui être fait. M. Klein souligne cependant le rôle paradoxalement apaisant que joue une telle solution pour l'économie psychique, tant il est vrai que les souffrances subies en provenance d'une source extérieure ne sont en rien comparables aux supplices infligés par les dangers fantasmatiques intérieurs.

La recherche compulsive des relations sexuelles est un autre destin, où la femme attend de la répétition de l'acte, un démenti dans la réalité à l'affrontement anxiogène avec le pénis interne.

La frigidité trouve également là l'une de ses sources ; la femme craint tout à la fois le mal que le pénis peut lui faire et celui qu'elle peut faire au pénis, son vagin, sur fond de sadisme dominant, étant lui aussi conçu comme un « engin de mort ». Le silence de l'excitation remplit la fonction positive, du point de vue de l'économie psychique, de tenir à l'écart les éléments fantasmatiques anxiogènes. On voit que dans les trois exemples pathologiques : masochisme, sexualité compulsive, frigidité, M. Klein fait jouer à la réalité extérieure un rôle de liaison de l'angoisse ; le recours à la réalité, fut-il dommageable, circonscrit la dangereuse démesure du monde interne.

La transition du sein au pénis ouvre sur la féminité, le clivage du pénis, en « bon » et « mauvais », ouvre sur les questions du surmoi et de l'angoisse. Contrairement à ce que pense Freud, la fille, selon M. Klein, est plus exposée que le garçon à la puissance du surmoi. Comment l'expliquer ? La réponse est dans une connexion déjà soulignée : le génital, chez elle, s'inscrit dans une continuité *réceptrice* avec l'oralité première ; la pénétration du pénis est à l'image du mouvement d'incorporation-introjection constitutif de la psyché. Il en résulte ainsi une proximité entre féminité et inconscient, et donc une plus grande soumission au *dedans*, aux objets *internes*, et notamment au pénis *incorporé*. Organe interne, le vagin est investi, comme tout l'intérieur du corps, de l'angoisse la plus profonde de la femme.

L'extériorité, la visibilité du pénis, permettent au garçon de se rassurer sur son bon fonctionnement intérieur. Il dispose, comme K. Horney le notait déjà, du moyen de vérifier que les représailles à ses attaques sadiques n'ont pas entamé son intégrité. Rien de tel pour la fille ; certes, sa capacité à enfanter est destinée à jouer un rôle semblable, à lui prouver le caractère inaltéré de son dedans : un enfant sain et vigoureux est la réfutation vivante des destructions attribuées aux objets introjetés – et inversement, toute faille dans le bon développement de l'enfant ravive chez la mère les angoisses concernant le corps interne. Mais la maternité n'est pas affaire

d'enfance, c'est pour beaucoup plus tard ; l'enfant, pour la fille et son angoisse, n'a qu'une valeur d'avenir.

La destructivité et l'angoisse qui lui est associée, occupent dans la théorie kleinienne une place prépondérante. C'est encore sensible quand il est question des règles et de leur vécu par l'adolescente : si la fierté dont elles peuvent être la source est mentionnée, c'est surtout leur potentiel d'angoisse que M. Klein retient, en relation avec la représentation d'un intérieur ensanglanté confirmant la violence des représailles exercées par la mère, ou les attaques par le « mauvais » pénis.

L'autre versant, le « bon » côté, sur lequel on trouve le sein gratificateur, le pénis bénéfique et secourable, l'intérieur intact, cet autre côté n'est pas absent. Le destin psychosexuel de la fille, de la femme, dépend de l'équilibre entre le « bon » et le « mauvais ». C'est d'abord vrai de l'activité sexuelle elle-même. La frigidité initiale, quasi normale, de la femme, indique que la vie sexuelle, pour être satisfaisante, devra triompher de l'angoisse devant le « mauvais » pénis et le vagin « destructeur ». C'est aussi vrai de la maternité. L'enfant à venir se complique cependant de données symboliques supplémentaires : est-il l'héritier du pénis (« bon » ou « mauvais » ?), l'héritier de l'objet libidinal incorporé, ou prend-il inconsciemment la suite des fèces ? Dans ce dernier cas, c'est plus entre mère et fille qu'il se conçoit, sur un mode plus narcissique qu'objectal, avec le risque de le voir hériter de la toute-puissance et de la toxicité accordées par le fantasme aux excréments. On songe ici à l'attaque d'angoisse qui peut saisir une femme lors de l'accouchement, quant à la poussée répond l'émission d'une selle au lieu du bébé attendu, faisant brutalement coïncider la réalité avec la représentation fantasmatique.

Note : sur le désir d'enfant.

« Si l'enfant possède une vie sexuelle, écrit Freud, celle-ci ne peut être que de nature perverse attendu que, sauf quelques vagues indications, il lui manque tout ce qui fait de la sexualité une fonction de procréation. » [9]. Le propos est net et entend bien marquer la façon dont la sexualité humaine se constitue dans le détournement de l'instinct. Sans doute n'y a-t-il aucune raison de nier chez l'homme la présence d'un instinct de reproduction, appartenant donc au registre auto-conservatif – comme l'alimentation ou la respiration, mais non comme la sexualité au sens psychanalytique du terme. La poussée pubertaire est certainement ce qui évoque le plus une manifestation instinctuelle. Il reste que la maturation sexuelle, physiologique et

anatomique, ne se traduit en aucune façon chez l'homme, à la différence de l'animal, par la réalisation automatique du cycle accouplement-reproduction. La puberté surgit sur fond d'une histoire psychosexuelle déjà longue, marquée par le refoulement et la constitution de l'inconscient. Isoler chez l'homme quelque chose qui serait l'instinct de reproduction est une tâche impossible, tant le programme d'un tel instinct est infiltré de significations sexuelles qui en brouillent la mise en œuvre – voire l'annule. Le désir d'enfant, ou son évitement, voire son absence, est lui aussi pris dans la psychosexualité du sujet. Il n'est pas rare qu'une demande d'analyse trouve sa source dans l'impossibilité de faire un enfant, après que la gynécologie ait épuisé les causalités de son ressort.

La question qui se pose à propos du désir d'enfant est celle de son statut dans l'inconscient. Pour M. Klein, l'enfant dans le fantasme est un objet interne parmi d'autres (sein-pénis-fécès), rapporté comme les autres au réceptacle qui contient tout, le « bon » comme le « mauvais » : l'intérieur maternel. La conception de Freud est double : à prendre les choses du point de vue de sa théorie de la sexualité féminine, le désir d'enfant, pour être un désir d'enfant *du père*, est bien entendu un désir inconscient – cette note incestueuse se retrouve chez la femme dans la crainte, rarement absente, que naisse un enfant « anormal », « monstrueux ». Désir inconscient donc, mais qui n'est cependant que le dernier maillon d'une chaîne substitutive dont l'envie du pénis est le moment originel.

A côté de cet enfant-phallus, il existe dans la théorie de Freud une autre représentation inconsciente, plus primitive : l'enfant-fécès – enfant interne – qui, dans le fantasme, vient répondre à l'interrogation infantile sur la naissance. R. Mack Brunswick prolonge et approfondit en ce sens la réflexion freudienne [10]. Chez la fille, remarque-t-elle, le désir d'avoir un bébé précède de longue date celui d'avoir un pénis. Ce désir ancien a plusieurs sources : il procède d'abord d'une identification à la mère : *être* une mère c'est *avoir* un bébé. Il puise ensuite au registre anal, où dominent les représentations de don et de réception. Le désir d'enfant, passif dans un premier temps, est de recevoir un enfant de la mère, avant de revêtir la forme active d'en faire cadeau à celle-ci – on sait l'enracinement dans la phase anale de tous les cadeaux à venir. A l'heure génitale, ce fantasme devient celui de recevoir le pénis du père dans le coït et, au-delà, l'enfant.

Il ressort de ces variations théoriques que le désir d'enfant n'a pas d'unité – ce que ne cesse de confirmer la clinique. Il peut être totalement absorbé dans un dispositif narcissique – que l'on songe à ces couples (ces doubles plutôt) mère-fille : la même coupe de cheveux, les mêmes lunettes, les mêmes vêtements... l'une est l'autre, en réduction ; où être le fruit de la libido d'objet. Il peut être l'héritier de l'objet interne (fécès-pénis) ou le substitut du pénis envié.

5. L'envie du pénis et la masculinité

L'envie du pénis *introduit* aux considérations freudiennes sur la féminité. C'est en *conclusion* de la présentation de la théorie de M. Klein qu'elle trouve sa place. Accès à la féminité pour Freud, l'envie du pénis – entendue comme identification masculine : être comme un garçon – participe au contraire, selon M. Klein, du refoulement par la fille de son propre sexe, du refoulement de la génitalité féminine. De ce refoulement la masturbation clitoridienne porte la trace : « C'est parce que l'angoisse de la petite fille se rapporte à l'intérieur de son corps que l'activité clitoridienne relègue le vagin à l'arrière-plan de sa première organisation sexuelle. » Sans doute n'est-ce pas le seul sens de la masturbation clitoridienne : celle-ci, en effet, s'accompagne de fantasmes divers dont le contenu varie avec une extrême rapidité, selon les fluctuations brutales d'une phase à l'autre du développement féminin. D'abord prégénitaux, ces fantasmes deviennent rapidement génitaux (l'intromission du pénis paternel), sensations vaginales à l'appui. Le clitoris, rappelle M. Klein, fait partie de l'appareil génital féminin, et il n'est psychanalytiquement guère recevable de se rabattre sur la similitude de sa conformation anatomique avec le pénis pour conclure à sa « virilité » psychosexuelle. Les femmes en analyse témoignent suffisamment de ce que l'onanisme clitoridien s'accommode très bien de fantasmes typiquement féminins (être pénétrée). M. Klein ne nie en aucune façon que le clitoris puisse avoir pour l'enfant la signification d'un équivalent du pénis, puis d'un pénis décevant, mais il s'agit là du « dernier chaînon d'une suite d'événements » qui conduit la petite fille, dans son combat contre l'angoisse, du dedans vers le dehors.

L'envie d'un pénis externe, la masculinité affichée qui en découle, résultent d'une recherche d'équilibre avec le « mauvais » pénis introjecté. La pente suivie par M. Klein, et après elle et K. Horney par bien d'autres auteurs, consiste à tenir l'envie du pénis pour une formation de symptôme recouvrant des significations distinctes, selon

les phases du développement et l'histoire de chacune. L'envie du pénis participe des fantasmes destructeurs (que le pénis en question soit urétral, approprié par la fille pour la puissance sadique de son jet d'urine, ou génital, dérobé pour sa violence effractrice) ; mais aussi des fantasmes réparateurs (afin de dédommager la mère du pénis paternel que la fille lui a enlevé). Elle n'est pas ce qui ouvre sur le désir d'enfant (sinon secondairement), mais ce qui dissimule celui-ci aux repréailles maternelles – il en va en effet de l'enfant comme du pénis, il ne peut être obtenu/incorporé qu'après avoir été dérobé à l'intérieur maternel. Joan Riviere, dans un article intitulé « La féminité comme mascarade » [\[11\]](#), développe un exemple clinique où joue de façon remarquable ce chassé-croisé complexe des positions masculine et féminine.

A l'aune de l'inconscient kleinien, la féminité occupe l'étage du « refoulé par excellence » – cette dernière expression est de Freud, même si elle s'accorde mal avec sa thèse dominante. Sexualités féminine et masculine s'opposent comme le dedans et le dehors, comme l'angoisse et la tentative de maîtriser celle-ci. M. Klein n'est pas loin de sexualiser les instances psychiques elles-mêmes, tout au moins les deux seules que retient sa métapsychologie : dans l'inconscient de l'individu, le pénis est le représentant du moi et l'intérieur du corps le représentant du surmoi.

III. Un refoulement radical

Soyons plus royalistes que le roi, écrit Jones ; entendez : plus freudien que Freud. Le complexe d'Œdipe est le noyau des névroses, c'est vrai pour la fille comme pour le garçon. La théorie de M. Klein et de ceux qui lui sont proches, ne se contente pas d'inscrire le développement psychosexuel de la fille dans la problématique œdipienne. Il s'efforce en même temps de rendre compte de la méprise de Freud. Ce que celui-ci a tenu pour psychiquement inexistant (le vagin dans l'enfance et le fantasme associé de l'intromission du pénis paternel), est en fait l'objet d'un refoulement radical.

Le principe du refoulement est toujours le même : écarter des représentations auxquelles le moi ne peut faire face sans prendre le risque de sa propre désorganisation. L'intensité du refoulement dont la « féminité primitive » fait l'objet, suppose donc une violence particulière des représentations qui la composent. Il faut à ce sujet souligner le point suivant : le tournant vers la féminité naît d'une

expérience qui ne se réduit pas à passer de la mère au père, ni même du sein au pénis, mais qui consiste en une « rencontre » aussi excitante qu'angoissante avec la scène primitive : le pénis paternel dans le ventre maternel. La démesure du monde fantasmatique n'est pas dissociable de la démesure de la sexualité adulte pour l'enfant, débordé dans ses capacités d'élaboration, psychiques et libidinales. K. Horney, en insistant sur le « gigantisme » du pénis paternel pour la fille, va dans le même sens. Le fait que la scène primitive kleinienne réunisse dans une copulation des objets partiels – et non les personnes du père et de la mère – ajoute au caractère désorganisateur d'une telle représentation.

Le fantasme de scène primitive est également source d'angoisse pour le garçon ; comment expliquer le refoulement particulièrement violent dont fait l'objet la position féminine, comment expliquer le refus de la féminité ? On a vu les éléments de réponse apportés par M. Klein et ceux qui partagent son point de vue : c'est de la mère, elle-même en charge des intérêts vitaux (à travers les soins), que la fille craint les représailles ; des représailles qui ne peuvent être qu'à la mesure (archaïque) des premières satisfactions dont le sein est la source. Les destructions que la fille redoute concernent le corps interne, le dedans : invisible, invérifiable, inquiétant, comme l'inconscient. Le but pulsionnel de la sexualité féminine (l'intromission/réception du pénis) est très proche du but par lequel s'ouvre la vie psychosexuelle : l'incorporation du sein. Bref, sous sa forme développée, la féminité côtoie encore les formes de l'originale. Cette idée, on peut la suivre au-delà de M. Klein elle-même. C'est ce que le chapitre V se propose, au gré de questions diverses : de l'anatomie à l'homosexualité féminine, en passant par la passivité, le masochisme, l'angoisse, le narcissisme et l'adolescence.

Notes

[1] An examination of the Klein system of child psychology, *The Psychoanalytic Study of the Child*, New York, vol. I, 1945, International University Press.

[2] Les principaux articles de K. Horney sont réunis dans un livre *La psychologie de la femme*, Payot, 1971.

[3] M. Klein, Les premiers stades du conflit œdipien et la formation

du surmoi, *La psychanalyse des enfants* (1932), puf, 1959, p. 144.

[4] E. Jones, présente ses thèses sur la féminité dans trois articles : Le développement précoce de la sexualité féminine (1927), Le stade phallique (1932) et Sexualité féminine primitive (1935), réunis dans un livre, *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Payot, 1969.

[5] *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926), puf, « Quadrige », 1993, p. 38.

[6] Les stades précoces du conflit œdipien (1928), *Essais de psychanalyse*, Payot, 1980, p. 237.

[7] Fragment d'une analyse d'hystérie (1905), in *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 37.

[8] De l'allaitement comme scène originaire de séduction, *Actes du colloque « Nouveaux fondements pour la psychanalyse »*, à paraître aux puf, en 1994.

[9] *Introduction à la psychanalyse* (1916), pb Payot, p. 296.

[10] La phase préœdipienne du développement de la libido, art. cité, p. 283.

[11] (1929), in *La psychanalyse*, n° 7, puf, 1964.

Chapitre V

Questions et perspectives

I. Psychogenèse de l'érogénité vaginale

1. Anatomies : le réel et l'imaginaire

Divergences et contradictions au sein de la théorie psychanalytique de la sexualité féminine témoignent à leur manière d'une difficulté : rendre compte de la genèse de l'érogénité vaginale autrement que sur un mode particulièrement hypothétique. L'obscurité née du refoulement combine ses effets avec l'invisibilité, le caractère interne de l'appareil génital féminin. Les *observations* n'ont pourtant pas manqué. Dès 1925, Josine Müller soutenait, témoignages médicaux à l'appui, l'existence de sensations vaginales précoces en relation avec des pratiques masturbatoires. M. Klein, elle-même, mentionne à l'appui d'une thèse centrée par ailleurs sur le fantasme, le rôle que joue l'exploration (individuelle et mutuelle) du doigt dans le vagin, dès les premières années. La valeur de ces observations n'est cependant que toute relative, dans la mesure où l'enfant est dans l'incapacité d'en restituer la qualité, tant du point de vue de l'excitation que de celui des représentations associées. L'expérimentaliste ne perd cependant pas tout espoir. On trouve sous la plume de Marjorie C. Barnett le programme suivant : « Il faut attendre des études ultérieures pour confirmer si l'excitation sexuelle chez une enfant produit une “transpiration” vaginale semblable à celle des adultes. » [1]. Quand bien même une telle expérience serait envisageable – que ne ferait-on au nom de la science ? –, qui pourra alors distinguer le phénomène observé des effets provoqués par l'intrusion de l'expérimentateur ? L'intérêt de tels propos réside moins dans leur intention manifeste que dans le fantasme de séduction qui les soutient ; un fantasme qui nous semble jouer un rôle important dans la genèse de la sexualité féminine elle-même – nous y revenons un peu plus loin.

L'observation sexologique, celle qui s'efforce de décrire dans le détail les processus physiologiques constituant l'orgasme vaginal (chez l'adulte, cette fois), aboutit à une variabilité de conclusions qui en indique les limites. De la vascularisation limitée du vagin et de sa faible innervation, Kinsey concluait à la dépendance de toute satisfaction vaginale de l'excitation clitoridienne. Cette conception, qui devint très populaire aux Etats-Unis, écrit Judith Kestenberg, fit que les « hommes bien informés passèrent beaucoup de temps à essayer de trouver le clitoris qu'ils étaient censés exciter » [2]. En insistant sur le rôle des muscles striés et lisses mis en jeu par les sensations orgasmiques, Masters et Johnson devaient contredire le point de vue de Kinsey et soutenir la thèse d'une sensibilité viscérale originale. En soulignant la solidarité entre le clitoris et le tiers externe du vagin, mais en « oubliant » les deux tiers internes du même organe, M.-J. Sherffey devait porter la confusion à son comble en se servant des conclusions de Masters et Johnson pour défendre une thèse « clitoridienne ».

La leçon de cette histoire naturelle, c'est qu'en matière de sexualité humaine l'anatomie ne nous apprend guère que ce que le fantasme lui enseigne. C'est particulièrement frappant avec M.-J. Sherffey, chez qui la multiplicité des croquis de l'anatomie féminine n'endigue que fort mal une fantasmagorie débordante, jusqu'à réveiller cette vieille lune du matriarcat primitif.

L'approche anatomo-physiologiste isole quelque chose qui n'existe pas. Il n'y a pas le corps d'un côté et le fantasme de l'autre. La sexualité humaine est indissociablement une psychosexualité, qu'il s'agisse d'évoquer la satisfaction ou l'impossibilité de parvenir à celle-ci. Un exemple de la confusion où peut conduire le point de vue physiologiste est apporté par ceux qui, à la suite de M.-J. Sherffey, nient l'opposition classique des orgasmes clitoridien et vaginal, en invoquant la « lubrification » et les contractions vaginales qui se produisent de toute façon, quel que soit le lieu excité – lubrification : à noter que ce mot ordinairement employé pour qualifier l'humidification du vagin a la même étymologie que « lubrique » (*lubricus*, glissant). Logique d'appareil, si l'on peut dire, qui se condamne à ne pouvoir comprendre le fait que pour telle femme la satisfaction dépend de ce que le clitoris reste « ignoré », et que pour telle autre la jouissance repose sur l'évitement de la pénétration. Sans parler des stratégies singulières, comme celle de cette patiente qui décrivait ainsi la seule façon pour elle d'accepter le pénis au-dedans : le « coincer à l'intérieur » (par un serrement des cuisses), pour pratiquer ensuite un frottement interne contre le membre immobilisé.

Concernant la sexualité féminine, peut-être avons-nous davantage à apprendre des anciens traités d'anatomie où les limites de l'observation laissent libre cours à l'imaginaire, que des exactes descriptions d'aujourd'hui. Le fantasme (dont les femmes n'ont pas le monopole) d'un intérieur féminin conçu comme un pénis en creux, a tenu lieu pendant longtemps de théorie médicale, à la suite de Galien et d'Avicenne : pour l'un et l'autre, l'appareil génital féminin est au-dedans la forme inversée de ce qu'est l'appareil masculin au-dehors. La représentation (angoissante) d'un vagin aux profondeurs insondables se retrouve dans le propos d'Oribase (iv^e siècle), qui soutient qu'il faut bien que le vagin soit profond pour que le sperme masculin soit projeté depuis la verge.

La langue de l'anatomie, elle-même, est riche de significations que perd la rigueur descriptive. Il y a les *lèvres* (difficile de faire coïncider davantage l'oral et le génital), les *nymphes* (du grec « nymphê », jeune mariée, fiancée ; dans la mythologie, les nymphes sont des jeunes femmes habitant les bois, les sources et les grottes), et aussi le « vagin », du latin *vagina*, gaine. Le voyage d'une langue à l'autre mérite aussi le déplacement : en allemand, *Kitzler* (clitoris) est parent de *Kitzel* (chatouillement, démangeaison) [3]. En sanskrit, le clitoris, *yoni-longa*, se traduit littéralement par le pénis-de-la-vulve. On pourrait encore inventorier les anatomies mythologiques : les Indiens Tobas du Gran Chaco disent du clitoris qu'il est la dernière dent (d'un vagin denté, fantasme aussi féminin), après que l'homme se soit rendu maître des lieux [4].

Pour ne pas constituer un domaine autonome à partir duquel pourrait se concevoir la genèse de la sexualité (masculine ou féminine), l'anatomie n'est pas pour autant une donnée indifférente. L'anatomisme des uns a souvent pour corrélat l'idéalisme psychique (voire langagier) des autres – deux façons de se conformer au même dogme religieux de la séparation de l'âme et du corps. La découverte tour à tour passionnante et angoissante de son anatomie par l'enfant est rendue possible par son développement psychique et fournit en retour à celui-ci son lot de représentations. A. Green souligne avec raison que le symbolisme de l'appareil génital féminin (et masculin) emprunte directement au modèle anatomique [5]. Porte, chambre, caverne, abîme, église, prairie ou eau profonde, etc., c'est comme lieu (ou milieu) que le vagin se représente dans nos rêves.

2. Les limites de l'étayage et la confusion anal/génital

Freud décrit la sexualité infantile comme se développant par étayage sur les fonctions vitales du corps. D'abord associée au besoin, la satisfaction sexuelle acquiert très tôt une indépendance, et est alors recherchée pour elle-même : le suçotement, ou « succion voluptueuse », comme le jeu de l'enfant à retenir ses selles, fournissent les exemples classiques d'une recherche de la satisfaction pour la satisfaction, dégagée de toute finalité autoconservative [6]. Sur le même mode, la fonction urinaire du pénis constitue une base évidente pour le développement ultérieur de la masturbation.

Avec l'appareil génital féminin, tout se complique : le vagin n'a aucune fonction autoconservative pendant l'enfance ; le clitoris pas davantage et même plus, puisqu'il ne participe à aucune fonction vitale, ni dans l'enfance ni à l'âge adulte. En restant sur le terrain d'une endogenèse de la sexualité, à partir du fonctionnement de l'organisme, on peut néanmoins rappeler avec Freud que « l'excitation sexuelle surgit comme effet secondaire dans un très grand nombre de processus internes, pour peu que l'intensité de ces processus ait dépassé certaines limites quantitatives » [7]. Il mentionne à ce sujet le rôle joué par les secousses mécaniques rythmiques imposées au corps, depuis le bercement jusqu'au voyage en chemin de fer. Les souvenirs de balançoire, d'équitation, des genoux du père (« au pas, au trot, au galop... ») ou du chevauchement sur ses épaules, voire de la séance de coiffure, constituent bien souvent dans une analyse de femme la façon d'évoquer les sensations génitales infantiles.

Cependant, il est particulièrement intéressant de remarquer que lorsque Freud cherche à préciser la source des premières excitations génitales chez la fille, c'est à une source *exogène* qu'il se réfère : les soins de la mère, principalement lors du bain et du change. L'excitation génitale féminine naît de la séduction, une séduction inconsciente à elle-même.

Avant de suivre plus avant la piste de la séduction, revenons à l'étayage. Que le clitoris puisse être directement excité par les gestes de soins, cela se conçoit aisément. Reste le vagin. Parmi les faits qui entraînent le plus fortement la conviction d'une érogénité vaginale infantile, il y a deux expériences régressives de la femme adulte (régressives : portant donc la marque de l'inconscient et, au-delà, du refoulement de la sexualité infantile) : l'orgasme accompagnant l'activité onirique et celui des femmes psychotiques. C'est « au plus profond d'elle-même », dit une patiente, qu'elle ressent l'orgasme que déclenche son rêve. Les explosions génitales orgastiques dont se plaignent certaines schizophrènes, écrit Phyllis Greenacre, paraissent le plus souvent se situer dans le vagin, même chez des femmes qui ont

été vaginalement frigides dans leur vie prépsychotique [8]. Mais une fois admise l'hypothèse d'une excitation vaginale précoce, comment rendre compte de sa genèse, là où l'on ne peut invoquer ni les gestes de l'adulte (sauf perversion), ni l'étayage sur une fonction vitale ?

A cette question, M. Klein apporte une réponse presque entièrement psychique, en décrivant la migration du fantasme d'incorporation du haut vers le bas, de la bouche vers le vagin. Une autre voie, où s'intriquent davantage le corps et les représentations, est ouverte par Lou Andréas-Salomé – en prolongement de certaines vues freudiennes. Soulignant les nombreuses analogies des processus anaux et génitaux (par le mode de poussée, leur caractère interne, la représentation orificielle), L. Andréas-Salomé a ce mot devenu célèbre : « L'appareil génital reste voisin du cloaque, chez la femme il ne lui est même guère que pris en location. » [9]. Il n'est pas indifférent que ce mot soit presque aussi souvent cité que trahi, à commencer par Freud lui-même. Ce dernier avait très tôt reconnu l'existence d'une *théorie* cloacale, par laquelle l'enfant cherche à rendre compte de l'entrée et de la sortie du bébé (et du pénis) sur le modèle d'une selle. Mais le cloaque dont parle Lou Andréas-Salomé n'est pas simple réponse théorique à une interrogation infantile, mais une véritable *zone érogène*. Comme elle l'indique, les régressions de l'érotisme génital vers l'érotisme anal bénéficient d'un fort soutien somatique. Seule une paroi (particulièrement sensible puisque recouverte d'une muqueuse de part et d'autre) sépare le rectum du vagin, facilitant les confusions de sensations dont témoigne la sexualité de la femme adulte – et pas seulement celle de l'enfant. Françoise Dolto avait fait frissonner la respectable assemblée du Congrès d'Amsterdam sur la sexualité féminine (1960), en rappelant que les femmes jouissent aussi alors que la pénétration est anale. Ce qui lui avait valu cette remarque de Lacan : « Tu es culottée. » On ne saurait mieux dire, tant le signifiant évoque le voisinage et ses confusions durables. Dans ses lettres à Freud, Abraham formulait également l'hypothèse « que naissent dans le vagin des sensations qui sont transmises depuis la zone anale, de même que des contractions du vagin génératrices de plaisir sont, d'une manière quelconque, en relation avec des contractions du sphincter anal ». Sans rétablir le modèle de l'étayage, l'hypothèse qui se dessine ainsi est cependant celle d'une *co-coexcitation* : la coexcitation concerne la contribution des processus anaux à la pulsion sexuelle, la co-coexcitation ce qui diffuse du rectum au vagin, sur fond de confusion cloacale.

Jones pense que le processus de différenciation de l'anal et du génital chez la femme est particulièrement long, et peut-être jamais tout à fait achevé – et en tout cas obscur. Cette confusion est un support pour des

destins divers et contradictoires : allant d'une érotisation génitale de l'orifice anal (c'est le côté : « Les femmes jouissent *aussi* par là »), au refoulement du génital trop dangereusement confondu avec l'anal (quand la sexualité « c'est sale », comme un cloaque précisément ; et qu'il est convenable qu'une petite fille « reste bien propre »), en passant par la régression masochiste (dont le fantasme « un enfant est battu » montre la voie et dont la version perverse pourrait se formuler : « C'est par là que les femmes jouissent, et par là seulement »).

La proximité somatique de l'anal et du génital ne doit pas occulter le fait que l'on ne peut parler de zone érogène (et de co-excitation) que dans la mesure où est établie l'articulation soma-psyché. Le refoulement ne porte pas sur la paroi recto-vaginale, cela n'aurait aucun sens ; il est la conséquence du conflit psychique entre le désir et l'interdit, entre l'exigence libidinale et les capacités d'acceptation du moi, et concerne les représentations accompagnant l'excitation. Abraham, après Freud, avait tenté de préciser le noyau du fantasme cloacal : « Chez les filles, la défécation favorise le fantasme d'acquérir un pénis, soit de l'élaborer elle-même [désir masculin en liaison avec le complexe de castration], soit de le recevoir en cadeau [but et désir en relation avec la position féminine] ; c'est alors le père, *beatus possidens*, qui apparaît comme le dispensateur. » [10].

Le partenaire de la fille dans la fantasmagorie cloacale est-il toujours le père (ou son pénis) ? Là aussi la confusion semble de mise. Parce que l'expérience anale joue un rôle décisif dans les processus d'individuation (et donc de genèse du moi), de constitution de l'objet et de l'ambivalence à son endroit, elle se trouve également au carrefour des relations de l'enfant avec la mère et avec le père. C'est à la mère que se réfère R. Mack Brunswick (suivie par Freud), quand elle mentionne la part des intrusions sphinctériennes (du lavement d'antan au suppositoire d'aujourd'hui) dans la constitution des angoisses féminines (celles du garçon, sur le versant de sa féminité, comme celles de la fille). La fureur de l'enfant souvent observable en la circonstance, note-t-elle, traduit sa colère, et bientôt son angoisse devant l'agression, mais constitue en même temps « un équivalent anal de l'orgasme génital ». En d'autres termes, le registre cloacal maintient aussi rapprochés que possible la satisfaction, le viol de l'intérieur, l'impuissance devant l'agression et l'angoisse face à ce qui excède les capacités symbolisatrices du moi. L'accès, chez la femme, à une génitalité satisfaisante, suppose une élaboration de cette confusion, c'est-à-dire une désolidarisation – peut-être toujours partielle – de l'anal et du génital.

Le personnage, l'imaginaire de la mère anale, celle-là qui règne sur les

fonctions corporelles, gardienne des sphincters et propriétaire de l'intérieur du corps avant de surveiller « les entrées et les sorties » de l'adolescente, cette imago redoutable est au centre de deux articles, l'un de Jeannine Chasseguet-Smirgel, l'autre de Maria Torok [11]. Ces deux auteurs insistent plus particulièrement sur les processus d'idéalisation qui résultent d'une telle emprise. Derrière l'objet ou le pénis idéalisés – qui rendent si difficile, si décevante la vie sexuelle réelle –, il y a leurs contraires : la chose sale (« ce machin qui pendouille », dit une patiente) et l'objet-déchet, plus à détruire qu'à aimer. L'idéalisation peut tout aussi bien s'entendre comme une façon de tenir la mère anale en soi à distance, que comme une manière détournée de lui concéder la victoire – le balancement d'un dispositif à l'autre étant affaire de vie singulière.

Freud, lui-même, avait évoqué certains des destins féminins « pittoresques » auxquels donne lieu une organisation sexuelle sadique-anale prévalente. La « névrose de la ménagère » tout d'abord, de celle qui pourchasse la saleté sans relâche, impitoyable pour la moindre tache. Le commerce florissant des lessives et autres produits d'entretien repose sur une solide exigence inconsciente. Le « vieux dragon » ensuite : quand, sur le retour d'âge, l'érotisme sadique-anal reprend ses droits après l'abandon de la fonction génitale ; « la gracieuse jeune fille, l'épouse aimante, la tendre mère » cède alors le pas devant la terrible mégère : « Querelleuse, tracassière, ergoteuse », etc. [12]. Faut-il préciser que l'analité n'est pas une spécificité féminine et qu'elle forme aussi le *caractère* des hommes, sur le modèle obsessionnel du Grandet de Balzac par exemple, et de bien d'autres.

3. La séduction pénétrante

« L'éveil du vagin à sa pleine fonction sexuelle dépend entièrement de l'activité de l'homme. » Cette phrase d'Hélène Deutsch pousse à l'extrême l'idée freudienne d'une découverte tardive du vagin. A bien l'entendre, ce n'est pas la puberté qu'il faudrait attendre, mais le premier coït ! Au-delà de ce que la naïveté du propos doit au refoulement, on peut cependant s'interroger sur la part de vérité qu'elle contient. Dans le texte (« Un enfant est battu ») où Freud s'avance le plus loin dans la conception d'une sexualité infantile proprement féminine, là où il évoque l'aspiration libidinale de la petite fille accompagnant un pressentiment des buts sexuels définitifs et une excitation des organes génitaux, il introduit un élément d'une importance décisive. Le père dans le fantasme, celui qui bat, et plus inconsciemment pénétre, est précédé du père séducteur : celui qui « a

tout fait pour gagner l'amour » de sa petite fille. Ce père-là n'est pas le vil pervers que le Freud des années 1895 débusquait derrière la névrose hystérique. Mais *le* père (œdipien) de *la* petite fille ; sa séduction est celle de l'amour qu'il porte à l'enfant. Les fantasmes inconscients du père – fantasmes génitaux d'un adulte sexuel – ne peuvent pas ne pas laisser leur trace dans le psychosoma de l'enfant. Ils contribuent à faire exister pour celle-ci le vagin, sa représentation et son excitation ; devrait-on concéder que cette inscription ne peut être qu'obscur. Nous évoquions précédemment le rôle joué par les secousses rythmiques imposées au corps dans la genèse de l'érogénité vaginale. Il faut ajouter – faire précéder – le rôle inconscient de celui qui donne le rythme, qui aime tant faire sauter sa petite fille sur ses genoux ou l'envoyer en l'air avant de la rattraper. L'idée que l'ouverture du corps n'est créée que par la pénétration brutale du pénis se retrouve couramment dans les rêves de femme – rêve de coup de poignard ou de morsure de serpent, par exemple. Pour être imaginaire, une telle représentation est sans doute plus près de la vérité du sexuel féminin qu'une description anatomique.

Le tableau esquissé par Freud – pour une part à son insu – rassemble des personnages œdipiens constitués, le père et la petite fille. L'apport de M. Klein permet à la fois de déplacer le scénario en amont et d'en modifier les termes : le pénis-sein et la bouche-anus-vagin sont là – dans l'inconscient –, bien avant le couple terminal.

II. Passivité et masochisme

À la femme, Iahvé Elohim dit : « Je vais multiplier tes souffrances et tes grossesses : c'est dans la souffrance que tu enfanteras des fils. Ton élan sera vers ton mari et lui, il te dominera » (Genèse III, 16). Tel est le destin promis à celle par qui les yeux se dessillèrent, révélant le corps sexuel mis à nu.

Il n'est guère de sujet comme celui des relations entre le masochisme et la féminité qui ne soit à ce point encombré par l'accumulation millénaire des mythes, des croyances et des préjugés. La Morale et la Nature conjuguent « à plaisir » leurs effets, les malheurs du corps fixant le prix de la chute : depuis les règles jusqu'à l'accouchement en passant par la défloration et la grossesse, quand on n'y ajoute pas, en d'autres lieux, l'infibulation ou l'excision... « la femme n'est pas seulement une malade, écrit Michelet, mais une blessée. Elle subit incessamment l'éternelle blessure de l'amour ». On peut comprendre

que Marie Bonaparte se soit sentie obligée de préciser, avec une délicieuse naïveté : « Le coït vaginal normal ne fait pas mal, tout au contraire, à la femme. »

La complexité d'une approche psychanalytique des rapports entre féminité et masochisme ne tient pas seulement à la profusion de ces représentations collectives et à la difficulté de s'en dégager. Elle a une autre source : la contribution masculine au masochisme féminin. « Il te dominera », dit la Genèse. Souffrance féminine et domination virile forment un vieux couple, qui renvoie à l'angoisse de castration des hommes, à leur façon d'y faire face... en exigeant de l'autre sexe, le « faible », qu'il représente à lui seul la blessure. Il ne faudrait cependant pas que ces constatations transforment la question en tabou, comme cela a été parfois le cas, condamnant par avance toute considération sur les relations inconscientes de la féminité et du masochisme. Si le sujet peut être repris, cela passe par l'analyse préalable d'une notion psychosexuelle aussi fondamentale que difficile à cerner : la passivité.

1. Les passivités

Dans un monde qui distingue la « population active » et les autres, il ne fait pas bon entretenir une relation privilégiée avec la passivité. A cet obstacle idéologique s'ajoute une difficulté héritée de la théorie phallogcentrée freudienne : l'identification de la passivité à l'inertie. C'est une petite fille déçue, défaite, qui s'en remet au père. Sa passivité à l'égard du nouvel objet n'est qu'une façon d'accepter la castration : passive faute de pouvoir être active, faute de *l'avoir*. La passivité de cette petite fille-là désigne moins une position sexuelle que l'abandon de la sexualité ou son refoulement : « L'atrophie du pénis [ce clitoris qui ne veut pas grandir] facilite la transformation des tendances directement sexuelles en tendances tendres inhibées quant au but. » [13]. Passive, châtrée, inhibée... à l'aune du phallus primant, ces termes sont équivalents. Quelle vie sexuelle attendre d'un tel programme si ce n'est la frigidité ?

En marge de l'axe phallique, il y a néanmoins des formulations de Freud qui ouvrent sur une autre passivité, *pulsionnelle* cette fois. De l'envie du pénis au désir de l'enfant-phallus, tel est le chemin supposé conduire la fille de la mère au père. Le point faible de sa construction n'échappe pas à Freud : la transition de l'envie d'un pénis externe à l'investissement du corps interne demeure impensée. Il est donc nécessaire de faire intervenir un processus supplémentaire – mais qui demeure théoriquement isolé : « L'orientation vers le père s'effectue principalement avec l'aide des motions pulsionnelles passives. » [14].

L'expression paradoxale, « poussée de passivité », résume à elle seule la difficulté d'abord logique à penser la passivité. Le terme « passif » suppose la priorité d'un « actif », d'un agent ; le primat d'un autre. Cette difficulté, la fantaisie permet de l'illustrer. Le fantasme féminin d'être pénétrée par un homme connaît une infinité de variantes, depuis celle, métaphorique, d'être poursuivie dans une rue obscure, ou en montant un escalier, jusqu'au scénario brutal d'être violée par un criminel entré dans la maison par effraction – tous fantasmes qui peuvent soit être ignorés comme tels et hanter les cauchemars ou tourner en phobies, soit être directement sollicités pour leur valeur d'excitation, accompagnant la masturbation ou l'acte sexuel. La *passivité* de l'assujettie sur la scène du fantasme « s'oppose » à l'*activité* imaginative que déploie le même sujet dans l'invention de la fantaisie.

Du fantasme à la réalisation dans l'*acte* sexuel, le passage n'est jamais de simple décalque – sauf dans le registre pervers ; mais là aussi, il faudra à la femme déployer beaucoup d'activité pour que le but passif (jouir d'être pénétrée) soit satisfait, éventuellement pour amener le partenaire au plus près du rôle que le fantasme lui assigne. L'idée d'une passivité pulsionnelle est donc celle d'une passivité souhaitée, recherchée, bien différente d'une simple soumission-acceptation ; elle est d'ailleurs plus souvent refoulée qu'acceptée.

Que l'on évoque la poussée de passivité ou les fantasmes à but passif, on situe sur le terrain de la vie psychosexuelle le lien entre féminité et passivité, et non sur le seul registre de l'anatomie – en référence à la conformation complémentaire du pénis et du vagin. L'anatomie, notamment génitale, n'est pas au début. Si elle avait valeur inaugurale et fondatrice, on ne comprendrait pas que le but sexuel qu'elle propose à la femme (être pénétrée) puisse être refoulé (dans le choix d'objet homosexuel ou celui de la virginité) ou neutralisé (dans la frigidité). La pénétration réelle du vagin par le pénis est un fait chronologiquement tardif, précédé de longue date par son fantasme et par une psychosexualité dominée par le conflit. La passivité génitale est en fait la continuatrice d'une passivité autrement ancienne, dont elle ne fait que prendre la suite – dans le plaisir ou le traumatisme, au gré des destins singuliers.

« Les premières expériences sexuelles ou colorées sexuellement que l'enfant a avec sa mère sont naturellement de nature passive. » [15]. Il n'est pas sans importance que ce soit dans un texte consacré à la sexualité féminine que cette phrase vienne à Freud. *Naturellement* de nature passive... derrière l'adverbe il y a l'état d'impuissance du nourrisson où le laisse se prématurer et la dépendance dans laquelle il se trouve pour sa survie, vis-à-vis de l'adulte. Cette passivité

première met donc en avant, comme l'a montré J. Laplanche [16], le primat de l'autre (de l'adulte, généralement la mère) et, parce qu'il s'agit d'une expérience *sexuelle*, le primat de l'inconscient dans l'adulte.

La prématuration du nourrisson n'est pas simplement physique, elle est aussi psychique. La satisfaction qui accompagne les soins, parce qu'elle est libidinale et pas seulement de l'ordre du besoin, excède les capacités d'intégration de l'enfant, et cela pendant longtemps. C'est toujours trop. Chacun connaît le spectacle, qu'il en ait été le témoin ou l'acteur, de l'enfant (déjà grand) adressant à l'adulte l'ayant excité un : « encore, encore... » qui ne connaît pas de cesse – sauf la fessée et ses ambiguïtés, celles d'« un enfant est battu ». A la passivité du nourrisson devant l'adulte, « succède » celle, interne cette fois, du moi devant le « encore » de l'exigence pulsionnelle. L'un des modes essentiels d'intégration de cette excitation débordante par la psyché infantile est de transformer ces expériences passives en activité, par le jeu notamment – voyez l'exemple freudien célèbre de l'enfant à la bobine [17]. Dans cette transformation, les processus d'identification de l'enfant à l'adulte jouent un rôle décisif.

La vie sexuelle montre que les buts actifs et passifs s'échangent volontiers l'un l'autre. Cette réciprocité ne doit cependant pas masquer la dimension primitive de la passivité au regard de l'inconscient – les Romains, censeurs clairvoyants, dénonçaient la passivité en amour comme l'*impudicité* même. Selon notre propre hypothèse, *le but génital féminin : être pénétrée* (ou sa version adoucie, « activée » : recevoir), *prend la suite des modalités les plus anciennes de la satisfaction libidinale*. Ajoutons qu'entre la femme pénétrée et le nourrisson « effracté » par l'amour adulte, le rapport n'est pas simplement analogique : c'est électivement par les *orifices* du corps (oral, anal, uro-génital) que l'amour/soins pénètre.

Entre le nourrisson pris « comme substitut d'un objet sexuel à part entière », jouissant passivement, et la satisfaction féminine ultérieure (jouir de ce qui pénètre au-dedans), la superposition est à la fois structurale, par l'identité de position, et empirique, dans l'enchaînement orificiel : bouche, anus, vagin. Cette parenté dans les modalités du plaisir est aussi une parenté traumatique : l'expérience sexuelle du nourrisson déborde largement ce qu'il est en mesure d'accueillir ; elle effracte le corps et la psyché. La position génitale féminine associe elle aussi jouissance et effraction. Que la vie sexuelle de la femme bascule d'un côté ou de l'autre – ou qu'elle conserve le lien entre les deux, au moins dans le fantasme –, c'est affaire individuelle, mais on peut comprendre qu'un symptôme presque

inévitable de frigidité précède l'accès à la génitalité. Selon une formule de Freud demeurée elliptique, l'élément féminin constitue « le refoulé par excellence ». En effet, parce que le garçon est appelé à rejoindre une attitude génitale active, tout au moins de façon prépondérante, son évolution psychosexuelle lui fait épouser le mouvement de distanciation-élaboration de la passivité primitive. La position féminine, par contre, étant donné le rapport qu'elle entretient avec la passivité originaire et ses excès, ne demande qu'à tomber sous le coup du refoulement. « Jouir d'être pénétrée »... lorsque ce but est atteint, ce qui est loin d'être toujours le cas, c'est le plus souvent au terme d'un chemin difficilement parcouru. Mais qu'il en soit ainsi, et l'homme, voire la femme elle-même, sera tout prêt à partager le point de vue de Tirésias.

2. Féminité et masochisme

Pas plus que la passivité, le masochisme n'a bonne presse. Le psychanalyste, quant à lui, a de bonnes raisons pour ne pas entonner le même couplet – même s'il est régulièrement confronté à la façon dont le masochisme s'oppose à la dynamique de la cure. La capacité du sujet humain à tirer satisfaction de la douleur est sans nul doute l'une de ses richesses essentielles, mise à contribution tout au long des épreuves de la vie, du premier âge au troisième. Les cas de masochisme pervers eux-mêmes en attestent, malgré leur potentialité destructrice. Les enquêtes de Stoller, à ce sujet, ont montré qu'à l'origine du scénario masochique adulte, parfois terrifiant, on trouve fréquemment dans l'enfance une expérience très douloureuse qui n'a pu être supportée qu'en étant érotisée [18]. Sans doute en résulte-t-il une fixation aliénante et, dans certains cas, dangereuse pour la vie même, mais c'est oublier le rôle inverse, psychiquement vital, qui a d'abord été le sien.

Une autre considération invite à envisager le masochisme sous un angle débarrassé du préjugé : l'élément masochique tient aux fondements de la vie psychosexuelle elle-même, à *la constitution de l'inconscient*, au lieu d'être le simple avatar de quelque destin pathologique. L'enfant qui crie « encore, encore », que cherche-t-il : un gain de plaisir ou l'apaisement d'une douleur ? Les deux se mêlent, inextricablement, avant même la fessée concluante, dont on sait au moins depuis les *Confessions* de J.-J. Rousseau combien elle les confond.

J. Laplanche a prolongé l'idée freudienne d'un masochisme originaire à partir de la théorie de la séduction – à l'opposé, donc, d'une

interprétation en des termes physiologiques. Le masochisme suppose la conjonction d'une douleur – née d'une effraction : de la limite corporelle, de la limite du moi – et d'une excitation sexuelle. Parce qu'elle *déborde* nécessairement les capacités d'intégration du tout petit enfant, l'intervention séductrice de l'adulte – il ne s'agit encore une fois que de l'amour mêlé aux soins – comporte obligatoirement « l'élément d'effraction caractéristique d'une douleur » [19]. Ce temps zéro du masochisme est suivi d'un moment qui n'est guère moins originaire mais qui, lui, se situe sur une seule et même scène psychique, celle de l'enfant : ce moment est celui du refoulement, de la mise à l'écart des représentations et de l'excitation associée que le psychosoma de l'enfant est incapable de maîtriser. Vis-à-vis de ce véritable *corps étranger interne* qu'est la représentation inconsciente, « le moi est passif, en danger permanent de succomber à l'effraction ». La notion même de représentation *inacceptable*, sur laquelle nous avons insisté, comprend l'élément d'une douleur ; l'agression interne des limites du moi, l'attaque par la pulsion, prend ainsi la suite de l'intrusion du sexuel adulte.

On le voit, le masochisme ainsi entendu tient au clivage constitutif de l'inconscient lui-même, à la menace traumatique, douloureuse, que fait peser sur la psyché le retour du refoulé. On est encore loin d'une organisation libidinale masochique ou, plus simplement, de la façon dont l'ingrédient masochique se mêle à la vie psychosexuelle de tout un chacun. Entre ces différents niveaux, il est possible que la féminité constitue un maillon décisif.

Le masochisme dans la vie sexuelle des femmes ne se laisse guère ramener à l'unité tant il puise à des sources inconscientes diverses ; les variations théoriques sur le sujet en témoignent. Que l'on prenne les conceptions de K. Horney et de M. Klein, la psychogenèse de la féminité par elles proposée inclut la composante masochique, non comme un accident, mais comme appartenant à l'essence du processus. La représentation d'un pénis paternel géant, à la fois créateur de l'ouverture féminine et menaçant le corps interne, ne peut hanter le fantasme sans qu'au désir qu'il inspire se mêle la représentation douloureuse d'une violence – même si K. Horney « oublie » les bases de sa propre théorie quand elle disserte sur le masochisme chez la femme, pour ne plus évoquer que l'impact des identifications socioculturelles [20]. Le clivage de l'objet-pénis, le fait qu'il hérite après le sein des projections du « mauvais », ouvre également chez M. Klein sur la problématique masochique : que la quête du « mauvais » pénis guide la vie sexuelle (dans la recherche d'un partenaire sadique) ; ou que la femme se protège de son agressivité castratrice en adoptant une position soumise à l'égard de

l'homme [21].

Les réflexions de Freud sur le complexe de castration féminin donnent également matière à comprendre un aspect des rapports entre masochisme et féminité, celui de la Lélia de George Sand. L'identification à la mère promet un destin où il ne sera question que de subir, d'être dominée. La part de satisfaction que retire la femme d'une telle situation reste le plus souvent profondément inconsciente et n'est manifestement repérable que dans la compulsion à répéter des relations du même type – dans la vie affective et sociale. « Il faut toujours que ça se passe mal... »

Prise dans le dispositif analytique, la disposition masochique alimente la réaction thérapeutique négative, surtout que rien ne s'arrange. L'analyste se doit d'y être d'autant plus attentif que le dispositif analytique en lui-même sollicite le masochisme du patient. Comme l'écrit Jacqueline Cosnier [22], la régression dans l'analyse actualise le vécu d'impuissance de l'enfant vis-à-vis de l'adulte en même temps que les plaisirs passifs (et potentiellement traumatiques) qui y sont liés, sans parler de ce que la révélation de l'intime à un étranger entraîne de représentations agressives d'intrusion. L'équilibre est toujours instable entre la contribution du masochisme au processus analytique et les entraves qu'il peut y opposer. Mais le déséquilibre est assuré lorsque le cadre subit des modifications qui tournent toutes à la soumission accrue de l'analysant. Une patiente parle de son analyse précédente : dix-sept longues années, des séances variant de dix à quinze minutes, un silence de l'analyste rarement rompu – si ce n'est pour demander les noms –, une salle d'attente où les patients se côtoient (variation du temps des séances oblige) et « s'observent en chiens de faïence », plus ce qui est aisément repérable à travers ses propos : la manipulation du transfert (l'invitation aux conférences de l'analyste) plutôt que son analyse. L'étonnement devant ce récit vient bien sûr de ces curieuses pratiques – pourtant bien connues –, mais se formule plus encore dans un : comment a-t-elle pu supporter cela aussi longtemps ? Le masochisme, et ses ressources infinies, fournit la réponse, quand « ne pas s'en sortir » s'échange contre un : ne pas sortir de l'analyse.

Que le masochisme chez la femme puisse dériver d'une identification à l'être châtré, cela n'est guère contestable, quand le malheur est rapporté au « malheur d'être femme ». Mais définir ce masochisme-là comme *le* masochisme féminin est par contre discutable, comme est discutable la réduction de la sexualité féminine à la logique phallique. Ce n'est pas par hasard si, dissertant en 1924 sur le masochisme

féminin en question, Freud n'en appelle qu'à un matériel clinique... masculin. Cinq ans après avoir écrit « Un enfant est battu », il ne manque pourtant pas de cas de femmes masochistes. C'est que l'analyse du fantasme dans le texte de 1919 se laisse mal résorber dans les termes de la symbolisation phallique et décrit un masochisme solidaire de la position génitale féminine : « être battue » pour « être coïtée ».

Dans le droit fil d'« Un enfant est battu », on peut esquisser quelques remarques, inséparables du développement précédent sur la passivité. « C'est l'organisation génitale, écrit J. Cosnier, qui fait du masochisme une caractéristique de la féminité. » Le propos nous semble exact, à condition toutefois d'en préciser les termes. Le masochisme, cette combinaison de la douleur et de l'excitation sexuelle, précède la constitution de la génitalité féminine, celle de la petite fille y compris, bien entendu. Le masochisme originaire tient, on l'a vu, au caractère inévitablement traumatique de l'irruption du sexuel dans le psychosoma de l'enfant. La douleur commence avec l'excès du plaisir – laissons les cas pathologiques ou accidentels où elle est introduite pour elle-même –, avec l'impuissance du nourrisson à « métaboliser » le trop de l'excitation et la démesure du fantasme. *L'intrusion du sexuel, empruntant elle-même volontiers des voies orificielles* (pour les deux sexes), *trouve en quelque sorte une confirmation en après coup dans la représentation génitale féminine* (ou dans l'identification anale chez l'homme). La pénétration de son corps prend chez la femme la suite des intromissions de l'enfance, en en renouvelant, selon les histoires singulières, le plaisir ou le traumatisme – la grande généralité du symptôme de frigidité nous semble prendre là sa source. Masochisme et féminité sont tous les deux *tournés vers le dedans*, dans une complicité quasi structurale. Ce rapport intime, Jacqueline Schaeffer l'évoque en des termes particulièrement vifs, qui soulignent également la proximité entre les expériences de la jouissance féminine et de l'angoisse : « Tout ce qui est insupportable pour le moi – la passivité, la perte du contrôle, l'effacement des limites, l'intrusion de la pénétration, l'abus de pouvoir, la dépossession [toutes représentations fantasmatiques sollicitant le pénis de l'homme] – est précisément ce qui contribue à la jouissance sexuelle (...) La défaite, dans tous les sens du mot, est la condition de la jouissance féminine. » [23]. Elle ajoute, à condition toutefois que l'angoisse de castration de l'homme lui permette d'amener sa partenaire jusque-là et de s'y aventurer avec elle, par identification.

Entre le *corps étranger interne* qu'est la représentation inconsciente, les attaques qu'il porte contre les limites internes du moi afin de trouver une issue, et le *pénis à l'intérieur* du vagin, le rapport n'est pas

simplement métaphorique, il est aussi de continuité – autre façon que celle de M. Klein d'articuler l'inconscient, le dedans et le féminin. Une patiente évoquant ses pratiques contraceptives associait son refus du stérilet (ce serait « s'introduire un corps étranger ») et l'impression que lui donnait le diaphragme qu'elle utilisait « de ne pas être vraiment pénétrée » lors du rapport sexuel.

A défaut de souscrire au « masochisme féminin », version Freud, peut-on attendre de cette autre catégorie qu'il propose, le « masochisme érogène », un éclairage enrichissant pour l'analyse de la féminité ? La notion se rapproche d'une conception originaire du masochisme mais elle a l'inconvénient d'être encombrée d'un certain biologisme, avec le risque pour notre question de ramener le lien entre féminité et masochisme à un fait de nature, et d'en perdre donc l'originalité psychosexuelle. Ce risque, on peut le mesurer à ce commentaire sexologique par Thérèse Benedek du vécu orgasmique des femmes : « Les contractions musculaires en jeu dans la tension préorgastique et la détente orgasmique, qui s'étend au-delà de la musculature des organes pelviens jusqu'à la musculature des cuisses et des fesses, forment probablement le substratum physiologique du masochisme érogène » [24] !

III. Angoisse féminine et remarques sur le narcissisme

Les remaniements de sa conception de l'angoisse auxquels Freud se livre dans *Inhibition, symptôme et angoisse* sont l'occasion de ressaisir la problématique générale de l'angoisse féminine.

La première théorie freudienne de l'angoisse est le plus aisément illustrée par l'exemple clinique de la phobie. L'opération du refoulement dissocie un groupe de représentations insupportables à la conscience (liée par exemple au désir incestueux) de l'affect (amour ou haine, avec sa charge d'excitation). La déliaison de l'affect signe le débordement de la psyché, son incapacité à canaliser le quantum de libido ainsi libéré. Ce moment de désarroi constitue proprement l'angoisse, avec son cortège de manifestations somatiques, qu'elle prenne au ventre, coupe la respiration ou affole le cœur. Ainsi conçue, l'angoisse est angoisse devant la libido, devant le péril pulsionnel, devant le péril *interne* ; elle résulte de la déroute du moi devant l'irruption de l'inacceptable, de l'excessif. Le travail psychique de

liaison consiste alors à trouver une « cause » pour ce qui semble sans objet. La phobie représente à cet égard une solution remarquable qui déplace le danger de l'intérieur (impossible à fuir) vers l'extérieur (plus facile à éviter). Ainsi en va-t-il de l'ophilophobie féminine, aussi banale que remarquablement universelle : le frisson devant le serpent se substitue à la représentation d'un pénis (paternel, maternel ?) aussi désiré que craint.

Ouvrons une parenthèse sur les phobies féminines typiques (souris, chenille, araignée, etc.). Le risque existe de leur appliquer une « clef des songes » réductrice. Il y a certes une symbolique typique, comme celle qui relie l'agoraphobie au fantasme de prostitution. Il est même parfois très étonnant d'entendre d'une femme à l'autre imaginer le même scénario, à propos du métro par exemple : la crainte est que la rame reste bloquée au milieu du tunnel, et de se voir agressée par un homme (ou tous les hommes du wagon), sans fuite possible. Mais l'équivalence symbolique typique peut ne pas être concernée, ou reléguée au second plan : si la souris est volontiers sollicitée c'est « qu'elle se faufile partout, même par les plus petits trous ». Pour telle patiente, cependant, c'est dans la liaison inconsciente avec la souris, « femme de petite vertu », que se construit la peur. Il en va des représentations phobiques comme des rêves, leur sens n'est pas accessible en dehors de l'interprétation des associations qu'elles engendrent.

A rester dans le cadre de la première théorie de l'angoisse, les modèles cliniques de l'hystérie de conversion et de la névrose d'angoisse sont également intéressants par rapport à la féminité. Dans le premier cas, le conflit psychique (entre la motion libidinale et ce que le moi peut supporter) se symbolise dans des symptômes corporels ; avec là aussi des classiques, notamment dans le déplacement du bas vers le haut, du génital vers l'oral : « boule » pharyngienne, vomissement hystérique, etc. Dans le second cas, c'est vers le corps également que transite l'angoisse, mais sous une forme brute, non symbolisée, proche du désordre psychosomatique. L'une des questions que pose l'angoisse féminine est précisément sa propension à passer dans le corps, à se traduire par des symptômes somatiques ou des maladies organiques.

La seconde théorie de Freud, celle qui est au centre de *Inhibition, symptôme et angoisse*, opère un déplacement radical : la source du danger auquel répond l'angoisse n'est plus interne (libido non liée par des représentations), mais externe. L'angoisse, au bout du compte, est toujours angoisse devant un danger réel, exemplairement celui de la castration – même si la « réalité » de celle-ci ne tient qu'à la croyance du garçon. En même temps que l'angoisse de castration devient le

modèle de toute angoisse (thèse illustrée par la clinique masculine : le petit Hans, l'Homme aux loups), le moi acquiert une importance qu'il n'a guère par ailleurs chez Freud. On songe à la thèse que soutiendra M. Klein, d'une parenté dans l'inconscient du moi et de l'objet-pénis.

Le même mouvement qui fait à Freud accorder de plus en plus de place au primat du phallus le conduit à concevoir l'angoisse de castration comme l'angoisse par excellence. *Et les femmes ?* L'« obstacle » qu'elles constituent pour la théorisation entraîne Freud dans une remise en question de ce qu'il vient à peine d'établir. La castration menace le pénis ou ses substituts, et rien d'autre. Corrélativement, il ne saurait y avoir d'angoisse de castration chez les femmes mais, comme on l'a vu, seulement « complexe ». Les femmes n'étant pas moins sujettes à l'angoisse que les hommes (plutôt plus, penserait même Freud), quelle peut être sa source ? Ce moment d'hésitation, dont on a dit le bénéfice qu'en avait tiré M. Klein, ouvre sur un développement particulièrement riche qui conduit Freud à redonner sa place au *dedans*, à l'attaque interne par la pulsion, à l'effraction traumatique des limites du moi, en même temps qu'à reconnaître dans l'angoisse féminine une forme élémentaire de l'angoisse par rapport à la forme élaborée de celle-ci qu'est l'angoisse de castration. Retournement de perspective, donc. Ce n'est pas un hasard si cette question de l'angoisse féminine est absente des deux articles (phallogentrés) que Freud consacre à la sexualité féminine.

Avant de présenter ce dernier développement freudien, il convient de préciser certaines notions. Les angoisses se rapportant au corps interne chez la femme concernent bien les organes génitaux et la crainte de leur endommagement, laquelle s'exprime, par exemple, dans la peur d'avoir un cancer de l'utérus – une part non négligeable de la clientèle des gynécologues repose sur la chronicité de ces angoisses. Pour l'analyse des angoisses en question, nous avons indiqué qu'elle suivait deux grandes pistes : l'une mène à l'imaginaire paternelle et à ses effractions, l'autre à l'imaginaire maternelle et à ses rétorsions. Au nom de quoi ne pas les dénommer « angoisse de castration » – ce que font d'ailleurs bien des auteurs ? Le risque est tout simplement de confondre dans une même appellation des formations psychiques bien différentes entre elles. L'angoisse de castration (du pénis), pour torturante qu'elle soit, remplit également un rôle de symbolisation essentiel : elle circonscrit le risque encouru. En regard de l'angoisse devant la libido incestueuse et la menace paternelle, qui ne recèlent pas en elles-mêmes leur propre limite, elle propose une représentation du danger. Que l'on prenne par exemple ce moment d'auto-castration chez l'homme qu'est le fiasco, l'expérience est certes douloureuse, mais lorsque l'analyse en est permise, elle révèle que la détumescence

est toujours un recul prudent devant un danger qui, pour être interne, inconscient, imaginaire, n'en est pas moins redoutable pour la psyché – et qui ramène souvent à un rapproché trop grand avec la mère sensuelle. Il n'est par ailleurs pas facile de déterminer, en la circonstance, qui est le plus angoissé : l'homme défait ou la femme à qui se rappelle brutalement le primat de l'autre et qui vit comme une blessure narcissique la chute du désir chez son partenaire ?

L'angoisse de la femme devant les dommages causés à ses organes génitaux ne présente pas du tout les mêmes vertus symbolisatrices que l'angoisse de castration. L'intérieur féminin, invisible, aux limites incertaines, aux atteintes invérifiables – quelles que soient les connaissances anatomiques dont on dispose : les femmes gynécologues, l'analyse le montre, ne sont pas à l'abri – n'est pas, comme le phallus, prêt à entrer dans une chaîne symbolique. L'angoisse de castration masculine, et la complicité qu'elle entretient avec le surmoi paternel, social (version Freud), joue un rôle décisif dans le processus de sublimation, de dérivation du pulsionnel vers des activités non sexuelles. Les angoisses concernant le corps interne chez les femmes, si elles ouvrent indiscutablement sur un approfondissement de l'*intérieurité* – la psychanalyse est là pour en témoigner, mais aussi la littérature, de Mme de Lafayette à Marguerite Duras, de la princesse de Clèves à Lol V. Stein –, trouvent plus aisément une issue régressive dont la gamme, du grave au léger, est presque infinie, de l'hystérectomie à l'accès de fringale.

Il n'est pas rare de voir ressurgir, au sein de la théorie psychanalytique elle-même, le vieux rêve de symétrie entre l'homme et la femme. Pourquoi l'un aurait une angoisse de castration et pas l'autre ? Quels que soient les désaccords que l'on peut avoir avec la thèse freudienne, il faut lui reconnaître cette part de vérité : les développements psychosexuels de l'homme et de la femme ne sont pas symétriques. Quant à traduire cette dissymétrie en inégalité, c'est déjà affaire de logique phallique.

Une autre façon de rétablir la symétrie au sujet de l'angoisse est celle de F. Dolto ; elle écrit : « L'angoisse de viol par le père, à l'âge œdipien, est au développement de la fille ce qu'est l'angoisse de castration au développement du garçon. » [25]. Là aussi le parallèle introduit plus de confusion que de clarté. L'angoisse œdipienne de viol est inséparable du désir correspondant, celui d'être coïtée par le père. Si le désir le cède à l'angoisse, c'est en relation à la fois avec ce qui est perçu de la démesure du sexuel adulte (du pénis paternel), du sadisme de l'homme dans le coït-viol, et des craintes de la vengeance maternelle. L'angoisse de castration, elle, n'est pas angoisse devant le

désir de castration ! Lorsque celui-ci existe sur la scène psychique, c'est que nous sommes hors Œdipe et hors névrose, du côté du masochisme pervers par exemple, où la castration elle-même revêt un tout autre sens. On perd plus à vouloir rétablir le parallélisme qu'à essayer de dégager ce qui fait l'*altérité* d'un sexe pour l'autre. Sur cette dernière voie il y a donc Freud, un Freud non phallique, qui reconnaît dans *l'angoisse de perte d'amour de l'objet* l'angoisse féminine par excellence.

Peut-être y a-t-il en toute femme une Bérénice, « d'un inutile amour trop constante victime ». La crainte, si régulière, exprimée par la femme que l'homme ne la quitte, le psychanalyste n'est pas le seul à l'entendre. Il faut dire que la mobilité contemporaine des relations amoureuses est une prime pour une telle angoisse. Ce n'est là bien sûr que la manifestation la plus évidente, mais pas la moins importante, de l'angoisse de perte d'amour de l'objet. La rétention exercée par la mère à l'endroit de ses enfants, alors qu'ils sont déjà adultes, puise également à cette source – si traumatisme de la naissance il y a, c'est d'abord pour elle. Qu'il s'agisse de l'homme sur le départ ou de l'enfant prêt à voler de ses propres ailes, l'angoisse de la femme, de la mère, connaît elle-même des variations importantes : qu'elle s'inscrive dans une problématique de rivalité œdipienne (le perdre au profit d'une autre) ou dépressive (être abandonnée). L'un et l'autre aspects se représentent dans le transfert analytique, tout particulièrement lors de la rupture que créent les vacances.

La question mystérieuse est bien sûr de comprendre le lien existant entre une telle angoisse (qui n'est pas épargnée aux hommes – ou à la féminité des hommes ?) et la féminité ? On pense tout « naturellement », et on n'a sans doute pas tort, au changement d'objet auquel est contraint la fille pendant l'enfance, de la mère au père. Changer c'est d'abord perdre : l'amour de la mère, l'amour du premier objet. Il est courant que les relations entre fille et mère combinent à loisir les signes les plus régressifs de l'attachement et les reproches (ou les incompréhensions) sans fin. Freud – qui, pour sa part, insiste à l'inverse sur l'apaisement de l'angoisse éprouvée lors du tournant vers le père – remonte plus loin que ce changement œdipien : aux sources de la vie psychosexuelle, à l'état d'impuissance dans lequel se trouve le nourrisson vis-à-vis de l'adulte. L'angoisse féminine de perte d'amour, écrit-il, prolonge l'angoisse du nourrisson [26]. Et il est ici important de ne pas oublier l'*amour* en route, c'est-à-dire la libido. L'angoisse du petit enfant (devant un visage étranger, dans l'obscurité, etc.) ne s'explique pas par la *réalité* de l'absence de l'être aimé mais par son incapacité d'enfant à faire face à ce qui l'attaque de l'intérieur : la libido insatisfaite. La motion libidinale, en quête de l'objet

d'amour et ne le trouvant pas, laisse place à l'angoisse. Ajoutons avec Freud que le décalage est structural entre l'exigence libidinale et les possibilités de satisfaction : le sein a beau être de retour, la bouche crie « encore ». L'objet d'amour est, en tant que tel, un objet perdu. On évoque parfois les orques – dont le couple une fois constitué jamais ne se sépare – sur un ton anthropomorphique : rien pourtant n'est plus éloigné de l'amour humain que cette adéquation-là.

En quoi l'angoisse de perte d'amour de l'objet est-elle féminine, quelle parenté secrète réunit le nourrisson et la femme dans l'angoisse ? Freud ne répond pas. Notre propre hypothèse est directement en prise sur les considérations précédentes à propos de la passivité et de l'intersubjectivité : c'est à notre sens parce que l'être-pénétré, qualifiant la position féminine, est avec l'être-effracté qui définit l'ouverture de l'enfant à la vie psychosexuelle, dans un rapport de superposition. Cette féminité/passivité première du tout petit enfant (garçon y compris), on peut la qualifier de pré-féminité si l'on veut, au sens où elle n'est pas encore prise et posée dans la différence des sexes. La féminité, à proprement parler, suppose en effet que soient mises en corrélation l'intrusion séductrice, traumatique, et fondatrice de la vie sexuelle avec la pénétration du pénis paternel.

Note : sur le narcissisme.

Les relations entre narcissisme et féminité ne doivent rien en richesse et en complexité à celles qui concernent le masochisme et l'angoisse. Nous nous en tiendrons ici à de brèves remarques.

Le moi, note Freud, n'existe pas d'emblée comme unité. L'histoire de sa constitution est inséparable de la genèse du narcissisme entendu comme le « rassemblement unitaire de l'amour de soi pour soi, ou pour sa propre image » [27]. Le processus tient à la fois de la maturation biologique, dans le sens d'une autonomie toujours plus grande des fonctions somatiques et psychiques et de l'intériorisation de l'expérience intersubjective. L'identification à l'image d'autrui, l'introjection de la relation d'amour jouent un rôle décisif, dans un moment structurant que Lacan a désigné comme le stade du miroir. Pour « s'aimer soi-même », il faut être psychiquement deux, il faut que la mère aimante/soignante soit devenue une personne psychique, un objet interne. L'élaboration satisfaisante du narcissisme tient une place essentielle dans le processus de séparation-individuation du petit enfant par rapport à l'adulte. Elle constitue, pour une part, une réponse aux inévitables déceptions-frustrations des débuts de la vie pulsionnelle. Ce que l'on nomme « les pathologies narcissiques »

sont en fait des pathologies *du* narcissisme, dont la source se trouve aussi bien dans le « pas assez » que dans le « trop », dans la carence comme dans l'envahissement de l'apport maternel. Le signe de ces pathologies est un état de dépendance se traduisant dans la vie par les solutions « addictives » les plus diverses.

Ce qui nous importe par rapport à la féminité, c'est ce mouvement d'autonomisation, de clôture sur soi, en quoi consiste le narcissisme, et la fonction de protection qu'il remplit vis-à-vis des atteintes dont le moi en formation est l'objet. Quand ils évoquent le développement vers la beauté (l'ensemble des attentions portées à l'apparence du corps) chez la fille, la femme, Freud et M. Klein suggèrent deux causalités psychiques distinctes. La recherche de la beauté vient en dédommagement du défaut génital, souligne Freud ; le corps se fait phallus à défaut de l'avoir. La beauté selon M. Klein est une réponse du dehors au-dedans, l'un étant chargé de restaurer/masquer les angoisses dont l'autre est l'objet. Plutôt que de se concurrencer, ces deux conceptions ont chacune leur pertinence ; la beauté – sa recherche plutôt – est dans le fond un symptôme comme un autre qu'il serait vain de vouloir réduire à un sens univoque. Si les points de vue de Freud et de M. Klein divergent, ils se retrouvent pourtant sur un point : dédommager/restaurer. Comme si la fille, plus que le garçon, était offerte aux atteintes traumatiques, et donc davantage mobilisée par la logique narcissique de réparation.

Ce que nous avons développé précédemment au sujet de la passivité et de l'angoisse va tout à fait dans ce sens. *Le mouvement narcissique de fermeture sur soi, de repli de la libido sur le moi, ne peut que davantage solliciter l'être sexuel dont la position se définit par l'ouverture à la pénétration.* Le narcissisme du tout petit enfant s'élabore en réponse aux effractions dont son moi (psychique et corporel) est l'objet. La continuité déjà soulignée entre le nourrisson « naturellement » passif et la position féminine produit également ses effets sur le terrain du narcissisme.

Nous avons insisté sur l'importance des orifices : comme lieux des premiers échanges, de l'intrusion/pénétration des soins et de l'amour, et comme précurseurs et paradigmes du sexe féminin. Dans ses développements sur le moi-peau, D. Anzieu insiste sur le fait que les intrusions orificielles ne sont supportables – et *a fortiori* satisfaisantes – que sur fond d'une certitude des limites entre le dedans et le dehors, limite que la peau constitue pour le corps et représente pour la psyché. Il n'est de plaisir possible à être pénétré qu'en ayant le sentiment assuré de l'intégrité de

l'enveloppe corporelle [28]. La solidarité des ensembles : narcissisme-peau/orifices-féminité mériterait que l'on s'y attarde, on se contentera ici de deux brèves illustrations :

- l'homosexualité féminine, avec ce que doit un tel choix d'objet aux premiers contacts mère-fille, ce qu'elle emprunte à la libido narcissique, associe un évitement de la pénétration et une érotique de la peau fortement investie ;
- nous évoquons ce que le gynécologue doit à l'angoisse féminine, mais le dermatologue n'est pas en reste. C'est même toute une industrie, pharmacie et chirurgie plastique, qui repose sur le rapport de la femme à sa première ride.

IV. Aspects de la puberté et de l'adolescence

Chez l'homme, la puberté, c'est-à-dire l'ensemble des processus physiologiques et anatomiques qui accompagnent la maturation des organes génitaux, est un phénomène particulièrement tardif. Le moins serait d'attendre de ce qui prend ainsi tout son temps, que l'avènement en soit sans heurt, sans trauma. On est loin du compte. La puberté, comme l'irruption du sexuel chez l'enfant, arrive toujours trop tôt.

Le sang menstruel – nous n'évoquerons que l'adolescente – pour la première fois s'écoule, si proche du « sale » des lieux d'excrétion ; les seins, les poils poussent, la taille et le poids se modifient, le visage se transforme, la peau elle-même change et l'on est mal dans la nouvelle – *a fortiori* quand l'acné s'en mêle. L'heure est au corps, au spectacle de ses modifications, inéluctables, immaîtrisables, aussi souhaitées que craintes.

La poussée pubertaire est ce qui, chez l'être humain, évoque le plus fortement la sexualité instinctuelle. L'échec de l'instinct à réaliser dans l'immédiat ses buts (accouplement/reproduction) n'en est que plus remarquable. C'est que la puberté, la venue à maturité de la génitalité, ne correspond pas à la naissance de la sexualité humaine. Celle-ci, depuis le premier suçotement, a déjà une longue histoire. Les transformations corporelles qui ouvrent sur l'adolescence s'inscrivent sur fond d'une psychosexualité déjà constituée, et inconsciente pour l'essentiel. L'irruption de la sexualité pubertaire ne clôt pas le chapitre de la sexualité infantile, elle en réouvre plutôt les brèches, en

renouvelle l'effraction, en ravive les conflits – même si l'intensité de ceux-ci est directement relative à la qualité de l'élaboration psychique qui a été la leur lors de la résolution œdipienne. L'instauration diphassée de la sexualité humaine épouse la temporalité en après coup du trauma psychique.

Parmi les signes les plus constants témoignant de la dimension traumatique de la psychosexualité adolescente, indépendamment de toute pathologie particulière, il y a le fonctionnement projectif et la traduction en actes ou en comportement du conflit psychique. La « faute » est celle des parents, des « profs », du monde adulte en général. Quand le conflit intrapsychique se révèle impossible à négocier, quand le monde interne excède les capacités de symbolisation, « dénoncer l'extérieur, écrit Catherine Chabert, devient le seul recours » [29]. L'invocation du dehors permet de se détourner du dedans. Les actes adolescents dont la gamme est infinie – de la porte claquée à la tentative de suicide – indiquent l'échec de l'élaboration fantasmatique, la défaillance de la psyché devant le trop de l'attaque pulsionnelle.

Les difficultés n'ont pas le seul monde interne pour origine. La puberté, l'adolescence de la jeune fille mobilisent l'entourage adulte à plus d'un titre. « Donne tes seize ans », chante le poète... Les signes naissant de la féminité, en tous temps et en tous lieux, ont sollicité l'intérêt libidinal des hommes. Le frôlement, l'attouchement des seins, les regards furtifs ou insistants, l'entrée impromptue dans la salle de bains, etc., font partie de l'« éducation des jeunes filles ». A ce jeu complexe de la séduction, l'adulte ne joue évidemment pas seul, l'adolescente apportant plus que sa contribution à l'érotisation des anciens liens.

Les relations avec la mère ne sont pas simples, elles vont du retour de complicité à la guerre ouverte. Le rapprochement identificatoire entre mère et fille, jusqu'au *double* éventuellement, n'a guère d'équivalent masculin. Sur l'une de ses faces cette solidarité narcissique re-présente l'amour-identification des premiers temps, sur l'autre face elle est une façon de se fermer à la pénétration-effraction du sexuel (des hommes). Le rapport de la mère à la jeune fille peut bien entendu être autrement conflictuel, notamment lorsque l'accès à la maturité sexuelle de l'une est interprétée par l'autre comme le vol du désir dont elle était jusqu'à présent l'objet.

Nous évoquons en introduction la naïveté qu'il y aurait à traduire ladite « libération sexuelle » en liberté psychique. Plus encore que la femme adulte, l'adolescente en témoigne : « La précocité et la "naturalisation" culturelle des pratiques sexuelles, écrit B. Brusset,

entraînent souvent, outre la déception, voire le dégoût, une certaine banalisation et une fréquente dissociation d'avec les sentiments. » [30]. L'actuel déplacement de l'objet vers la pulsion dans le champ de la sexualité (cf. *supra*, p. 8) est sans doute encore plus difficile à négocier par la fille que par le garçon. En effet, la chute de l'objet d'amour au rang de partenaire échangeable coïncide avec les formes primitives de l'angoisse féminine, avec l'angoisse de perte d'amour de l'objet.

La puberté est l'heure des « premiers » : premier soutien-gorge, premier maquillage, première cigarette, premier baiser, etc., et bien sûr, les premières règles.

« Quand une femme éprouvera un flux, son flux étant du sang qui est dans son corps, elle sera sept jours dans sa souillure et quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir » (Lévitique XV, 19). L'horreur du sang menstruel est une donnée quasiment universelle dont Durkheim avait, il y a déjà longtemps, dressé l'inventaire [31]. Le Moyen Âge a cru qu'un homme pouvait attraper la lèpre en s'accouplant avec une femme en période de menstrues. Notre époque a perdu les anciennes symbolisations qui faisaient se rencontrer l'impur et le sacré – le sang des règles entrainait dans la composition des potions guérissant les écrouelles. Ce qui ne signifie pas que l'horreur ait disparu : les publicités télévisées pour les tampons hygiéniques en attestent sur le mode du refoulement, par leur dimension printanière et cristalline. Le traitement social contemporain du phénomène des premières règles recèle les mêmes ambiguïtés que la « révolution sexuelle ». À l'irruption du « sale » qu'il faut taire et cacher a souvent succédé un discours familial « libéré », et combien séducteur, qui fait de la survenue des règles le dernier sujet dont on parle. Qui peut dire, de ces deux attitudes, laquelle est pour la jeune fille la plus difficile psychiquement à négocier ? Les mots changent, le trauma demeure. La séduction-intrusion adulte peut faire un pas de plus, telle cette mère insistant pour montrer à sa fille comment on s'introduit un tampon – la mère anale ne renonce pas aisément à son emprise sur les fonctions corporelles. On peut encore y ajouter la plaque de pilules glissée dans le sac des premières vacances après l'arrivée des règles.

L'expérience des premières règles est aussi un moment structurant. Bettelheim avait noté sa valeur de rituel d'initiation spontané – sans équivalent chez le garçon. Il est banal qu'une fille s'invente des règles qu'elle n'a pas encore, afin d'avoir le droit de faire partie du « groupe des grandes ».

Sur le plan des représentations psychiques, on ne peut donner à

l'événement des premières règles un sens univoque. La fierté chez l'une le dispute à la honte chez l'autre. Au regard de la féminité inconsciente et de ses conflits, l'interprétation psychanalytique épouse deux directions correspondant aux deux grands axes théoriques déjà exposés. Dans une perspective freudienne, centrée autour de la problématique de la castration, le trauma des premières règles est mis au compte d'une équivalence inconsciente entre « sanglante » et « châtrée ». Dans une autre voie, Jones souligne que « coupure » n'est qu'un des équivalents possibles de « blessure ». Peut-être l'assimilation du sang des règles et celui de la castration n'est-elle qu'une symbolisation secondaire, masquant la blessure-ouverture du psychosoma ? La puberté pour une fille, c'est le corps qui s'ouvre (ou se réouvre), à en saigner, convoquant de façon particulièrement vive les défenses narcissiques contre la brèche ainsi faite. C'est au dedans, à son inconnu et aux angoisses archaïques qu'il engendre, que la puberté confronte la psyché féminine, grevant le fantasme d'un trop de réalité. Anorexie et boulimie, si caractéristiques l'une et l'autre de l'adolescence, constituent deux réponses pathologiques solidaires (que rien ne rentre/remplir le grand trou) à l'angoisse devant le vide interne, un vide que la représentation du vagin a bien du mal à circonscrire.

Sur la masturbation.

Alors que la masturbation joue un rôle essentiel pour le garçon dans la progression vers la maturité adulte normale, « elle ne semble pas jouer ce même rôle dans le développement sexuel de la jeune fille », écrit Egle Laufer [32], exprimant ainsi un sentiment largement partagé. La masturbation ne fait pratiquement jamais défaut chez l'adolescent ; celle de l'adolescente serait soumise à variation singulière. Le conditionnel est néanmoins prudent. Prolongeant une remarque de Freud, M. Gribinski remarque : « On dit à la fillette : ne pense pas ; au garçon : ne touche pas. » [33]. Le silence (relatif) des jeunes filles (des femmes), concernant la masturbation signifie-t-il l'inexistence du fait, ou celle des mots pour le penser – au-delà même de la difficulté de l'aveu ?

Si l'on admet toutefois comme probable un refoulement plus fort de la masturbation – celle qui requiert l'usage de la main – chez l'adolescente que chez l'adolescent, comment l'interpréter ? Dans l'axe de la théorie freudienne, on y verra la réactivation de la dépression post-castration : faute d'un clitoris à la taille du pénis, ce sera rien. Les auteurs contemporains font valoir d'autres sources conflictuelles possibles, en insistant sur la valeur

symbolique de la main.

Tandis que le nourrisson fait progressivement l'expérience de son corps comme séparé de celui de la mère, remarque E. Laufer, l'activité du pouce vis-à-vis de la bouche et plus tard de la main, vis-à-vis du corps et des organes génitaux, sert de base à l'identification à l'activité de la mère vis-à-vis du corps de l'enfant. L'équivalence main-mère est à la source de l'impossibilité à se masturber de la jeune fille, soit parce qu'elle évoque un rapprochement homosexuel insupportable, soit parce que clivée comme l'objet premier, la main hériterait des visées de frustration et de destruction de la « mauvaise » mère. Le choix d'autres moyens de masturbation, échappant plus ou moins à la conscience (serrement des cuisses), est d'abord une manière d'éviter la main et le péril pulsionnel qu'elle représente.

Joyce McDougall ouvre une autre piste. Si la main est bien destinée à colmater la première brèche créée par le retrait du sein dans l'intégrité narcissique, elle « ne peut manquer plus tard de *remplacer* le sexe qui manque à l'enfant dans une relation sexuelle imaginaire » [34]. A prolonger cette remarque, c'est une main-pénis que l'adolescente tient à l'écart de son propre sexe. Où se retrouve toute la difficulté pour la psyché à assumer la position génitale féminine (être pénétrée), et ce qu'elle met dangereusement en jeu des limites du dehors et du dedans.

La diversité de ces psychogenèses est à la mesure de l'équivocité du symptôme, voire de sa surdétermination, et met en garde contre la prétention à vouloir ramener à une source unique la question de la masturbation féminine et de son refoulement.

V. L'homosexualité féminine

« Je m'habitue à considérer chaque acte sexuel comme un événement impliquant quatre personnes. » Cette remarque, faite par Freud en 1899, trouvera plus tard son fondement théorique dans l'idée que le complexe d'Œdipe, dans sa forme complète, positive et inversée, conjugue amour, rivalité et identification pour un parent comme pour l'autre. Pour chacun d'entre nous, le premier amour homosexuel est vécu dans l'enfance avec le parent de même sexe.

La bisexualité psychique est héritière de l'équivocité de la sexualité infantile et des désirs qui la composent. Elle joue également un rôle

apaisant vis-à-vis de l'angoisse en estompant l'altérité du sexe que l'on n'a pas et les craintes associées à cette exclusion. Deux sexes plutôt qu'un !

Les destins de la bisexualité sont multiples [35]. Elle peut organiser dans la réalité la vie sexuelle du sujet, pour qui alterneront les relations avec l'un ou l'autre sexe. Plus couramment, elle se retrouvera dans le couple : choix d'objet hétérosexuel/homosexualité inconsciente. C'est dans un texte consacré à la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, que Freud souligne le plus nettement la permanence des investissements bisexuels : « Notre libido à tous hésite normalement la vie durant entre l'objet masculin et l'objet féminin (...) il faut un certain temps pour que la décision portant sur le sexe de l'objet d'amour s'impose définitivement. » [36]. L'adolescence, où les hésitations de la sexualité infantile sont ravivées par l'irruption pulsionnelle, témoigne à l'évidence de ce balancement libidinal : « Transports homosexuels et amitiés excessivement fortes teintées de sensualité sont choses tout à fait ordinaires chez l'un et l'autre sexe dans les premières années qui suivent la puberté. »

On l'a déjà signalé : au regard de l'homosexualité inconsciente, hommes et femmes ne sont pas logés à la même enseigne. En simplifiant, c'est principalement sous les auspices du lien social que se vit l'homosexualité inconsciente masculine. La sensualité, celle qui rapproche les corps, est par contre soigneusement maintenue à distance. Ce n'est pas un hasard si le vestiaire des sportifs est un lieu où se tiennent des propos d'une virilité affichée, dans la haine de l'homosexualité (à travers l'insulte). Les femmes, au contraire, vivent généralement avec aisance le partage de l'intimité corporelle, alors que l'intensité des rivalités menace régulièrement l'existence des groupes sociaux féminins. Les modalités différentes de l'angoisse chez l'homme et chez la femme expliquent au moins en partie cet écart. Toute proximité sensuelle avec *un* homme rapproche le sujet masculin de la féminité (assimilée dans l'inconscient à la castration). Par contre, les retrouvailles féminines dans l'intimité apaisent l'angoisse de perte d'amour de l'objet – une angoisse que la pluralité du groupe ne peut que remobiliser.

Qu'en est-il maintenant de l'homosexualité, plus précisément féminine, quand une femme constitue le choix d'objet amoureux pour une autre femme ? Le point de vue, aujourd'hui largement partagé, est qu'il y a bien des façons d'aboutir à un choix d'objet homosexuel, que l'on ne saurait ramener celui-ci à une seule psychogenèse, encore moins à un fantasme unique. L'un des paramètres de cette pluralité dépend du contexte dans lequel s'inscrit l'homosexualité : elle n'a pas

le même sens dans la névrose, la psychose ou la perversion. Par ailleurs, la diversité psychique n'est pas simplement entre les homosexuelles, elle est interne à chacune. Si l'on s'en tient au cas de la jeune fille exposé par Freud, on s'aperçoit que son choix d'objet condense investissements et identifications (dérivant des liens au père, à la mère, au frère), satisfaction pulsionnelle et défense contre l'angoisse.

Cette diversité condamne-t-elle tout discours psychanalytique sur l'homosexualité féminine à manquer son objet ? La description de l'érotique homosexuelle permet sans doute d'établir un premier niveau de généralité :

« J'écoutais dans ses doigts ce que lui chantaient mes doigts. Nous apprenions, nous retenions que les fesses sont des sensibles. Nos mains étaient si légères que je suivais la courbe du duvet d'Isabelle sur mon bras, la courbe de mon duvet sur son bras. Nous descendions, nous remontions avec nos ongles effacer la rainure de nos cuisses refermées, nous provoquions, nous supprimions les frissons. Notre peau entraînait notre main et son double. Nous emmenions les pluies de velours, les flots de mousseline depuis l'aîne jusqu'au cou-de-pied, nous revenions en arrière, nous prolongions un grondement de douceur de l'épaule jusqu'au talon (...) La chair me proposait des perles partout. » [37].

Thérèse et Isabelle, roman autobiographique de Violette Leduc, est à l'image de l'érotique dans l'homosexualité féminine : un livre de caresses, de tendresse et d'exploration du corps, « de l'épaule jusqu'au talon ». Granoff et Perrier notent l'accent mis par les homosexuelles sur le « caractère extrême des plaisirs qu'elles se donnent. Il est rare que la séduction sexuelle chez les femmes ne s'accompagne de la promesse de jouissances ignorées » [38]. A l'Un phallique, l'homosexualité féminine oppose la plasticité d'un sexe dont l'invisibilité autorise toutes les métamorphoses : « Corps, seins, pubis, clitoris, lèvres, vulve, vagin, col utérin, matrice... » [39]. L'érotique du toucher s'étend au corps tout entier, appelant une temporalité qui ne soit pas celle, phallique, de l'acte (sexuel).

Il existe relativement peu de textes psychanalytiques sur l'homosexualité féminine – bien que la femme homosexuelle soit souvent familière de l'analyse. En dehors de l'article inaugural de Freud, les plus souvent cités sont ceux de Jones : « Le développement précoce de la sexualité féminine » et celui de Joyce McDougall : « De l'homosexualité féminine. » Quelles que soient les différences d'accent entre ces deux derniers textes, ils s'organisent principalement autour d'une même figure : celle d'une femme qui n'aime que les femmes,

chez qui l'inversion constitue donc toute la vie sexuelle. Elle aime les femmes féminines et recherche une féminité dont elle se sent elle-même dépourvue. Ce qu'elle prouve : en négligeant son apparence vestimentaire, et plus généralement son allure, jusqu'à jouer parfois les « souillons ».

Pour ce versant de l'homosexualité le plus caractérisé, la répétition des mêmes processus permet de construire une psychogenèse.

Deux grands courants mêlent leurs effets : l'un s'inscrit dans la continuité libidinale de l'amour avec la mère, dans la suite de « l'homosexualité primaire » [40], l'autre se défend contre la position féminine, contre l'intrusion-effraction d'un pénis violeur. Cette première formulation est elle-même très simplificatrice, chacun de ces deux aspects étant à facettes multiples. Voyons d'abord la représentation du pénis et la référence au père. L'image de celui-ci est (fortement) négative, quelles que soient les représentations sollicitées. Fruste, brutal, ne se préoccupant que de gagner de l'argent... tout concourt à son dénigrement. Une note domine : l'analité du personnage (que sanctionne un éventuel : « Les hommes, tous des cochons ») qui tranche avec la distinction maternelle. Si la dénonciation est bruyante, l'identification au père est par contre secrète, le plus souvent profondément inconsciente. Elle tient au choix d'objet : aimer une femme arborant les insignes de la féminité (comme le père aime la mère). Elle se retrouve également dans l'image que la femme a d'elle-même : moche, peu féminine, négligée, etc. Il y a aussi ce que cette identification au père doit à la transformation d'un ancien investissement pour lui. Lorsque l'analité est présente dans l'érotique, elle est le support d'une violence fantasmatique héritée de l'attaque par le pénis paternel : « Le doigt serait toujours importun dans le fourreau avaricieux (...) Le doigt furieux frappait et refrappait. J'avais contre mes parois une anguille affolée qui précipitait sa mort. Mes yeux entendaient, mes oreilles voyaient : Isabelle m'inoculait sa brutalité. » [41]. D'une façon générale, ce sont les rôles joués par la langue et le doigt qui témoignent de l'identification au pénis. La femme, écrit J. McDougall, « cherche inconsciemment à maintenir une relation intime avec l'imgo paternelle ou avec le phallus intériorisé, le père étant lui-même désinvesti en tant qu'objet libidinal mais possédé comme repère par identification à lui » [42].

La scène psychique de l'homosexuelle inclut le pénis, le père. Il reste que c'est bien le versant maternel qui constitue le noyau le plus inconscient. On peut noter à ce sujet la similitude avec l'homosexualité masculine, tout au moins avec la forme de celle-ci isolée par Freud à partir de l'étude de Léonard de Vinci. Cette

communauté maternelle des homosexualités, qui souligne encore l'asymétrie des développements psychosexuels de la fille et du garçon, explique peut-être la capacité des uns à exprimer le vécu des autres. On connaît les belles pages de Proust et de Marguerite Yourcenar, le premier évoquant Mlle de Vinteuil, la seconde les amours d'Hadrien.

La mère est aussi idéalisée par l'homosexuelle que le père est dévalué. C'est elle que la femme s'efforce de retrouver dans sa partenaire. Cependant, il faut tout de suite compliquer le tableau, à commencer par ce singulier : « la » mère, qui n'est que la synthèse tardive d'une diversité de représentations inconscientes. La mère, comme personne totale, est en effet un personnage que l'enfant construit progressivement. Avant, il y a le sein, le corps maternel et ses contenus divers, pénis y compris. Il semble bien que ce soit à cet ensemble hétéroclite, à cette « mère » primitive, que se rapporte l'inconscient dans l'homosexualité. L'idéalisation dont elle fait l'objet protège contre l'ambivalence à son endroit. L'érotique, tout en caresses, *répète ce qui n'a pas eu lieu*, ce que la mère a toujours refusé à sa fille. La figure maternelle est aussi distante qu'idéale, plus dans la maîtrise que dans la tendresse. C'est sur fond d'un *excès de la perte plus que d'une continuité de l'amour*, que se constitue le choix d'objet. La virulence de la jalousie, rarement absente dans l'homosexualité féminine, en porte la trace. Il arrive ainsi, sur la scène du fantasme, que la destructivité maternelle mêle ses effets redoutés à ceux provoqués par l'effraction du pénis. Une patiente se souviendra de ses premières associations (informulables sur le moment), en entrant dans le cabinet de l'analyste : l'impression de se retrouver dans un lieu illégal, tenant à la fois de l'officine d'avortement clandestin et de la salle obscure d'un commissariat de police, l'analyste supportant la double identification à l'avorteuse et au « flic » violeur. La femme aimée dans la relation homosexuelle est une « mère » multiple : image idéalisée de la féminité à laquelle toute identification est impossible ; mère orale dévorante, mère anale exigeant la soumission ; mère à qui on a dérobé le pénis, dont on a endommagé l'intérieur et qu'il s'agit de réparer par les caresses – M. Klein tendrait à faire de ce dernier fantasme la clé de l'homosexualité féminine. Encore cette énumération n'est-elle que partielle, qui néglige, par exemple, le rôle de double que peut jouer la sœur dans l'histoire.

L'archaïsme du lien à la mère se repère dans l'érotique à travers les sentiments de confusion : « La main d'Isabelle qui me troublait autour de ma hanche c'était la mienne, ma main sur le flanc d'Isabelle, c'était la sienne. Elle me reflétait, je la reflétais : deux miroirs s'aimaient. » [43]. J. McDougall a particulièrement insisté sur ce qui, dans l'économie psychique de l'homosexualité féminine, est « une tentative

de sauvegarder un équilibre narcissique face à un besoin constant d'échapper à la dangereuse relation symbiotique réclamée par l'imaginaire maternel, tout en maintenant une identification inconsciente au père – élément essentiel dans cette structure fragile ». Les expériences de dépersonnalisation ne sont pas rares dans un tel contexte : « J'avais peur que ma langue ne devienne trop grande pour ma bouche », dit une patiente, faisant écho à l'expérience mystique de Béatrice d'Ormaciaux.

Les représentations phalliques dans l'homosexualité féminines peuvent être globalement rapportées au versant structurant, à ce qui permet de maintenir l'écart avec l'archaïque maternel. La possession imaginaire d'un pénis, le désir de satisfaire une femme comme le ferait un homme, s'inscrit dans un refus-refoulement par le sujet de sa propre féminité, trop évocatrice des destructions du dedans. Cela peut aller de pair avec l'oubli de sa propre satisfaction dans la relation sexuelle, ou son obtention par le seul moyen de l'onanisme. A l'identification au pénis correspondent également des représentations liées au complexe de castration féminin : « Nous étions à la merci du doigt trop petit. » [44].

Il reste que dans l'homosexualité féminine, les représentations phalliques elles-mêmes s'enracinent dans une sexualité d'avant l'organisation œdipienne, orale notamment. Jones suggère ainsi que le fantasme de la fellation-morsure du pénis dérobé à la mère joue un rôle essentiel dans la constitution d'un tel choix d'objet.

Parmi les questions que la modification de la représentation sociale de l'homosexualité induit, il en est une qui mériterait une attention particulière : celle de l'enfant. Avoir un enfant est aujourd'hui un but que bien des couples homosexuels (hommes ou femmes) réalisent. Sans doute est-il par contre un peu tôt pour prendre la mesure des remaniements psychiques par là engendrés.

Notes

[1] « Je ne peux pas » en opposition à « Il ne veut pas », in *La sexualité féminine controversée*, puf, 1976, p. 230.

[2] Le dehors et le dedans, le masculin et le féminin, *La sexualité féminine controversée*, op. cit., p. 72.

- [3] Cf. M. Gribinski, Préface à Freud, *Trois essais*, op. cit., p. 10.
- [4] Cf. A. Métraux cité par M. Erlich, *La femme blessée. Essais sur les mutilations sexuelles féminines*, L'Harmattan, 1986, p. 235.
- [5] *Le complexe de castration*, op. cit., p. 114.
- [6] *Trois essais*, op. cit., p. 102 sq.
- [7] *Ibid.*, p. 138.
- [8] *Traumatisme, croissance et personnalité*, puf, 1971, p. 254.
- [9] Anal et sexuel (1916), in *L'amour du narcissisme*, Gallimard, 1980, p. 107.
- [10] Manifestations du complexe de castration chez la femme, op. cit., p. 105.
- [11] J. Chasseguet-Smirgel, La culpabilité féminine ; M. Torok, L'envie du pénis, in *La sexualité féminine* (J. Chasseguet-Smirgel, C. Luquet-Parat, B. Grunberger, J. McDougall, M. Torok, C. David), pb Payot, 1964.
- [12] La disposition à la névrose obsessionnelle (1913), in *Névrose, psychose, perversion*, op. cit., p. 195.
- [13] La disparition du complexe d'Œdipe, *OCF P*, vol. XVII, op. cit., p. 33.
- [14] La féminité, op. cit., p. 171.
- [15] Sur la sexualité féminine, op. cit., p. 149.
- [16] Cf. *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, puf, 1987.
- [17] Au-delà du principe de plaisir (1920), in *Essais de psychanalyse*, pb Payot.
- [18] X. S. M., *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 43, Gallimard, 1991.
- [19] Masochisme et théorie de la séduction généralisée, in *La révolution copernicienne*, Aubier, 1992.
- [20] Le problème du masochisme chez la femme, in *La psychologie de la femme*, op. cit.
- [21] Dans le même sens, celui d'une constitution du masochisme féminin à partir de l'infléchissement de l'agressivité visant le pénis paternel, cf. C. Luquet-Parat, La place du mouvement masochique dans l'évolution de la femme, *Revue française de psychanalyse*, 1959, n° 3,
- [22] *Destins de la féminité*, puf, 1987, p. 88. sq
- [23] Horror feminae, *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, n° 28, 1993, p. 93.
- [24] *La sexualité féminine controversée*, op. cit., p. 53.
- [25] *Sexualité féminine*, Le Livre de Poche, p. 99.
- [26] Angoisse et vie pulsionnelle, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 119.
- [27] A. Green, *Le complexe de castration*, op. cit., p. 59.
- [28] D. Anzieu, *Le Moi-peau*, Dunod, 1985, p. 35. sq
- [29] Deux ou trois contes que je sais d'elles..., *Revue française de*

psychanalyse, 1987, 3, p. 988.

[30] Psychopathologie et métapsychologie de l'addiction boulimique, in *La boulimie*, « Monographie de la Revue française de psychanalyse », puf, 1991, p. 113.

[31] La prohibition de l'inceste et ses origines, *L'année sociologique*, n° 1, 1898.

[32] La masturbation féminine à l'adolescence, *Adolescence*, 1983, n° 2, p. 349, . Cf. aussi M. et E. Laufer, *Adolescence et rupture de développement*, puf, 1989.

[33] Un pas sur le sable, *Confrontation*, n° 6, 1981, p. 82.

[34] *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Gallimard, 1978, p. 72.

[35] Sur cette question, cf. C. David, *La bisexualité psychique*, Payot, 1992.

[36] In *Névrose, psychose, perversion*, *op. cit.*, p. 245 sq.

[37] Violette Leduc, *Thérèse et Isabelle*, Gallimard, 1966, « Folio », p. 112.

[38] *Le désir et le féminin*, *op. cit.*, p. 29.

[39] L. Irigaray, *Speculum*, *op. cit.*, p. 289.

[40] Cf. E. Kestenberg, (et coll.), Homosexualité et identité, *Les cahiers du Centre de psychanalyse et de psychothérapie*, n° 8, 1984.

[41] *Thérèse et Isabelle*, *op. cit.*, p. 107.

[42] De l'homosexualité féminine, in J. Chasseguet-Smirgel, *La sexualité féminine*, *op. cit.*, p. 247. sq

[43] *Thérèse et Isabelle*, *op. cit.*, p. 111.

[44] *Ibid.*, p. 107.

Bibliographie

- Abraham K., Manifestations du complexe de castration chez la femme (1920), in *Œuvres complètes*, t. II, Payot, 1966.
- , Lettres à Freud, décembre 1924, in Freud/Abraham, *Correspondance, 1907-1926*, Gallimard, 1969.
- Adolescence, Féminité*, t. I, n° 2, 1983.
- Amour et sexualité en Occident*, « Points », Le Seuil, 1991.
- Andréas-Salomé L., Anal et sexuel (1916), in *L'amour du narcissisme*, Gallimard, 1980.
- , *Eros*, Les Ed. de Minuit, 1984.
- André J., *Aux origines féminines de la sexualité*, puf, 1995.
- Anzieu A., *La femme sans qualités*, Dunod, 1990.
- Assoun P.-L., *Freud et la femme*, Calman-Lévy, 1983.
- Aulagnier-Spairani P., La féminité, in *Le désir et la perversion*, Le Seuil, 1966.
- Bonaparte M., *La sexualité féminine*, « 10/18 ».
- Braunschweig D. et et Fain M., *La nuit, le jour*, puf, 1975.
- Chabert C., Deux ou trois contes que je sais d'elles..., *Revue française de psychanalyse*, 1987., 3
- Chasseguet-Smirgel J., La culpabilité féminine, in *La sexualité féminine*, pb Payot, 1964.
- Communications*, Sexualités occidentales, n° 35, Seuil, 1982.
- Cosnier J., *Destins de la féminité*, puf, 1987.
- Cournut J. et et M., Castration et féminité dans les deux sexes, *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, n° 27, 1992.
- David C., *La bisexualité psychique*, Payot, 1991.
- Deutsch H., *La psychologie des femmes*, (2 vol.), puf, 1949.
- Dolto F., *Sexualité féminine*, Le Livre de Poche, 1982.
- Duby G. et et Perrot M., *Histoire des femmes*, (5 vol.), Plon, 1990.
- Erlich M., *La femme blessée. Essai sur les mutilations sexuelles féminines*, L'Harmattan, 1986.
- Freud S., *Trois essais sur la théorie sexuelle (1905)*, Gallimard, 1987.
- , Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) (1905), in *Cinq psychanalyses*, puf, 1967.
- , Pour introduire le narcissisme (1914), in *La vie sexuelle*, puf, 1969.
- , Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal (1917), in *La vie sexuelle*
- , Le tabou de la virginité (1918), in *La vie sexuelle*
- , Un enfant est battu (1919), in *Névrose, psychose, perversion*, puf, 1973.

Freud S., Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine (1920), in *Névrose, psychose et perversion*

Freud S., Psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine (1920), in *Névrose, psychose et perversion*

—, L'organisation génitale infantile (1923), *Œuvres complètes – Psychanalyse (OCF P)*, t. XVI, puf, 1991, (également in *La vie sexuelle*)

—, Le déclin du complexe d'Œdipe (1923), *OCF P*, t. XVII, puf, 1992, (également in *La vie sexuelle*)

—, Le problème économique du masochisme (1924), in *Névrose, psychose et perversion*

—, Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes (1925), *OCF P*, t. XVII, (également in *La vie sexuelle*)

—, Sur la sexualité féminine (1931), in *La vie sexuelle*

—, Angoisse et vie pulsionnelle (1933), in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, 1984.

—, La féminité (1933), in *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*

Granoff W., *La pensée et le féminin*, Les Ed. de Minuit, 1976.

Granoff W. et Perrier F., *Le désir et le féminin*, Aubier-Montaigne, 1979.

Green A., *Le complexe de castration*, « Que sais-je ? », n° 2531, puf, 1990.

Greenacre P., *Traumatisme, croissance et personnalité*, puf, 1971.

Grunberger B., Jalons pour l'étude du narcissisme dans la sexualité féminine, in *La sexualité féminine*, pb Payot, 1964.

Horney K., *La psychologie de la femme*, Payot, 1971.

Irigaray L., *Speculum, de l'autre femme*, Les Ed. de Minuit, 1974.

—, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Les Ed. de Minuit, 1977.

Jones E., Le développement précoce de la sexualité féminine (1927), in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Payot, 1969.

—, Le stade phallique (1932), in *Théorie et pratique de la psychanalyse*

—, Sexualité féminine primitive (1935), in *Théorie et pratique de la psychanalyse*

Kestemberg E., (et coll.), Homosexualité et identité, *Les cahiers du Centre de psychanalyse et de psychothérapie*, n° 8, 1984.

Klein M., Les stades précoces du conflit œdipien (1928), in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1980.

—, *La psychanalyse des enfants* (1932), chap. VIII et XI, puf, 1959.

Knibiehler Y. et Fouquet C., *La femme et les médecins*, Hachette, 1983.

Lacan J., Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine (1954), in *Ecrits*, Le Seuil, 1966.

—, *Encore, Le séminaire*, Livre XX, Le Seuil, 1975.

Lampl de Groot J., *Souffrance et jouissance*, Aubier-Montaigne, 1983.

- Lanouzière J., *Le sein et la dépressivité féminine* *Topique*, n° 43, 1989.
- , *De l'allaitement comme scène originaire de séduction*, *Actes du colloque Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, puf, à paraître en 1994.
- Laplanche J., *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, puf, 1987.
- , *Masochisme et théorie séduction généralisée*, in *La révolution copernicienne inachevée*, Aubier, 1992.
- Laufer M. et E., *Adolescence et rupture de développement*, puf, 1989.
- Luquet-Parat C., *La place du mouvement masochique dans l'évolution de la femme*, *Revue française de psychanalyse*, n° 3, 1959.
- , *Le changement d'objet*, in *La sexualité féminine*, pb Payot, 1964.
- Mack Brunswick R., *La phase préœdipienne du développement de la libido* (1940), in *Revue française de psychanalyse*, n° 2, 1967.
- Masters W. et et Johnson V., *Les réactions sexuelles*, Robert Laffont, 1968.
- McDougall J., *De l'homosexualité féminine*, in *La sexualité féminine*, pb Payot, 1964.
- , *Plaidoyer pour une certaine anormalité*, Gallimard, 1978.
- Mead M., *L'un et l'autre sexe* (1948), « Folio », Gallimard.
- Montrelay M., *L'ombre et le nom*, Les Ed. de Minuit, 1977.
- Rivière J., *La féminité comme mascarade* (1929), in *La psychanalyse*, n° 7, puf, 1964.
- Roiph H. et et Galenson E., *La naissance de l'identité sexuelle*, puf, 1987.
- Safouan M., *La sexualité féminine*, Le Seuil, 1976.
- Schaeffer J., *Horror feminae* in *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, n° 28, 1993.
- Sexualité féminine controversée (La)* (Barnett, Benedek, Glenn, Heiman, Jaffe, Kaplan, Keiser, Kestenberg, Moore, Orr), puf, 1976.
- Sherfey M. J., *Nature et évolution de la sexualité féminine*, puf, 1976.
- Winnicott D., *Clivage des éléments masculin et féminin chez l'homme et chez la femme*, in *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975.